

# LA DÉCHIRURE

**Jean-Pierre Onimus**  
**62 rue de Suresnes**  
**92380 Garches**

Valbonne, le 10 novembre 2006

## Table

DANS LE TRAIN.....	3
LE REFUGE.....	7
LE RAPT D'ANOURELLE .....	12
LA TRAGÉDIE DE CAMILLE .....	17
RÉMI.....	23
ANGÉLIQUE .....	29
LES AMOUREUX.....	36
SIROLA.....	40
ULLION .....	44
LA VISITE DE MÉLEZEN.....	48
LE MARIAGE.....	51
LE RETOUR DE CAMILLE .....	61
LES AVEUX DE MÉLEZEN .....	69
LE PARDON .....	76
LES MIRACULÉES DE SIROLA.....	81
LE SOLITAIRE DE FONDTERRE .....	88

## DANS LE TRAIN

Le train fonçait dans la nuit et le bruit lancinant des roues sur les rails, en se répercutant dans le compartiment, berçait les passagers dans leur sommeil. Dans son rêve, Camille voyait le train traversait des mondes inconnus où des monstres cherchaient à l'arrêter, mais le train fonçait, rien ne pouvait interrompre sa course et Camille se sentait protégée, comme dans un cocon. La nouvelle vie qui commençait à bouger dans son ventre contribuait à lui donner cette impression de bonheur infini. Un bébé se préparait doucement à vivre et lui rappelait les moments délicieux passés avec celui qu'elle aimait tellement. Son âme pleurait à ce souvenir et son corps avait la nostalgie de ses caresses.

Le train fonçait dans la nuit. Etendue confortablement sur sa couchette, bercée par le bruit et les mouvements du wagon, isolée des autres dormeurs par le noir du compartiment, Camille rêvait que le temps s'était arrêté. Sa main s'aventura instinctivement sur ce ventre qui commençait à grossir et des éclats de plaisir jaillirent dans son rêve. Il faisait chaud et elle s'était déshabillée sous le drap, ne gardant que le minimum. Des petits courants d'air rafraîchissaient son corps et concouraient à rendre son rêve encore plus merveilleux. Mais peut-être n'était-ce plus sa main qui s'aventurait sur son ventre ? Son esprit naviguait à la confluence entre le rêve et la réalité, là où le jugement moral n'existe pas encore, mais seulement le plaisir. La main, peut-être la sienne ou alors une autre, cela ne faisait rien, caressait son ventre déjà un peu rond et des petits frissons de jouissance la faisaient trembler.

Ce furent ces frissons qui la réveillèrent petit à petit, ou alors la main elle-même qui cherchait à s'aventurer vers des endroits qui n'étaient pas dans son rêve. En tout cas, elle ouvrit soudain les yeux, mais on avait éteint la veilleuse et le compartiment était trop sombre pour pouvoir voir quelque chose. Elle sentit la main passer sous le drap et chercher la peau nue. Elle eut soudain une envie folle d'être caressée. Ses jambes s'écartèrent instinctivement et la main en profita. Elle gémit en se mordant la bouche pour éviter de réveiller les autres dormeurs du compartiment. Dans un dernier effort pour résister, elle voulut repousser la main, mais elle ne maîtrisait plus son corps. Elle se laissa faire, oubliant le bébé dans son ventre et celui qui le lui avait fait et qu'elle aimait tellement.

C'était le même drame qu'elle avait vécu dans la montagne, qui se reproduisait là, dans le train. Dans un flash, elle revit la scène comme si elle se reproduisait à l'instant : « Elle est couchée dans l'herbe et somnole au milieu des moutons en train de paître calmement. Elle est désespérée, abrutée de souffrance et elle attend que la chose se fasse comme chaque jour, comme une drogue dont elle ne peut plus se passer. L'homme arrive toujours à la même heure, c'est un berger comme elle qui habite dans l'autre vallon. Il la prend par les épaules et la couche doucement dans l'herbe. Elle ferme les yeux et se laisse faire. Il la déshabille et explore son beau corps avec des mains dures, calleuses, jusqu'à ce qu'elle gémissse. Alors il se couche sur elle et la pénètre violemment. Une jouissance brûlante, insensée, s'empare d'elle et la laisse désespérée. Aucune parole n'est échangée mais le silence est plein de cris et de larmes. Des marmottes la regardent avec curiosité. »

Tout avait commencé sur les bords d'un petit lac, le lac des Mille Couleurs. Camille gardait les moutons, cet été là, juste pour le plaisir de découvrir la vie du berger dans la solitude des alpages. C'est un lieu particulièrement sauvage et difficile d'accès. Une gorge

étroite en défend l'accès, ensuite le chemin monte à travers une forêt de mélèzes, pour finalement déboucher sur un magnifique plateau dont les alpages s'étendent paresseusement jusqu'aux falaises. Le petit lac apporte aux alpages une touche d'innocence merveilleuse. La cabane de berger est située sur une butte, à côté du lac, et ce fut là que Camille vécut tout un été avec son troupeau de moutons. La cabane s'appelle la cabane de Fondterre, sans doute parce que les falaises qui dominent les alpages se reflètent dans le lac des Mille Couleurs et quand on se place au bon endroit, on a l'impression de voir le fond de la terre.

Elle avait déjà aidé le berger quand elle était petite fille et la découverte de la nature avait été une expérience extraordinaire. Mais devenue adolescente, elle avait voulu être bergère elle-même et tenter l'expérience de vivre seule durant un été, avec seulement des marmottes comme compagnons. Elle était très innocente encore et certainement un peu mystique. Le berger avait bien hésité à laisser partir, dans ce vallon sauvage où personne ne venait jamais, une si jolie jeune fille dont il admirait le corps gracieux et souple et dont il était sans doute un peu amoureux. Il s'était laissé convaincre finalement tout en sachant qu'il ne pourrait pas l'accompagner, cela aurait fait trop jaser dans la vallée.

Le séjour avait commencé comme un enchantement. Des marmottes s'étaient habituées à la voir autour de la cabane et l'avaient acceptée comme si elle faisait partie de leur monde. Le matin, un chamois venait boire dans le lac et appréciait une petite caresse. L'hermine, qui habitait sous la cabane et qui était pourtant très farouche, faisait de timides apparitions pour mieux la voir. Ce miracle de la vie la ravissait et l'entraînait dans des rêves sans fin. Elle était devenue la princesse de l'alpage et la nature la baignait dans une mer d'amitié. Même le loup semblait l'avoir prise sous sa protection et se gardait bien de déranger les moutons du troupeau.

Et puis un jour, un jeune homme était arrivé à la cabane. Il venait pour faire de l'escalade dans les falaises et il n'était plus reparti. Les jours, passés ensemble avec lui dans le vallon du lac des Mille Couleurs, furent comme des perles égrenées sur un chapelet qu'elle repassait sans cesse dans ses doigts. Elle se rappelait de chacun d'eux, jusqu'au jour fatidique qui vit le viol se réaliser.

Ce fut le même jour que se succédèrent les deux événements qui allaient créer dans sa vie cette déchirure dont elle n'arriverait pas à ressouder les morceaux : d'abord la consécration de son amour avec Alatiel, ensuite l'arrivée du berger de l'autre vallée et le viol. Cela se passa au bord du lac où elle aimait se baigner nue. Elle aimait trop Alatiel et ce jour là, le plus magnifique jour de l'été, elle se donna à lui, complètement, elle lui donna son corps et son âme. Ce fut une communion parfaite, leurs deux corps enlacés ne faisaient plus qu'un, le plaisir physique entraînait en harmonie avec la fusion de leurs âmes. Jamais Camille n'avait connu un tel bonheur et ce fut elle qui suggéra à Alatiel de descendre dans la vallée pour rapporter de quoi faire une fête, le soir, autour du feu, au clair de lune. Alatiel était trop content, il prit son sac et se mit à descendre en courant. Il chantait à tue tête et la montagne résonnait de sa joie. Camille resta couchée dans l'herbe, au milieu des fleurs. Le soleil accompagnait son bonheur, il caressait son corps nu et lui rappelait les mains d'Alatiel. La prairie bruissait de vie, les marmottes jouaient autour d'elle à leur jeu favori, le jeu de touche à tout, une grenouille étendue sur un matelas de mousse lui faisait des clins d'œil, elle se sentait belle comme une fleur et elle rêvait qu'Alatiel venait la reprendre encore une fois.

Ce fut à ce moment que le berger de la cabane de l'Estrech arriva. Il espionnait depuis longtemps le jeune couple, en montant au col Perdu qui séparait les deux cabanes. Il avait pu ainsi surveiller toute la scène avec ses jumelles. Quand il avait vu le jeune homme partir pour la vallée avec un sac à dos, il avait compris qu'il ne serait pas de retour avant quelques heures. Alors il n'avait pas hésité à descendre du col Perdu. Cette jeune fille étendue, nue, au milieu des coquelicots, le rendait fou. Sans doute emportée par la fureur l'avoir vu faire l'amour avec ce jeune homme inconnu, il ne put résister à la prendre à son tour. Elle se battit désespérément, mais l'homme ne tarda pas à prendre le dessus. Quand il réussit à la pénétrer, elle ressentit une jouissance fulgurante qui la laissa évanouie.

Après, rien ne fut plus pareil. Alatiel comprit que quelque chose s'était passé, il alla même interroger le berger de l'Estrech de l'autre côté du col Perdu. Celui-ci finit par lui avouer qu'il avait profité de son absence pour rendre visite à la jeune bergère. Il avait senti qu'elle avait envie, alors il lui avait fait l'amour et elle avait aimé. Il raconta cela pour se venger de ce jeune homme que Camille préférait à lui et cela réussit. Alatiel, fou de jalousie, ne put supporter de rester à la cabane, il préféra redescendre dans la vallée, seul. Cela fut très dur, Camille ne savait pas si elle le reverrait un jour, mais le pire était à venir. Alors qu'elle se morfondait dans sa solitude, au milieu des moutons, le berger de l'Estrech revint et la prit de nouveau, sans dire un mot. Cela se répéta tous les jours, jusqu'à la fin de la transhumance et à chaque fois, une jouissance fulgurante la laissait anéantie.

Jamais elle n'avait connu son nom, jamais elle ne lui avait adressé la parole. Entre eux, c'était une relation muette, silencieuse, limitée au contact physique. Son corps l'avait aimé malgré elle quand son âme le détestait. Le berger sans nom descendait du col Perdu toujours au même moment et venait la rejoindre dans l'alpage. Sans dire un mot, il la couchait dans l'herbe, la caressait longuement et la prenait. Puis il repartait sans rien dire. A la fin, elle l'attendait comme une drogue dont on ne peut plus se passer. Son corps était prisonnier du plaisir, un plaisir étrange qui ressemblait plutôt à la descente dans un abîme d'où elle ne pouvait plus sortir.

Quand elle était redescendue dans la vallée, elle savait qu'un bébé grandissait dans son ventre, mais elle ne savait pas qui était le père. C'est pour cela qu'elle n'avait jamais revu Alatiel, qu'elle avait changé son nom et qu'elle avait cherché à se faire oublier. Elle ne pouvait pas annoncer à Alatiel la naissance d'un bébé qui pouvait aussi bien n'être pas le sien, mais celui du berger. Pourtant elle était persuadée que ce bébé lui venait d'Alatiel, cela ne pouvait pas être autrement. Mais comment savoir avant qu'il ne soit né. Elle pourrait peut-être alors trouver une ressemblance et même convaincre Alatiel de faire le test de l'ADN.

Le train fonçait dans la nuit. La main avait senti sa jouissance et s'en était allée. Elle s'était alors enfoncée dans un sommeil profond et sans rêves. Quand elle se réveilla, le train longeait la mer. On avait ouvert les rideaux dans le compartiment et le soleil entra à flots. Des mimosas en fleur formaient des taches de feu qui se détachaient sur le fond bleu de la mer. C'était un jour merveilleux de janvier et une vague de bonheur enveloppa Camille. Elle allait vivre et triompher du monde ! C'est alors qu'elle aperçut l'homme. C'était sûrement celui de la main, et c'était le berger sans nom de la montagne. Il la regardait avec un air moqueur et elle crut s'évanouir d'émotion. Voilà que cet homme qui l'avait violé dans

l'alpage, avait réussi à l'asservir à son plaisir et avait sali son amour à jamais, se trouvait là devant elle. Et, comble d'audace, il avait réussi à la caresser cette nuit sans qu'elle puisse résister. Elle lui retourna un regard qui devait être infiniment méprisant, parce que l'homme fit volte face et sortit du compartiment. Elle eut alors le sentiment désagréable que l'homme la suivait ou plutôt qu'il suivait la femme qui portait son enfant. Cette idée était tellement désespérante qu'elle se mit à sangloter doucement, sans pouvoir se retenir. Les gens la regardaient avec une sympathie mêlée de curiosité. Ils avaient sûrement entendu des bribes de ce qui s'était passé cette nuit dans le compartiment.

Heureusement le train arrivait en gare. Il fallait descendre. C'était là que Camille avait résolu de se retirer du monde pour mettre son enfant au monde. Elle ne voulait pas revoir Alatiel, pas tout de suite, elle savait qu'il se demanderait s'il était vraiment le père de ce bébé et cela raviverait sa jalousie. Et puis elle voulait essayer d'étouffer dans sa mémoire la soumission de son corps au désir du berger de l'Estrech. Elle gardait de cet homme un souvenir purement sensuel et elle espérait arriver à l'oublier en se retirant à l'écart du monde, dans un endroit perdu. Elle pratiquerait dans sa retraite une ascèse qui la ferait triompher des désirs de son corps. S'il n'y avait pas eu l'enfant, peut-être se serait-elle réfugiée dans un couvent, mais l'enfant était là comme un don du ciel et il n'était pas question de le refuser.

Si ce matin, elle avait reconnu, dans les passagers du compartiment, Alatiel au lieu de la figure abhorrée du berger sans nom, elle serait tombée dans ses bras en pleurant de joie. Mais non, c'était cet homme qui avait réussi à la retrouver et avait encore une fois soumis son corps des désirs physiques qu'elle pensait ne jamais plus connaître. Quand sortirait-elle donc de l'abîme ?

Quand elle descendit du train, elle pleurait encore. Heureusement son amie l'attendait sur le quai de la gare pour l'accueillir. Elle tomba dans ses bras et la pressa pour partir. Elle ne voulait pas que l'homme de l'Estrech puisse la suivre et connaisse le lieu de sa retraite.

## LE REFUGE

L'amie de Camille l'emmena à Ullion, un petit village, perché sur un piton rocheux au-dessus d'une vallée étroite. C'était un de ces adorables villages médiévaux comme on en trouve beaucoup dans l'arrière pays niçois. Le site était magnifique, sur un replat de la montagne, perdu au milieu des oliviers. On devinait de grandes forêts qui montaient vers les sommets et invitaient à la promenade. Le village lui-même était petit, ramassé sur lui-même, fait de vieilles maisons aux volets cloutés et aux toits de tuiles provençales. Tout cela en faisait un monde à part, où le bruit de la vie s'estompait et où on se prenait à écouter le silence. L'amie de Camille avait compris qu'il fallait trouver un lieu aussi perdu que possible, un lieu qui associe sauvagerie et beauté, tout en maintenant un minimum social. Il s'agissait de donner naissance à un enfant et Camille ne pouvait quand même pas aller vivre dans une grotte !

Dans le village, l'amie de Camille avait trouvé un petit appartement dans une vieille maison, juste au bord de l'abîme. De la fenêtre, la vue plongeait dans la vallée et on avait presque envie d'ouvrir des ailes pour s'envoler plus loin vers la montagne en face, flirter avec les falaises, déranger les chamois, passer des cols, dérouler des paysages toujours nouveaux comme dans un film. C'est devant cette fenêtre, que Camille rêvera de vol libre, en parapente. Un rêve qu'elle partagera plus tard avec Alatiel.

Camille s'habitua vite à la vie d'Ullion. Pourtant vivre dans ce petit village où il y avait peut-être une cinquantaine d'habitants, dont un berger, c'était comme vivre dans une communauté restreinte avec tous les inconvénients que cela pouvait présenter. Camille pressentait l'agitation que son arrivée allait provoquer. Elle savait que les gens s'interrogeraient sur cette étrangère qui arrive sans raison apparente, seule avec un bébé dans son ventre. Elle imaginait déjà les histoires qu'on pourrait raconter, les remarques désobligeantes, les regards méprisants. Mais Camille n'était pas du genre à subir en se refermant sur elle-même. Conquérir ce petit village constituait un challenge qui la passionna dès son arrivée. Elle choisit de se présenter comme une étudiante en journalisme, qui venait séjourner là dans le cadre d'une recherche sur la vie sociale et économique des petits villages de montagne. Cela correspondait bien à son tempérament ouvert et généreux. Pour le bébé dans son ventre, elle ne dirait rien sur son histoire. Il était là, elle l'aimait, cela devait suffire.

Son premier geste fut de visiter chaque habitant pour se présenter et expliquer les objectifs de sa recherche. Elle s'attarda particulièrement chez le berger du village, qui s'appelait Galléan. Forte de son expérience personnelle de bergère à la cabane de Fondterre, elle avait des sujets à discuter. Galléan gardait en hiver quelques centaines de moutons dans sa ferme, il les faisait paître dans les terrains autour du village. En été, les pâturages devenaient trop secs, il n'y avait plus grand chose à manger et il fallait les faire estiver. Les moutons quittaient alors le village et descendaient dans la vallée. Ils étaient rassemblés avec des milliers d'autres pour la transhumance dans les hauts alpages du Mercantour. Camille devint bien vite une amie du berger et cela contribua à son intégration dans la communauté du village.

Les débuts furent difficiles, on la regardait dans la rue comme un ovni, quelqu'un d'un autre monde qui n'avait rien à faire ici. Mais Camille avait des qualités auxquelles il était

difficile de résister. Avec son enthousiasme encore intact, son innocence, son sourire si pur et sa beauté naturelle, elle ne pouvait que séduire et bientôt tout le village en devint amoureux. Elle eut l'idée géniale d'organiser une sorte de salon chez elle. Des villageois venaient la rejoindre pour le thé et elle animait des discussions un peu familiales. Elle cherchait à connaître l'histoire de chacune des familles du village, une histoire qui se retrouvait dans chaque pierre, au coin de chaque rue. Le salon de Camille devint une coutume que les habitués n'auraient manquée pour rien au monde. Il se tenait une fois par semaine, le jeudi, pour le thé. Le dimanche était réservé à la messe à laquelle Camille se faisait une obligation de participer.

Ce qui fit la notoriété du salon de Camille, ce fut la participation des hommes. Bien sûr, le salon débuta exclusivement avec des femmes, mais curieusement les hommes commencèrent à venir, d'abord par curiosité, pour mieux connaître cette belle femme qui les invitait, mais ensuite par passion. Camille sut trouver le ton qu'il fallait et les sujets de conversations qui intéressaient les deux camps, le camp des hommes et le camp des femmes. Ceci représentait vraiment un challenge dans un petit village traditionnel où on voit les hommes jouer aux boules ou discuter assis sur la terrasse du café, plutôt que de boire du thé avec les femmes !

La réputation du salon de Camille se répandit auprès des villages voisins et on vit des gens faire des kilomètres pour venir y participer. Camille était enchantée de ce succès, cela lui faisait oublier son drame personnel. Elle apprenait tant de choses sur l'histoire des villages qu'elle avait des difficultés à prendre toutes les notes nécessaires. Elle voyait ainsi apparaître les relations familiales et économiques qui avait durant des siècles contribué à créer un tissu social dans la vallée. Elle essayait de remettre à jour les grands courants d'échange et retrouver les vieux chemins qui étaient utilisés avant la construction des routes dans les gorges, au fond des vallées. Peut-être avait-elle l'ambition inavouée d'écrire un jour l'histoire d'Ullion.

Petit à petit, Camille devint ainsi l'enfant chéri des habitants. On s'inquiétait de sa santé et du bébé qui grandissait dans son ventre. On la cajolait et on la consolait quand elle avait des déboires. Chaque jour, elle trouvait devant sa porte une salade, des œufs bien frais, un légume. Le village entier s'était mis à l'aimer comme quelque chose de précieux qu'il faut faire attention de ne pas abîmer.

Dans cet effort pour se faire adopter par les habitants d'Ullion, Camille trouva beaucoup d'aide de la part d'une vieille dame qui l'avait prise sous sa protection. Cette vieille dame, qu'on appelait Marie, vivait seule dans une grande maison en haut du village. Elle se passionna pour Camille. Elle sentait dans cette jeune femme des mystères terribles qui lui faisaient peur, mais aussi lui donnaient envie de l'aider. Camille était si belle, si dynamique, si fine dans ses observations et surtout si ouverte aux autres que Marie ne pouvait plus s'en détacher. Elle en était même arrivée à la considérer comme sa fille.

Comme le petit appartement devenait un peu étroit pour accueillir son salon hebdomadaire, Camille accepta l'offre de Marie de l'organiser dans sa maison. C'était une maison construite sur les ruines de l'ancien château du village, il fallait monter tout en haut de la butte pour y arriver, de là on dominait le village et la vue circulaire était impressionnante. La réputation du salon hebdomadaire de Camille s'en trouva amplifiée.

Tenir un salon dans le château du village, c'est quand même autre chose que dans un petit appartement, même si la vue sur la vallée est ébouriffante.

L'étape suivante, pour Marie, fut de réussir à persuader Camille de déménager et de s'installer chez elle. L'arrivée de Camille dans le château fut comme un rayon de soleil. Marie avait l'impression de vivre un rêve, elle qui était seule depuis si longtemps. Elle voyait les meubles rajeunir, les fenêtres s'ouvrir pour respirer et les chants des oiseaux entrer librement.

Pour Camille, ce déménagement était une bénédiction. Elle adorait cette grande maison et surtout elle avait retrouvé une mère qu'elle pouvait aimer et à qui elle pouvait se confier. Elle délaissa un peu ses recherches et se mit à passer le plus clair de son temps avec Marie. La vieille dame aimait marcher et elle fit découvrir à Camille tous les secrets de la montagne. Elle lui fit connaître l'immense vallon qui avait représenté la richesse du village à l'époque où l'économie reposait sur les vaches, elle l'emmena gravir les sommets environnants en suivant des chemins perdus dans les grandes forêts qui s'étalaient sur les versants nord. En montant, on trouvait d'abord le pin maritime jusqu'à une certaine altitude, puis le sapin qui résiste au froid et pour finir le mélèze sur les crêtes où la neige vient en hiver. Cette diversité enchantait Camille. L'arrivée sur la crête, quand les mélèzes commencent à s'espacer pour laisser place à l'alpage, était toujours un moment intense, parce qu'elle croyait revoir la cabane de Fondterre avec le troupeau de moutons qui vagabondait dans l'herbe. « Alatiel, Alatiel, te reverrai-je un jour ? » murmurait-elle. Marie respectait alors son silence.

Marie était intarissable et racontait des histoires à n'en plus finir, Camille prenait des notes autant qu'elle pouvait. Le soir, il lui fallait passer beaucoup de temps sur son ordinateur personnel pour reprendre ces notes et les mettre en forme. Marie ne lui posa jamais de questions sur son ventre qui grossissait. Elle l'aida simplement à trouver un médecin à St Etienne de Tinée pour assurer le suivi médical et s'occupa de réserver à l'hôpital. Quand le jour arriva, ce fut elle qui prit en charge Camille et l'emmena dans sa voiture. Elle resta avec elle pendant toute la durée de l'accouchement en lui tenant la main.

Tout le village était sur la place principale quand Camille revint de l'hôpital. Elle descendit de la voiture et s'avança en souriant, avec Marie à ses côtés. Elle était encore plus belle qu'avant l'accouchement, ses yeux brillaient d'un éclat qui trahissait un bonheur extraordinaire. Sur chaque bras, elle portait un bébé. Des jumeaux. Elle les présenta à la petite foule en appelant le garçon Rémi et la fille Anourelle. Ils ne se ressemblaient pas mais elle ne s'en était pas encore rendue compte. Peut-être aussi ne voulait-elle pas se poser la question. Personne ne fit de remarque sur le sujet.

La vie reprit dans la maison du château, une vie nouvelle. Camille ne tenait plus son salon, les deux bébés accaparaient toute son attention. Marie avait tout de suite remarqué la non-ressemblance des jumeaux, « Ce sont des faux jumeaux » avait-elle pensé. Mais elle s'était bien gardée de dire quoi que ce soit. Camille ne lui avait jamais parlé de sa vie avant à son arrivée au village et Marie était bien trop sensible pour poser des questions sur ce sujet. Elle savait que cela viendrait tout seul et que dans sa relation avec Camille, la modestie et la réserve comptaient plus que tout.

Ce fut à l'occasion d'une visite, que quelqu'un fit la remarque : « Ils ne se ressemblent pas ces deux petits, c'est bien étonnant pour deux jumeaux ». En entendant cette phrase, Camille devint blanche comme un linge et elle fut obligée de s'asseoir. Elle, qui ne pensait plus qu'à son amour, Alatiel, ces quelques mots lui rappelaient brutalement qu'il y avait aussi le berger de l'Estrech qui l'avait violée, mais aussi qui l'avait assujéti en la faisant gémir de plaisir. Si les deux jumeaux ne se ressemblaient pas, c'est qu'ils étaient des faux jumeaux, donc créés par deux ovules différents. Ils pouvaient donc être de pères différents, puisque le même jour Camille avait aimé Alatiel et avait subi le berger de l'Estrech. Camille n'avait pas voulu se poser la question de la paternité des bébés, elle avait essayé d'occulter son drame et de ne plus penser qu'à Alatiel, celui qu'elle aimait toujours. Elle évitait même de trop regarder chaque bébé de peur de trouver une ressemblance qu'elle ne voulait pas. Pourtant elle sentait que le garçon avait les traits d'Alatiel, mais pas la fille et cela lui faisait peur. L'idée qu'un des bébés puisse être l'enfant de l'homme qu'elle abhorrait le plus au monde, était simplement insupportable. Instinctivement elle cherchait à nier l'évidence et s'obstinait à ne pas comparer les deux jumeaux.

Il n'y avait rien de répréhensible à avoir de faux jumeaux, mais Camille était trop marquée par le drame du lac des Mille Couleurs. Elle ne pouvait pas s'empêcher de voir dans le berger de l'Estrech le père de l'un des deux bébés et petit à petit, elle raconta tout à Marie. Cela devenait trop dur à garder, Marie était la confidente qu'il lui fallait et en qui elle sentait qu'elle pouvait s'abandonner en toute confiance. Elle raconta sa découverte de la cabane de Fondterre et sa décision de garder les moutons un été. Elle dit son émerveillement de vivre seule dans la montagne et comment elle avait appris à écouter et regarder la nature. Elle introduisit ce qu'elle appelait « la colonie de la cabane », c'est-à-dire tous les animaux qui vivaient avec elle, comme les marmottes qui venaient jouer autour d'elle en espérant un bout de pain, les grenouilles qui l'accompagnaient dans son bain quotidien dans le lac, l'aigle qui connaissait tout ce qui se passait dans la vallée, le loup qui était devenu son ami et qui protégeait ses moutons et même l'hermine qui habitait sous la cabane et qui détestait qu'on s'occupe de ses affaires.

Elle parla de l'arrivée surprise d'Alatiel, de la naissance de leur amour et de sa consécration finale, au bord du lac. Enfin elle introduisit le berger de l'Estrech qui gardait les moutons dans l'autre vallée et expliqua à demi mots la scène du viol et sa répétition dans les alpages après le départ d'Alatiel. Elle pleurait et Marie l'avait prise dans ses bras, comme un enfant. Ce fut le début d'une lente guérison. Marie l'aidait de toute sa force, de toute son âme et, petit à petit, le drame perdait son caractère insupportable. Camille commença à pouvoir penser au berger de l'Estrech sans avoir cette réaction de révolte qui lui donnait envie de vomir et qui l'amenait presque à l'évanouissement.

Les enfants grandissaient et leur présence animée rajeunissait le vieux village. Il n'y avait pas souvent de naissances et ces deux là étaient comme un rayon de soleil qui ranimait les murs anciens. Camille avait repris son travail, elle avait réussi à rassembler dans un livre toutes les histoires et contes que Marie et les autres habitants avaient pu lui dire. Le livre fut tout de suite accepté par un éditeur et commença même à rapporter de l'argent, ce qui arrangeait bien Camille qui n'avait plus à dépendre de son père.

Souvent le souvenir d'Alatiel, celui qu'elle avait tant aimé, s'emparait Camille. Alors une ombre fugitive traversait son beau visage et elle se laissait emporter dans une longue rêverie. C'était au bord du lac des Mille Couleurs. Elle se baignait dans l'eau transparente et Alatiel venait la rejoindre. La solitude était complète, seules les marmottes les regardaient. C'était dans un moment comme celui-là qu'ils avaient conçu leur enfant. Mais la pensée de l'enfant ramenait Camille à l'existence des deux jumeaux qui ne se ressemblaient pas et des larmes lui venaient aux yeux. Marie respectait ces silences et la prenait dans ses bras pour la reconforter.

Un jour Marie osa demander à Camille si Rémi ressemblait à Alatiel. Instinctivement il lui semblait qu'Alatiel devait être le père du petit garçon, peut-être simplement parce que Camille avait une attitude différente avec lui par-rapport à Anouelle. A cette question, Camille ne voulut pas répondre. Elle se contenta d'aller chercher ses deux enfants pour une promenade. Bien sûr Rémi lui rappelait Alatiel. Il lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, il aimait jouer et rire, il était certainement son fils. Anouelle était une petite fille beaucoup plus renfermée et ombrageuse. Elle avait un visage charmant qu'elle tenait de sa mère, mais on devinait dans ses beaux yeux une volonté farouche. Il n'y avait pas de doute, Anouelle était la fille du berger de l'Estrech. Alors Camille essayait de toute sa force de ne plus penser aux deux hommes. Elle voulait aimer ses deux enfants autant l'un que l'autre, mais elle se sentait déchirée. Comment ne pas préférer celui conçu avec l'homme qu'elle aimait encore de tout son cœur !

Revoir Alatiel ? C'était une idée qu'il fallait oublier. Elle y pensait pourtant tous les jours. Elle y pensait le matin en baignant les deux enfants, elle y pensait à midi quand elle les asseyait sur deux chaises hautes à la table pour qu'ils puissent participer au déjeuner, elle y pensait le soir quand elle leur racontait une petite histoire pour les endormir, elle y pensait la nuit, seule dans son lit, quand la maison dormait dans le silence revenu. Oui ! Elle imaginait la joie de vivre avec lui et leurs deux enfants. Mais, dans son esprit, il n'était pas pensable de les lui présenter, alors que l'un était peut-être l'enfant d'un autre. Elle n'imaginait pas qu'Alatiel puisse accepter une telle situation. Elle avait connu sa jalousie après le drame, quand il l'avait finalement abandonnée seule avec son désespoir à la cabane de Fondterre. Maintenant, elle le voyait rejetant la petite Anouelle et cela la désespérait.

## LE RAPT D'ANOURELLE

Cela faisait trois années que Camille habitait dans le château de Marie quand le berger de l'Estrech apparut. On était au printemps, le village était en fleur, les enfants jouaient dehors et les ruelles retentissaient de leurs cris. Galléan, le berger du village, devait bientôt partir avec ses moutons pour l'estive dans la montagne du Mercantour et Camille décida d'aller le visiter avant son départ. Elle savait que son estive se passait dans un alpage proche de celui du lac des Mille Couleurs, alors elle voulait lui demander de porter un message au berger de la cabane de Fondterre, celui qu'elle avait remplacé cet été extraordinaire qui lui avait fait connaître à la fois l'amour et le désespoir. Anourelle et Rémi, qui la suivait toujours dans ses visites, lui emboîtèrent le pas.

Quand ils arrivèrent au domicile de Galléan, il n'y avait personne, et Anourelle pressa Camille pour rejoindre les moutons qui devaient être dans les prés au-dessus du village. Anourelle aimait voir le troupeau et jouer avec les chiens. A côté du troupeau, assis sur un rocher, deux hommes les regardaient venir. L'un était Galléan, l'autre, Camille l'aurait reconnu entre mille, était le berger de l'Estrech. Elle hésita à s'approcher, mais Galléan lui faisait des signes d'amitié et elle n'osa pas fuir. D'ailleurs Anourelle et Rémi étaient déjà en train de faire connaissance. Galléan lui présenta l'homme en l'appelant Joël, et elle le salua d'un geste bref. Mais ce dernier ne la regardait même pas, il n'avait d'œil que pour Anourelle. Il lui ouvrit ses bras et Anourelle consentit à l'embrasser, bien qu'il lui fut inconnu. Il la serra très fort et l'assit sur ses genoux. Galléan, qui avait suivi toute la scène, fit alors la remarque qui allait changer la vie d'Anourelle : « Joël, cette jolie petite fille, elle te ressemble comme deux gouttes d'eau ! On jurerait que tu en es le père ! » C'était trop pour Camille. Elle se détourna et s'enfuit en pleurant comme elle n'avait jamais pleuré.

L'homme de l'Estrech avait attendu trois années après l'épisode du train pour revenir vers Camille. Il savait qu'elle avait eu des jumeaux et il était très curieux de savoir s'il pouvait être le père de l'un d'eux. Mais bien sûr, cela ne pouvait pas se détecter tout de suite, il fallait attendre. D'ailleurs, même au bout de trois ans, il n'imaginait pas trouver une ressemblance, il y a tellement de traits qui peuvent rappeler quelqu'un qu'on ne peut jamais être sûr, à moins de faire des tests génétiques. Pourtant quand il vit arriver Anourelle, il comprit tout de suite qu'elle était sa fille. Et curieusement Anourelle n'hésita pas non plus à l'embrasser. Il n'avait absolument pas prévu de rester, des obligations l'attendaient à la ville, mais ce baiser d'Anourelle changea tout. Il annula tous ses rendez-vous et décida de rester à n'importe quel prix.

Joël n'était pas son vrai nom, il avait estimé préférable de donner un nom d'emprunt et la suite allait lui donner raison. Quand il avait rencontré Camille, il était berger dans l'alpage de l'Estrech, mais il avait quitté cette occupation tout de suite après son départ. Il savait qu'elle ne reviendrait pas dans l'alpage et qu'il ne pourrait jamais l'oublier. Elle avait enchanté la montagne durant cet été extraordinaire quand elle gardait les moutons à la cabane de Fondterre, elle était comme un papillon qui voletait partout et égayait les alpages. Il l'avait soumise à sa volonté, elle tremblait dans ses bras quand il la caressait. Il en était devenu éperdument amoureux, un amour possessif et violent, un amour qui le rendait fou par moments. Après son départ, la montagne lui apparut infiniment vide et triste et c'est alors

qu'il décida d'abandonner le métier de berger et les séjours solitaires dans les alpages de l'Estrech. Il ne pouvait pas imaginer une nouvelle estive sans Camille qui l'attendrait de l'autre côté du col Perdu, peut-être en train de se baigner toute nue dans le lac des Mille Couleurs. Alors il avait changé de métier et s'était installé en ville où il avait merveilleusement réussi.

Cette première rencontre avec Anourelle changea sa vie. Elle était sa fille, il en était intimement convaincu, alors il ne pouvait plus la quitter. Et puis en restant à Ullion, Camille finirait peut-être par l'accepter comme le père d'un de ses enfants. Il rêvait déjà d'une vie commune, il les emmènerait, elle et les deux enfants, dans son village de Sirola, il retrouverait Camille le soir dans le grand lit. La présence du frère d'Anourelle ne le gênait pas, il l'accepterait même s'il était le fils de l'autre homme.

Mais d'abord, il fallait se débrouiller pour trouver le moyen de rester à Ullion sans éveiller de soupçons. L'argent pour lui n'était pas un problème, il pouvait conduire ses affaires sans être sur place, mais pour séjourner à Ullion il avait besoin de trouver un prétexte. Il demanda à Galléan s'il était possible de trouver un travail, il expliqua qu'il était sans le sou et voulait retrouver un travail de berger, même peu payé. Bien sûr, il tut son activité présente, si profitable ; il fit simplement valoir son expérience ancienne de berger. Galléan lui proposa de l'employer comme aide-berger pour préparer la transhumance. C'était la solution. Joël s'installa dans le village où il réussit à louer le petit appartement occupé précédemment par Camille, avant que celle-ci ne déménage au château. Il ne savait pas comment sa relation avec Camille aller évoluer, mais il était sûr d'une chose : il ne voulait pas perdre Anourelle.

La présence de l'homme de l'Estrech devint un supplice pour Camille. Elle ne mettait plus le nez dehors, au grand étonnement de Marie. Mais celle-ci, toujours respectueuse des mouvements d'humeur de Camille, resta silencieuse. Simplement elle attendait que Camille veuille bien se confier. C'était sa façon de l'aider.

Pendant ce temps, les deux petits continuaient à jouer dans la rue. C'était ce que voulait Joël qui se mêla à leurs jeux et finit par devenir le confident d'Anourelle. La petite fille était enchantée de l'attention qu'il lui portait et quand elle rentrait à la maison, elle n'arrêtait de parler de Joël et de sa gentillesse. Camille ne supportait pas et se réfugiait dans sa chambre. Un jour Anourelle en vint même à parler de Joël comme de son papa. Cela en était trop, Camille décida de lui interdire tout contact avec cet homme. Anourelle n'avait plus le droit de sortir de la maison, sauf avec sa mère ou avec Marie.

Ce fut une période très difficile. Anourelle ne comprenait pas et elle se rebiffa contre cette interdiction. Elle cherchait à profiter de toute occasion pour sortir et alors elle se précipitait à la bergerie pour rencontrer Joël qui l'accueillait avec tant de gentillesse. Joël s'était fait connaître avantageusement dans le village, il était toujours prêt à donner un coup de main et les gens l'appréciaient. Personne ne se doutait qu'il avait violé Camille et était devenu son amant, personne n'imaginait qu'Anourelle pouvait être sa fille. Il était tellement gentil avec les enfants et en particulier avec la petite fille qu'on se mit à penser que ce serait une bonne chose si Joël s'installait définitivement à Ullion. On imaginait même un mariage avec Camille, la chérie du village, qui semblait si seule avec ses deux enfants.

Cela ne pouvait plus durer et, un jour, Camille emmena Marie dans une longue promenade et elle lui avoua que Joël était le berger de l'Estrech, celui qui l'avait violée et envoûtée, celui qui l'avait asservie quand il revenait ensuite la revoir dans l'alpage. Elle ne parla pas de l'épisode du train, cela lui faisait peur. Peut-être Joël avait-il encore ce pouvoir mystérieux qui faisait brûler de désir son corps et la rendait consentante malgré le refus désespéré de son esprit. Elle termina en disant que c'était fini et qu'elle allait devoir quitter le village pour se cacher ailleurs. Elle devait fuir cet homme, rien que de le voir la rendait malade et surtout elle ne pouvait pas supporter de le voir s'ériger en père pour sa petite fille. Marie acquiesça tristement. Cela en était fini de ce bonheur dans lequel elle vivait depuis que Camille était arrivée. C'était comme si elle perdait un enfant, sa fille adoptive et elle se mit à pleurer doucement. Camille la serra contre elle, très fort. Elle aurait voulu rester. Ces trois années avec Marie lui avaient rendu son enthousiasme et elle commençait à oublier le drame du lac des Mille Couleurs. Mais maintenant il revenait dans sa vie, encore plus fort et terriblement inquiétant.

Quand les jumeaux apprirent le départ prochain de la famille, ils se récrièrent. « Non, ils ne voulaient pas partir, ils étaient trop bien dans le petit village » La plus désespérée fut Anourelle. Elle ne pouvait pas comprendre qu'elle ne verrait plus l'homme qu'elle commençait à regarder comme son père. Ce fut un drame et le château sembla traversé par des courants sombres de désolation. Bien sûr ce prochain départ fut la première chose qu'Anourelle raconta à Joël dès qu'elle réussit à tromper la vigilance de sa mère et aller à la bergerie. Joël frémit en entendant la nouvelle.

– Je sais ce que j'ai à faire, maintenant, murmura-t-il.

Il regarda longuement Anourelle :

– Anourelle, regarde-moi sérieusement. Voudrais-tu partir avec moi plutôt qu'avec ta mère ? Je t'emmènerai dans un autre village, loin dans la montagne, le village de mon enfance. Là-bas, tu vivras avec moi et ta grand-mère. En été, nous irons garder les moutons dans les alpages, au milieu des marmottes et des hardes de chamois. Tu iras à l'école et je ferai tout pour que tu réussisses et que tu deviennes la fille la plus intelligente et la plus belle de la terre !

Anourelle considéra longuement cette proposition. Elle adorait sa maman et cela la chagrinait beaucoup de la quitter sans savoir quand elle la reverrait, mais elle subissait une attraction irrésistible vers cet homme qu'elle considérait parfois comme son père. Elle se mordit les lèvres plusieurs fois, tellement elle se sentait déchirée. Mais Anourelle était une petite fille qui avait une volonté farouche et qui n'était pas du genre à ne pas savoir décider. Au bout d'un long moment, pendant lequel Joël la regardait en tremblant, elle hocha la tête. Elle acceptait la proposition. Alors Joël la prit dans ses bras et l'embrassa. Tout doucement, il lui dit :

– Je suis ton père, tu sais. Un jour je te raconterai l'histoire de Camille et moi.

– Je le savais, répondit Anourelle, je le savais au fond de mon cœur.

Joël prit Anouelle par la main et la fit monter dans sa voiture. Il fallait profiter de l'absence de Galléan, sans doute parti s'occuper des moutons et surtout éviter de rencontrer Camille. Il ne prit même pas la peine de réclamer sa paye pour le travail effectué à la bergerie, il rassembla le peu d'affaires qu'il avait et enfila la petite route qui descendait dans la vallée. Il ne s'inquiéta pas de savoir si on essaierait de le retrouver. Au village on le connaissait seulement par son prénom, Joël. Il était toujours resté très secret sur ses origines et son histoire. Même Camille ne le connaissait que comme le berger de l'Estrech. Pourtant il savait bien que si Camille déposait une plainte pour enlèvement à la gendarmerie, on finirait par le retrouver. Mais il était sûr qu'elle ne le ferait pas.

Quand Camille s'inquiéta de sa fille, elle courut chez Galléan. Celui-ci lui dit que Joël était parti, il ne savait pas où et qu'il avait emmené la petite fille avec lui. Camille faillit s'effondrer et le berger la regarda d'un air soupçonneux.

– Ce n'est pas un enlèvement, j'espère. Ce Joël semble honnête et sympathique et je lui ai fait entièrement confiance. Il a emmené la petite, mais vous étiez au courant, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr. Ne vous inquiétez pas, répondit Camille dans un souffle. Seulement c'est dur de voir ma fille me quitter. Mais ce n'est que pour un temps.

Ce n'était pas que pour un temps. Camille savait qu'elle ne reverrait jamais Anouelle. Le berger de l'Estrech l'avait reconnue comme sa fille et avait décidé de la garder pour lui, peut-être à défaut de pouvoir vivre avec la mère. Camille sentit confusément que cet homme l'aimait à sa façon, qu'il était même fou d'amour et que cela pouvait expliquer ses réactions impulsives. Elle se reprit violemment et murmura : « Jamais je ne pourrai parler à cet homme, je le hais et je le haïrai toute ma vie ! ». Un frisson étrange la traversa alors et elle comprit alors qu'elle n'essayerait pas de lutter pour retrouver Anouelle, tout comme elle ne se débattait pas quand l'homme venait la prendre dans l'alpage du lac des Mille Couleurs.

Ainsi Anouelle disparut définitivement. Camille ne déclara pas l'enlèvement de sa fille à la gendarmerie, Anouelle appartenait désormais à son père et elle ne voulait rien tenter pour la rechercher. La simple idée d'être obligée de négocier avec cet homme, dont elle ne connaissait même pas le nom, pour la garde de l'enfant était au-dessus de ses forces. D'ailleurs jamais une parole avait été échangée entre eux deux, seulement un regard, toujours le même regard, un regard de soumission de la part de Camille et un regard d'envie folle de la part de Joël. Jamais Camille ne pourrait mettre toute son histoire sur la place publique, jamais elle ne s'abaîsserait à avouer qu'elle avait été soumise à la violence de cet homme, qu'elle n'avait pas su se défendre et qu'elle avait même pris du plaisir.

Et puis il y avait en elle un espoir caché, qu'elle réprimait chaque fois qu'il affleurerait à la surface de sa conscience, c'était l'espoir de retrouver Alatiel. La disparition de la fille de Joël faisait disparaître un obstacle majeur à la réalisation de cet espoir. Camille ne voulait pas l'admettre, le prix payé était trop énorme, pourtant la disparition d'Anouelle donnait à cet espoir une nouvelle réalité. Camille ne pouvait pas l'ignorer.

De tout cela Camille n'en parla jamais à qui que ce soit, sauf à Marie. Elle considérait la vieille dame comme la maman qu'elle n'avait plus et elle se confiait à elle en toute confiance. A Marie, elle avoua son secret espoir de retrouver Alatiel et sa décision de perdre

définitivement sa petite fille afin de réaliser cet espoir. Elle sanglota beaucoup dans les bras de Marie, elle avait tellement honte d'elle-même. Mais elle voulait qu'une personne au moins connaisse son secret, comme si partager un secret le rendait moins lourd à porter.

Il fallait quitter le village, sinon les gens pourraient se poser des questions sur la disparition de la fillette. Camille fit courir le bruit qu'Anourelle avait un problème médical et que Joël l'avait emmenée en urgence à la ville pour la faire soigner. Cela allait bien avec la réputation de Joël dans le village, un homme toujours très serviable. Elle-même rejoindrait Anourelle dans les jours prochains avec Rémi. Elle ne dit pas qu'elle ne reviendrait jamais, elle pensait que le village l'oublierait au bout de quelques semaines, tout simplement. Sauf Marie, bien sûr, et c'est ce qui la désolait. Elle avait un pressentiment qu'elle ne la reverrait plus. Quelque chose allait les séparer définitivement, sans qu'elle sache encore pourquoi.

L'autobus montait une fois par semaine et c'est dans ce bus que Camille quitta le village. Elle n'avait rien dit à personne, mais curieusement tous les habitants étaient là, sur la place pour assister à ce départ. Elle emportait une petite valise avec quelques affaires et celles de Rémi. Elle partait en toute simplicité, donnant ainsi l'impression que ce n'était pas un départ définitif. Pourtant il flottait dans l'air une impression de désolation, comme si on avait pris conscience qu'on ne reverrait plus la charmante figure de Camille et qu'on assisterait plus aux jeux endiablés de ses deux petits enfants. Quand le bus disparut au tournant de la route, le village eut l'impression qu'il venait de perdre quelque chose qui ne se remplaçait pas. Chacun rejoignit sa maison et son activité de la journée, mais sans enthousiasme, comme si Camille avait emporté avec elle une joie de vivre, peut-être une âme autour de laquelle s'étaient cristallisées beaucoup de relations. Pourtant son séjour s'était limité à quelques années, mais cela avait suffi pour que Camille crée autour d'elle un tissu d'amitié qu'elle savait faire vibrer juste comme il fallait.

Au premier virage, avant que la route plonge dans la vallée, on pouvait avoir un dernier aperçu du village et Camille se précipita à la fenêtre. Là-haut, sur le piton où s'élevait le château, elle savait que Marie regardait l'autobus en train de disparaître. Son cœur se serra et des larmes embuèrent ses beaux yeux. C'était un nouveau déchirement qu'elle vivait, et cela la ramena au souvenir d'Alatiel. Il fallait le retrouver, avec Rémi ; c'était la seule planche de salut dans le désastre de sa vie.

## LA TRAGÉDIE DE CAMILLE

C'était le premier jour des vacances d'été et Rémi était déjà dans le bus qui montait au village d'Ullion. Il attendait avec impatience de retrouver le petit village et sa grand-mère, Marie, qui habitait dans l'ancien château. Il avait dix-huit ans et il était interne au lycée de Nice, dans une classe de lettres supérieures. Son rêve était d'être journaliste comme sa mère.

Rémi ne ratait jamais une occasion pour remonter au village. Il avait là son petit paradis. Le berger du village, Galléan, lui avait fait découvrir tous les recoins de la montagne. Souvent il accompagnait les moutons dans l'immense vallon qui avait servi de grenier à pâturage pour le village, à l'époque où la vache représentait un élément essentiel de l'économie pastorale. Maintenant ce vallon n'était plus utilisé que par les moutons et, si la cabane, nécessaire pour s'abriter au fond du vallon, s'appelait vacherie sur les cartes, elle était en fait devenue une bergerie.

Il aimait Galléan qui lui parlait de sa maman et la faisaient revivre si joliment. Rémi apprit ainsi l'histoire de la vie de Camille au village, comment elle était arrivée un jour, toute seule, comment elle s'était petit à petit intégrée dans les habitudes et les coutumes. Il entendit parler du salon qu'elle organisait chaque semaine. Galléan était toujours invité et il adorait. Il avait tellement d'histoires à dire que Camille en avait remplies tout un cahier. Souvent Galléan lui parlait de la transhumance des moutons et de la vie du berger, seul dans la montagne avec ses chiens. Sa bergerie à lui était dans le Mercantour, comme celle de Camille. C'est ainsi que Rémi apprit que sa maman avait été bergère au lac des Mille Couleurs et il se prit à rêver de répéter la même expérience.

Mais jamais Galléan ne lui parla d'Anourelle. Officiellement elle était morte d'une maladie et il ne voulait pas remuer des souvenirs qui auraient pu attrister Rémi. Mais Galléan soupçonnait un mystère dans cette disparition de la petite fille et il s'attendait à la revoir un jour.

Rémi était un garçon beau comme une statue grecque, plein de force et de vitalité, avec des traits finement dessinés. Il faisait la joie de sa grand-mère d'adoption, Marie. De sa mère, il en gardait une image éthérée. Le visage aimé, qu'il avait conservé dans sa mémoire, était nimbé d'or par une cascade de cheveux blonds et lavé par des yeux bleus si profonds qu'il se rappelait avoir eu peur de se noyer dedans. Elle était morte trop tôt dans un pays lointain, du moins le croyait-il, et seule restait une empreinte dans son âme, une empreinte qu'il ne pourrait jamais oublier. Cette empreinte se retrouvait dans son sourire et sa façon d'aborder les gens. Son enthousiasme naturel, son ouverture d'esprit et la chaleur dans son regard donnaient l'impression, à ceux qui l'avaient connue, de voir Camille. On sentait en lui une telle envie d'amitié qu'il était difficile de l'ignorer.

Quand Marie l'avait recueilli dans son château d'Ullion, il lui avait semblé que Camille revenait habiter chez elle. Le rayon de soleil que Camille savait générer renaissait, il animait de nouveau les vieilles pierres et réchauffait la solitude triste de la maison. S'occuper de ce garçon avait été, pour Marie, une aventure qui l'avait rajeunie et lui avait redonné une joie et une volonté de vivre qu'elle ne connaissait plus depuis bien longtemps. Le départ de Camille l'avait plongée dans une profonde dépression et elle voyait la mort se rapprocher quand

Rémi était arrivé. C'était comme un don du ciel et d'ailleurs il était vraiment tombé du ciel, arrivant un jour sans prévenir, débarquant de l'autobus et venant frapper à la porte du château. Marie avait cru voir Camille dans ce visage d'enfant, qui la regardait avec une confiance désarmante. C'était encore un gamin qui avait tapé à sa porte, il avait peut-être dix ans, il était tout seul, sans bagage. Marie n'avait posé aucune question et l'avait fait entrer dans la maison. Il avait fallu s'occuper de tout, de l'habiller, d'aménager une chambre dans la maison, de l'inscrire à l'école. Mais Marie aurait fait n'importe quoi. Ce fut seulement petit à petit que le gamin se mit à parler et que Marie commença à comprendre le drame.

Après avoir définitivement quitté le village avec Rémi, Camille avait réussi à retrouver Alatiel. Cela s'était passé dans la montagne, au lac des Mille Couleurs, là où ils s'étaient rencontrés la première fois et aimés. Rémi avait alors compris qu'il avait un papa. La réunion fut scellée dans le mariage et Rémi fut très fier de s'appeler désormais Rémi de Restefond.

Pour Camille, la joie fut immense et elle en arriva presque à oublier ce que l'homme de l'Estrech avait fait à son corps et le plaisir physique qu'elle en avait retiré. Même sa fille disparue, enlevée sous ses yeux, s'enfonçait dans les couches profondes de sa mémoire. Pourtant l'image de cet homme rejaillissait parfois dans son esprit, comme une blessure qui ne se refermait pas. Cela arrivait en particulier chaque fois qu'Alatiel la prenait dans ses bras et commençait à la caresser. Le miracle de leurs premiers échanges amoureux au bord du lac des Mille Couleurs ne se reproduisait plus. Cela commençait bien pourtant, les premières caresses d'Alatiel faisaient vibrer son corps, elle l'aimait immensément, elle se pressait contre lui, elle voulait qu'il la prenne de toute sa force jusqu'à la fusion ultime où ils ne feraient plus qu'un. Pourtant au moment où elle s'ouvrait pour le recevoir, l'image de l'homme de l'Estrech prenait sa place et c'était lui qui la pénétrait. Elle se refermait alors comme une huître et repoussait Alatiel dans un geste brutal. Cette apparition de l'homme de l'Estrech provoquait une réaction de rejet qu'elle ne maîtrisait pas, la moindre caresse devenait insupportable, une nausée l'envahissait et elle était obligée de s'enfuir en sanglotant.

A cause de cela, Alatiel commença petit à petit à éviter de la toucher. Il comprenait trop bien ce qui se passait et sa jalousie revenait, insensée. Il en vint même à coucher dans une autre chambre, pendant que Camille sanglotait toute seule dans son grand lit. Mais le pire arriva quand Alatiel devina que Rémi avait une jumelle. Il le devina par certains mots que prononçait Rémi, en jouant. Celui-ci était encore tout petit et n'avait pas conscience de ce qu'il disait ; ainsi de temps en temps, il parlait de sa sœur Anourelle, qu'il appelait Anouille. Alatiel finit par remarquer ce nom et demanda à Camille qu'est-ce que cela pouvait bien signifier.

A cette question, Camille trembla. Elle avait caché Anourelle à Alatiel. Elle avait trop peur que la jalousie s'empare à nouveau de lui, comme cela était arrivé au lac des Mille Couleurs après le viol. Elle avait cru pouvoir étouffer le drame, l'oublier définitivement. Elle avait voulu oblitérer l'homme de l'Estrech, l'annihiler, pour ne garder que son amour avec Alatiel, et pour cela, il lui avait aussi fallu oublier Anourelle. Elle avait ainsi essayé d'effacer tout ce qui pouvait empêcher son amour de retrouver cet état merveilleux quand il était né au lac des Mille Couleurs avant d'être interrompu si brutalement. Mais l'homme de l'Estrech n'était pas du genre à se faire oublier, son fantôme surgissait chaque fois qu'Alatiel se rapprochait d'elle pour la caresser. Et maintenant c'était Anourelle que le petit Rémi n'avait pas oubliée et dont

il prononçait le nom devant un Alatiel étonné. Elle comprit alors que son amour allait se briser de nouveau, comme un verre de cristal, en mille morceaux. Il ne lui resterait plus que des morceaux en souvenir.

Ce fut ce qui arriva. Quand Alatiel comprit qu'Anouille était la sœur jumelle de Rémi, qu'elle était probablement la fille de l'homme de l'Estrech et même, pire que ça, que Camille l'avait abandonnée dans les mains de cet homme, il quitta le logis familial en emmenant Rémi. C'était son fils, après tout et il ne voulait pas l'abandonner. Il savait que Camille ne dirait rien. Elle n'avait rien dit quand l'homme de l'Estrech avait emmené la petite fille, alors elle n'avait aucun droit pour réclamer le petit garçon.

C'est ainsi que Camille perdit ses deux enfants. La petite fille, parce qu'elle avait toujours subi l'homme de l'Estrech et qu'elle n'avait pas su se révolter quand il l'avait enlevée. Le petit garçon maintenant, parce qu'Alatiel, découvrant la vérité, voyait dans cette façon d'agir une hypocrisie terrible. Elle pensa retourner au village d'Ullion, mais elle eut trop peur de l'accueil que pourrait lui faire Marie, si elle arrivait toute seule, sans enfant. Elle se sentit condamnée, la vie devenait sans issue.

Alors Camille se plongea complètement dans son activité de journaliste internationale. Elle demanda les missions les plus aventureuses et n'hésita pas à prendre tous les risques pour arriver à obtenir l'information désirée. Rien ne lui faisait peur et ses reportages lui valurent une renommée mondiale. Mais la célébrité ne peuplait pas sa vie, sa solitude était immense, elle refusait tout contact autre que professionnel. Pourtant sa beauté et sa fraîcheur en attiraient plus d'un, mais jamais elle ne trouva un homme qui puisse lui faire oublier son premier amour, Alatiel, auquel elle restait fidèle.

Parfois ils se retrouvaient pour des périodes de vie commune, tous les trois ensemble. Alatiel ne s'était pas remarié lui non plus. Sans doute le souvenir du lac des Mille Couleurs restait trop ancré au fond de son cœur pour arriver remplacer complètement Camille par une autre femme. Dans ces périodes de vie commune, leurs relations restaient purement amicales, ils se laissaient porter par une sorte de quintessence de leur amour. C'était des sortes de vacances, ils se retrouvaient en amis et essayaient ensemble de construire le bonheur de Rémi. Il y avait toujours entre eux un sentiment indéfinissable, tellement fort qu'ils se sentaient liés à jamais. Pourtant ils évitaient le contact physique autant que possible. La moindre ébauche de désir l'un pour l'autre était aussitôt étouffée par le retour de l'homme de l'Estrech. Aucune parole n'était échangée, mais leurs regards se croisaient dans un échange désespéré, puis tout devenait blanc et chacun retombait dans son monde à part. Le fantôme de l'homme de l'Estrech les regardait alors avec un petit sourire en coin. Il savait que Camille lui appartenait, il avait encore une fois réussi à la maîtriser et à lui faire comprendre que son amour avec Alatiel était impossible, elle était à lui et il suffisait d'attendre. La période de vie commune s'achevait dans un accord tacite et une nouvelle période de séparation commençait. Alatiel partait avec Rémi et Camille cherchait une mission impossible à l'étranger.

Un jour Camille prit à part Rémi. Un pressentiment lui soufflait que la fin était proche et elle voulait transmettre un dernier désir. Elle savait ce qu'il fallait pour Rémi s'il arrivait un accident à Alatiel ou à elle.

– Rémi, je vais de parler d'un vœu que j'aimerais que tu exécutes si Alatiel et moi venions à disparaître un jour. Tu es né dans un petit village, le village d'Ullion et il y a là une dame qui pourrait être ta grand-mère et à qui je dois beaucoup. Elle me remplacera. Elle sera une maman pour toi. Il faut que tu la rejoignes si je disparaissais ou Alatiel. Promets-le-moi.

Et elle lui donna une pochette avec l'argent et toutes les indications pour rejoindre Ullion, dans l'arrière pays niçois. C'était en quelque sorte une pochette de survie à utiliser en cas de malheur. Rémi accepta sans rien dire. Il n'y avait rien à dire, il comprenait bien la situation précaire dans laquelle vivaient ses parents, leur désespoir de ne pas arriver à vivre ensemble. Il vivait cela sans se plaindre, ni poser des questions qui auraient été mal venues. Il essayait simplement de profiter des rares instants où tous les trois se trouvaient rassemblés. A ces moments là, il lui semblait qu'une fusion s'opérait. Dans leurs gestes, dans leurs paroles l'un pour l'autre, Camille et Alatiel créaient une mélodie merveilleuse qui enveloppait Rémi et le faisait presque pleurer de bonheur. Il y avait quelque chose entre ses deux parents qui dépassait l'entendement. Peut-être était-ce à cause de cela que la réunion ne pouvait pas se prolonger plus que quelques jours, une telle mélodie ne pouvait pas accepter des fausses notes. Rémi ressentait jusqu'au fond de lui-même cette entente presque surnaturelle et la séparation qui s'ensuivait n'en était que plus difficile à accepter. Il comprenait qu'il y avait une fausse note sur laquelle la mélodie butait, mais aucun de ses parents n'avoua jamais son existence.

Cela ne pouvait pas durer. Par moments, Rémi avait l'impression que la vie de ses parents ne tenait qu'à un fil. Chacun de son côté s'engageait dans des actions inconsidérées où les risques étaient énormes. C'était comme s'ils cherchaient à remplacer cet amour extraordinaire, qu'ils avaient connu et qu'ils n'arrivaient plus à retrouver, par la caresse de la mort.

Finalement Camille décida de disparaître. Elle obtint de son journal un poste de correspondant dans un pays lointain et elle s'installa définitivement dans ce pays. Elle laissait Rémi aux soins d'Alatiel. Sa sœur, la petite Anourelle, n'était plus qu'un souvenir associé à l'homme de l'Estrech, dont elle ne connaissait même pas le nom.

Rémi avait douze ans quand l'accident survint. Alatiel était un passionné de montagne et il adorait faire du parapente. Flirter avec les falaises, virer dans un vallon perdu, passer un col au ras des cailloux, voilà ce qu'il aimait. Alors, bien sûr, il poussa un jour trop loin le risque. Un mauvais retour de vent le projeta sur la falaise et il tomba pour ne plus se relever.

Camille était en mission dans un pays lointain où elle faisait un reportage sur un conflit qui ne finissait pas quand elle apprit par la radio l'accident et la mort d'Alatiel. Alors elle se mit à pleurer, doucement. La disparition d'Alatiel signifiait la fin d'un rêve jamais réalisé, un rêve qui avait commencé sur les bords du lac des Mille Couleurs et qu'elle avait essayé de toutes ses forces de faire vivre en le retrouvant et se mariant avec lui. Mais leur amour était resté entaché par sa soumission à l'homme de l'Estrech et par la petite fille que cet homme lui avait faite et qu'elle avait rejetée. La plaie était trop douloureuse et Camille comprit que la seule chose à faire désormais était de retrouver Anourelle et de regrouper ses enfants, même s'il fallait affronter cet homme dont elle ne connaissait que les mains.

Elle décida alors d'abandonner son métier et de s'installer à Ullion. Elle voulait revoir Marie et s'occuper de choses simples, comme quand elle était bergère dans la montagne, à la cabane de Fondterre. Elle fit ses bagages pour rentrer en urgence, par le premier avion. Elle sortait de son hôtel quand la voiture surgit. Les hommes en armes se saisirent d'elle et l'embarquèrent avec son interprète et garde du corps. Le lendemain, la presse internationale titrait sur l'enlèvement de la belle Camille de Restefond. Elle était retenue en otage et personne ne pouvait dire quand elle arriverait à recouvrer la liberté.

Rémi apprit les deux nouvelles en même temps : la mort de son père et la disparition de sa mère. Il était à ce moment là dans son école, où il était pensionnaire. C'était la meilleure solution qu'avait trouvée Alatiel pour que son fils soit pris en charge en son absence, ce qui était fréquent. Alatiel n'avait pas de famille et il ne voulait pas que Rémi reste seul, même sous la garde d'une nourrice. Alors il l'avait fait entrer dans ce petit collège privé dès la fin de la scolarité à l'école primaire. Alatiel avait de grandes ambitions pour Rémi et il savait que ce petit collège lui donnerait une excellente formation sur les choses de la vie. Et Rémi jouait le jeu parfaitement. Le collège lui convenait bien, les professeurs savaient éveiller l'intérêt et la curiosité de l'enfant ; en transmettant les valeurs indispensables, ils contribuaient à l'éveil de sa conscience. D'ailleurs Rémi réussissait dans tous les domaines et était considéré comme un élève exceptionnel. Alors quand le directeur l'appela dans son bureau, il eut soudain une appréhension. Il ne voyait aucune raison pour une telle convocation et il pensa tout de suite qu'il était arrivé quelque chose à un de ses parents.

Le lendemain, tous les enfants étaient au courant et on le regardait comme une bête curieuse. C'était à qui poserait la question la plus stupide : « Pourquoi son père faisait-il du parapente dans la montagne, pourquoi sa mère allait-elle dans des pays dont on disait qu'il fallait les éviter, qu'allait-il faire maintenant qu'il était orphelin ? » Les professeurs ne savaient pas comment réagir et cherchaient à le protéger maladroitement. Il se sentait l'objet de l'attention de tout le collège et cela devenait trop lourd à supporter. A la fin, il s'enfuit sans même attendre la fin des cours. Dans sa petite chambre, il dénicha la pochette que lui avait donnée Camille et qu'il devait ouvrir en cas de malheur. Dans la pochette, il trouva de l'argent, l'adresse de Marie à Ullion et toutes les indications pour y aller. Il écrivit une longue lettre au directeur pour lui expliquer qu'il rejoignait sa grand-mère à Ullion et recopia l'adresse. Il entassa quelques affaires dans une petite valise et quitta le collège pour ne plus revenir.

Rémi prit le train pour Nice, tout seul. Il avait douze ans. Au guichet de la gare, la dame le regarda d'un air soupçonneux et lui demanda son nom. Quand il répondit avec aplomb « Rémi de Restefond », la dame ne sut plus quoi dire et lui donna son billet. A Nice, il suivit les instructions de la pochette que Camille lui avait laissée et il se débrouilla pour trouver un bus pour Ullion.

Quand l'autobus s'arrêta sur la place du village, Rémi se sentit tout d'un coup infiniment seul. Quelques personnes le regardaient, intriguées de voir ce gamin descendre du bus avec juste une petite valise. Il semblait complètement perdu et on devinait une tristesse désarmante dans son regard mouillé de larmes. Mais il savait où il devait aller : monter dans le village jusqu'à la butte où se trouvait l'ancien château. Des gens le suivirent, trop curieux de connaître le but de ce gamin et ils furent considérablement surpris de le voir taper à la

porte de la vieille Marie, dans l'ancien château réaménagé. Quand Marie ouvrit la porte, elle vit le gamin et crut à une plaisanterie de jeunes désœuvrés. Alors Rémi dit à voix haute la phrase que tout le monde entendit : « Je suis Rémi de Restefond. » Marie faillit tomber de saisissement. Le fils de Camille ! Elle le fit entrer sans cérémonie, fermant la porte aux curieux du village.

Rémi de Restefond devint ainsi le petit-fils de la vieille Marie, c'était en tout cas l'information officielle dans le village. On disait qu'il était orphelin et que sa grand-mère l'avait recueilli. Elle fit tout pour lui, s'occupa de son école, l'aida dans son travail. Il était extrêmement brillant et tout lui réussissait. Après le baccalauréat, il aurait pu partir à Paris pour préparer l'école normale supérieure, mais il préféra rester à Nice, pas loin d'Ullion. En intégrant la classe de khâgne à Nice, il gagnait deux années pendant lesquelles il continuerait à monter à Ullion tous les week-ends. Il voulait repousser au dernier moment la séparation d'avec Marie. Quelque chose lui disait que des choses restaient à découvrir dans l'énigme de sa vie.

Le bonheur de Rémi était devenu le seul projet de Marie, le dernier projet de sa vie, mais le plus beau. Elle n'avait jamais reçu de nouvelles de Camille. On disait qu'elle était morte en captivité et les journaux avaient fini par l'oublier. Par moments, Marie finissait par le croire, pourtant son intime conviction était qu'un jour elle la reverrait. Elle savait qu'elle ne serait pas étonnée si un jour Camille ouvrait doucement la porte et venait la serrer dans ses bras. Elle s'y attendait, mais elle ne disait rien à Rémi. Elle ne voulait surtout pas lui rappeler sa maman et lui donner de vains espoirs de la revoir un jour. L'information officielle était qu'elle avait disparu et cela suffisait.

Les années que Rémi passa à Ullion furent merveilleuses. Marie était une grand-mère adorable et Rémi un enfant intelligent, curieux de tout, il apprenant vite les choses de la vie. Toute la population du village l'avait adopté et le protégeait, comme elle avait adopté, avant lui, Camille. Il faut dire qu'il rappelait tellement sa mère par sa physionomie, son caractère ouvert, son désir innocent d'amitié.

## RÉMI

Il n'y avait pas de collègue à Ullion, il fallait descendre dans la vallée. Rémi le fréquenta dès son arrivée au village. Il descendait le matin du château, par les ruelles étroites, en faisant traîner ses souliers sur les gros pavés comme pour annoncer son passage. D'ailleurs on ne tardait pas à l'entendre, des gosses sortaient de chaque maison et bientôt c'était un petit groupe joyeux qui se retrouvait en bas du village, pour embarquer dans le bus scolaire. En hiver, le froid pouvait être vif, mais cela ne durait pas longtemps, le soleil de Provence ramenait bien vite une douce chaleur.

Le collègue, c'était bien, mais ce que Rémi adorait, c'était son jardin secret. Il l'avait découvert par hasard, en se promenant seul dans le grand vallon qui menait aux alpages du village. Le chemin franchissait d'abord une gorge étroite par une série de passages difficiles. Ce chemin avait été un bon chemin muletier, aménagé et entretenu au fil des siècles. Moins utilisé aujourd'hui, sauf par les moutons, il perdait petit à petit son caractère muletier au fil des petits éboulements et glissements de terrain. Cependant la municipalité d'Ullion se débrouillait quand même pour en assurer un entretien minimal.

En sortant de la gorge, on débouchait sur des immenses alpages où le berger gardait ses moutons quand ils n'étaient pas partis estiver. Une grande forêt s'étalait au fond de la vallée et remontait sur les pentes orientées au nord. Personne n'allait plus dans cette forêt et Rémi avait mis longtemps avant de découvrir un chemin presque disparu qui quittait le chemin principal et s'enfonçait dans le sous-bois. Il lui avait fallu tailler des buissons pour permettre le passage et ce fut après beaucoup de difficultés qu'il parvint dans un espace que la forêt n'avait pas envahie et finalement à un grand étang. La situation de cet étang, au fond du vallon, entouré par les arbres, en faisait une zone humide et chaude. L'orientation était excellente, le soleil venait toute la journée chauffer l'eau, alors, dans ce petit coin à l'abri de l'activité humaine, un lieu de vie s'était créé. Des joncs et des roseaux avaient trouvé moyen de s'installer et on voyait même quelques nénuphars en fleur. Des oiseaux venaient boire et se baigner au bord de l'eau. Le silence et le calme les invitaient à se reposer et leurs fientes apportaient les graines de plantes qu'ils avaient pu picorer ailleurs. Ces graines, une fois au sol, n'en revenaient pas de trouver des conditions aussi excellentes pour leur développement. Elles venaient d'un peu partout, selon les lieux de séjour des oiseaux. Comme il y avait aussi des oiseaux migrateurs qui venaient se reposer au bord de l'étang, une variété extraordinaire de fleurs avait envahi progressivement tout le pourtour de l'étang. Ainsi, au bout du chemin perdu dans la forêt, l'étang avait créé une luxuriance de vie qui en faisait un monde à part, loin de la vie organisée du village, avec ses contraintes et ses nuisances.

Rémi allait doucement s'asseoir au bord de l'eau, entre deux joncs. Là, il se mettait à l'écoute, immobile comme une statue. Les bruits du village et de la vallée s'estompaient peu à peu et une sorte de bulle de silence s'installait sur l'étang. C'était comme s'il ajustait ses sens pour ne plus entendre et sentir autre chose que la vie qui émanait de l'étang. Une grenouille installée sur la fleur blanche d'un nénuphar chantait sa joie de vivre, un rouge gorge venait se rafraîchir au bord de l'eau et en profitait pour surveiller avec intérêt les insectes qui passaient dans le coin, des têtards se dépêchaient de se cacher sous des brins d'algues, peut-être effrayés par l'oiseau. Au milieu de l'étang, un héron cendré se reposait sur une patte. Il avait

sans doute repéré cet endroit comme un petit coin de nature sauvage où pas un homme ne s'aventurerait et où il pouvait trouver quelques grenouilles imprudentes à se mettre dans le bec.

Cet isolement sauvage avait même attiré un couple de canards qui avaient trouvé là les algues et la vase qu'ils aimaient bien. Ils avaient fait leur nid dans un fourré de roseaux et il y avait maintenant toute une petite famille avec cinq canetons. Ils étaient en général les premiers à venir accueillir Rémi quand il s'asseyait entre les deux joncs. Ils arrivaient à la queue leu leu, la cane en tête. Les cinq poussins suivaient leur mère comme ils pouvaient, en pédalant furieusement l'eau avec leurs petites pattes. Le mâle toujours un peu méfiant s'approchait par le côté, en restant prêt à déguerpir si un danger se précisait. Rémi avait souvent des morceaux de pain à leur donner et ils appréciaient beaucoup, même le mâle qui finissait par s'approcher aussi.

Dans ce monde à part, Rémi faisait partie des habitudes et sa présence était devenue presque rassurante. Le héron cendré le voyait arriver et s'installer au bord de l'eau, entre les deux joncs. Il lui faisait alors un petit signe avec son bec. Le gamin, qui ne faisait jamais un geste brusque, le regardait dans les yeux et il avait l'impression qu'une communication s'établissait. Le héron attentif lui retournait son regard. Un éclat de vie jaillissait entre eux et cela faisait trembler le gamin au plus profond de lui-même. La nature devenait alors comme un prolongement de lui-même, des rêves venaient le caresser, des rêves qui n'avaient ni début ni fin. Dans ces rêves, parfois, une grenouille devenait la fée de l'étang.

C'était à sa mère, Camille, que Rémi pensait quand il regardait vivre son étang. Sa mère qui lui avait fait découvrir l'infinie richesse de la nature quand elle l'emmenait dans la montagne, au bord d'un petit lac où se trouvait une cabane de berger. Là, perdue dans ses souvenirs d'enfance, il se rappelait comment elle lui racontait des histoires sans commencement ni fin. Des histoires qui parlaient toujours de la vie de la « colonie de la cabane », ce nom générique qu'elle donnait à tout ce qui vivait autour de ce lac.

Assis immobile au bord de son lac à lui, il pouvait rester longtemps, trop longtemps, à écouter et regarder. Il savait repérer le moindre mouvement, comme une libellule qui traverse l'étang ou le héron en chasse qui attend qu'une grenouille arrive à sa portée. Chaque animal jouait sa partition et il ressentait ces notes de vie jusqu'au plus profond de lui-même. Même les têtards pouvaient exprimer leur bonheur de grandir dans l'eau bien chaude avec une nourriture abondante, mais aussi leur inquiétude si le niveau de l'eau se mettait à baisser. Rémi sentait tout cela, comme s'il était un instrument dans la symphonie qui se jouait dans ce petit étang. Ses visites restaient secrètes, comme appartenant à une sorte de domaine privé, connu de lui seul. Même à Marie, il n'avait rien dit.

Les soirs de printemps, quand la nuit était éclairée par la lune et que l'air chaud entraînait par la fenêtre de la chambre, Rémi, dans son lit, écoutait le chant des grenouilles. Il les imaginait assemblées à l'occasion de la grande fête de la lune pour chanter à plein gosier. Il ne connaissait pas l'étang la nuit, cela lui faisait un peu peur. Il sentait bien que la vie nocturne n'avait rien à voir avec la vie diurne, que c'était comme si la nature du jour s'endormait pour laisser la place à la nature de la nuit, bien différente. Il imaginait les fleurs qui se ferment pour préserver leurs senteurs du froid, les têtards qui s'agglutinent sous les pierres pour se protéger de la lune, les canards qui se serrent les uns contre les autres dans leur nid pour se

rassurer et même parfois le héron cendré, toujours solitaire, qui dort debout sur une patte au milieu de l'étang, en mettant la tête sous une aile. Il voyait des chauves-souris qui traversent le ciel comme des éclairs noirs et il entendait la chouette qui tourne au-dessus des abords de l'étang en cherchant à repérer des souriceaux. Mais dans le silence de la nuit, c'était les grenouilles qui occupaient l'espace. Rémi avait l'impression que leur orchestre était chaque fois plus fourni et leur chant plus fort. Cela pénétrait dans sa tête et son esprit se mettait à vagabonder dans des rêves fous.

Un soir, il n'y tint plus. C'était un soir de pleine lune, la nuit était chaude et le chant des grenouilles l'enveloppait dans des ondes de rêves. Il se leva silencieusement et se rhabilla. Il se contenta d'un short et d'un tee-shirt blanc. Il lui semblait qu'il fallait être habillé en blanc pour être accueilli convenablement par la lune. Il se glissa sans bruit le long des rues et prit la direction du vallon. Il eut quelques difficultés à repérer le chemin perdu qui s'enfonçait dans la forêt sombre. Heureusement la lune tamisait un peu de lumière blanche à travers les arbres, et, malgré son appréhension, il arriva vite à son petit paradis. C'était tout comme il l'avait rêvé. Même le héron cendré était là, au milieu de l'étang avec la tête sous l'aile. Le chant des grenouilles baissa un peu à son arrivée, mais il ne tarda pas à reprendre de plus belle. Il s'assit doucement à son endroit habituel et laissa son imagination partir au hasard. Ses rêves n'avaient ni commencement, ni fin. Des chauves-souris le survolaient parfois comme des éclairs noirs dans la lumière blanche de la lune et le faisaient sursauter. Un nouveau rêve naissait. Il aurait voulu rester là toute la nuit, mais sans dormir, juste pour rêver.

Tout d'un coup il sentit une caresse sur ses cheveux. Une main passait doucement sur sa tête. Il ne fit pas un geste, il savait que c'était sa maman. Ce ne pouvait être qu'elle, il la connaissait trop bien. Ensemble ils regardèrent la lune qui se reflétait sur l'étang. Un étrange sentiment s'empara alors de Rémi. Le reflet de la lune était comme une main de fée, la danse des chauves-souris dans la lumière blanche dessinait des silhouettes grotesques, le chant des grenouilles avait atteint un paroxysme. Camille aussi chantait, un chant miraculeux qui semblait sortir de nul part, un chant d'une pureté infinie. C'était un rêve, il dormait dans les bras de sa maman. Plus tard le souvenir de ce rêve lui reviendra. Il revivra cette étrange impression où il voyait son âme naviguer sur les rayons de la lune. A ce moment là, il n'était plus lui-même. Sa conscience d'enfant, une conscience encore tellement innocente, s'était ouverte dans la nuit blanche et recevait des messages étranges venus des étoiles.

Quand il se réveilla, couché sur son nid au bord de l'étang, la fraîcheur de l'aube le fit frissonner. L'étang était désert, la vie de la nuit avait disparu et la vie du jour dormait encore. Pourtant il sentit des yeux fixés sur lui, des yeux qui le transperçaient comme s'ils voulaient le décortiquer, découvrir ce qu'il y avait en lui, pénétrer sa conscience. Il s'assit doucement, sans faire de bruit. Il voulait trouver ces yeux, mais il lui fallut longtemps, tellement ils étaient bien dissimulés dans le sous-bois. Il les repéra à leur couleur jaune ambrée, un peu phosphorescente, qui les faisait luire dans l'obscurité du bois et c'est alors qu'il devina le loup à travers les branchages. Curieusement, Rémi n'eut pas peur. Il se leva et s'approcha lentement, le regard fixé sur les yeux jaunes qui brillait dans le sous-bois. Il lui fallut écarter quelques branchages, se griffer un peu sur des ronces pour arriver jusque devant le loup. Celui-ci continuait à le regarder, immobile comme une pierre. Ses yeux mordorés exprimaient quelque chose que Rémi ressentit au plus profond de lui-même. Un échange

intense s'établit entre le loup et le garçon, une communication portée par le regard, mais aussi par ce sixième sens qui dépasse l'entendement rationnel. Des ondes d'amitié vibraient dans l'aube naissante et se propageaient sur la surface de l'étang. Le héron sortit la tête de dessous son aile et regarda autour de lui, l'air étonné. Ce n'était pas son heure, le soleil n'était pas encore levé et il eut envie de se recoucher sous son aile, mais il sentit comme un appel et il se dirigea vers le fourré du loup. Ce dernier le sentit approcher, mais curieusement il ne bougea pas. Il lui aurait été facile de sauter dessus et d'en faire un bon déjeuner, mais à ce moment là, l'air vibré d'amitié et le héron ne pouvait pas être une simple proie. Il faisait partie d'un cercle de pureté innocente dont Rémi était le centre.

Rémi tendit alors la main le loup et le caressa doucement. Un immense silence accompagna ce geste, même le vent retenait son souffle. Le loup se laissa faire, comme si la main de Rémi signifiait la reconnaissance d'un désir d'affection, mais son regard le maintenait toujours dans une sorte d'hypnose. Plus tard, Rémi se rappellera ce moment merveilleux où il se sentit vivre en communion avec le loup, un moment qui lui sembla infiniment long, mais qui, dans les faits, prit fin avec le premier rayon de soleil. L'étang s'embrasa d'un coup et les reflets, renvoyés par la surface de l'eau, balayèrent les derniers vestiges de la nuit. Le héron s'ébroua, étonné de se retrouver sur la terre, dans le sous-bois. Il prit soudain peur, peut-être à cause d'une odeur de loup, et il s'envola affolé dans un grand bruit d'air fouetté, laissant quelques plumes voler de ci de là.

Rémi eut alors un réflexe étonnant : il prit dans ses bras la tête du loup et l'embrassa comme s'il le connaissait depuis longtemps. Puis il se redressa et s'enfuit à toutes jambes. L'odeur du loup le poursuivit, accrochée à ses vêtements, et tous les chiens du village aboyèrent furieusement à son passage. Marie l'attendait, inquiète, et elle le rabroua pour la forme. Rémi était son petit orphelin, le fils qu'elle n'avait jamais eu, un trésor qu'elle n'imaginait pas de perdre. Heureusement elle savait où il était allé cette nuit, elle connaissait le petit étang dont il avait fait son paradis et elle comprenait cette sauvagerie qui le faisait partir comme cela, tout seul, dans la nature.

Le loup devint un personnage sur la scène de l'étang, au grand dam du héron qui ne l'aimait pas trop. On le voyait apparaître chaque fois que Rémi venait s'asseoir dans son coin pour assister à un moment de vie. Les canards finirent par s'habituer et même le héron, faisant mauvaise fortune, bon cœur, accepta cette présence inquiétante. Mais jamais le loup ne pratiqua la chasse sur l'étang, il venait simplement s'asseoir à côté de Rémi et, ensemble, ils regardaient longuement les reflets du soleil sur l'eau. Puis le loup repartait comme il était venu. Marie, qui suivait parfois Rémi en cachette dans sa visite de l'étang, finit par appeler ce loup, le loup de Rémi.

Ce secret de l'étang, Rémi le garda pour lui. C'était son secret d'enfant et même devenu grand, installé au lycée de Nice, il profitait de chaque week-end pour revenir à Ullion et aller se recueillir dans son petit paradis. Il n'en avait jamais parlé à Marie, cela lui semblait ne pas convenir parce que c'était trop rattaché au souvenir de sa mère. Quand il était assis à sa place habituelle, au bord de l'étang, il lui semblait parfois sentir la caresse de Camille sur sa tête. Alors il rejoignait sa maman dans un rêve qui ne finissait pas. Quand le loup arrivait, le chant de Camille commençait, un chant si pur que Rémi avait toujours l'impression qu'il allait casser, comme du cristal trop fin.

Le loup avait vieilli, bien sûr, et il n'était pas toujours présent. Il chassait dans toute la montagne du Mercantour, mais il semblait avoir érigé un tabou sur la chasse dans le territoire d'Ullion. Ce tabou s'appliquait aux autres loups et on entendait parfois, la nuit, des combats et des hurlements de rage entre loups. Le berger d'Ullion s'inquiétait alors, mais aucune attaque n'avait eu lieu sur son troupeau depuis des années. Une chose que les bergers des villages avoisinant ne comprenaient absolument pas. Des bruits couraient sur des faits anormaux et on parlait de sorcellerie, le soir, dans les maisons.

Rémi ne faisait pas attention à cela. Pour lui, le vieux loup lui permettait de revoir Camille, sa maman, et c'était merveilleux. Alors il l'attendait, caché au bord de l'étang, et quand le loup arrivait, parfois après plusieurs semaines d'absence, la joie, qu'il ressentait, l'enivrait comme une drogue. Le loup s'asseyait à côté de lui et ensemble, ils regardaient l'étang. Les canards ne s'en faisaient pas trop et continuaient à vaquer à leurs occupations. Le loup ne leur faisait plus peur et ils l'acceptaient comme un membre de la communauté. Seul le héron avait plus de difficultés ; en général il préférait s'éloigner à l'autre bout de l'étang. Au bout d'un moment, Rémi sentait la présence de Camille derrière lui. Cela commençait toujours par une douce caresse sur sa tête, comme un effleurement. Les yeux de sa maman lui faisaient voir des choses qu'il ne voyait pas, peut-être un caneton qui était perdu au milieu des roseaux, ou une grenouille qui essayait d'échapper au héron. Mais c'était en plongeant ses yeux dans les yeux du loup que, parfois, le chant naissait. Camille chantait, un chant si merveilleux que Rémi se réveillait bouleversé. Devant lui, l'étang se recouvrait d'une nappe de brouillard triste, le loup avait disparu et le héron s'était envolé. La scène était finie et il fallait retourner au village.

Bien sûr, en grandissant le sens des choses change et Rémi voyait son petit paradis s'effriter petit à petit. Il lui était difficile de retrouver l'extase qui pouvait l'emporter quand il était gamin et qu'il voyait son héron le saluer du bec. Cette année-là était la dernière année de lycée, rien ne serait plus pareil et Rémi eut peur, soudain, du vide qui s'ouvrait devant lui. Le monde innocent de son enfance disparaissait avec les joies qu'il avait su créer, avec les rêves qui l'emportaient dans des espaces inouïs. Cette dernière année, en arrivant à Ullion pour les vacances d'été, il sut qu'il ne visiterait plus l'étang. Une poussée de nostalgie lui fit quand même prendre encore une fois le chemin du petit paradis de son enfance. Il sortit du village par le chemin habituel et s'enfonça dans le sous bois en suivant le vieux chemin perdu menant au fond du vallon. L'étang était toujours pareil, la nature ne vieillit pas et pourtant il sentit quelque chose de différent. Quelqu'un était assis à l'endroit habituel et c'était Galléan, le berger du village. Ce dernier se leva en souriant.

– Je savais que tu viendrais ici dès ton arrivée à Ullion. Je te surveille chaque fois que tu reviens en vacances et chaque fois c'est pareil. Tu viens à cet endroit, tu t'assois là où je suis et tu regardes. J'essaie de comprendre ce que tu peux bien venir chercher à cet endroit. Peut-être écouter le chant de l'eau de la source ou apprécier la vie de famille des canards qui habitent dans les roseaux ou bien encore envier la liberté du héron qui chasse les grenouilles. Cela m'a donné l'idée de t'inviter à passer l'été avec moi et les moutons dans la montagne du Mercantour, tu seras enchanté de la solitude dans les alpages et de la beauté du coucher du soleil. Cette année, je serai à la cabane de Fondterre, à côté du lac des Mille Couleurs, la cabane qu'aimait bien ta maman et où elle a passé un été comme bergère.

Rémi resta figé de surprise. Le lac des Mille Couleurs, il en avait un vague souvenir. Sa maman l'avait emmené là-bas quand il était tout petit et c'est là qu'il avait retrouvé son papa. Galléan en parlait souvent comme d'un endroit merveilleux, où serait né l'amour de ses parents.

– Merci Galléan. Bien sûr j'accepte. Je vais t'aider comme aide-berger. J'apprendrai vite. Ce séjour va peut-être me faire remonter aux sources d'une l'histoire merveilleuse à laquelle je rêve souvent.

Il regarda longuement le petit étang. C'était donc le dernier message de la fée qui prenait la forme du héron, comme il le croyait quand il était petit. D'ailleurs le héron arriva dans un grand fracas d'ailes et se posa juste au milieu de l'étang. Le claquement de bec qu'il fit, aussitôt posé, sembla confirmer le message de la fée.

## ANGÉLIQUE

Angélique Fouque montait lentement les lacets du chemin qui menait au lac des Mille Couleurs. C'était le premier jour de sa randonnée dans le massif du Mercantour. La montée la faisait souffrir, elle peinait sous le poids du sac sur son dos, un sac bien rempli avec le bivouac et des provisions pour plusieurs jours. Il faisait chaud et elle s'arrêta un instant pour se reposer et se déshabiller. Autour d'elle, l'alpage vibrait de vie, l'été battait son plein, les grillons chantaient à tue-tête sans penser au lendemain, des petits marmottons jouaient comme des fous à leur jeu favori : le jeu de touche à tout. Ces petits marmottons avaient l'air tellement insouciant et heureux de vivre que l'aigle, qui planait là-haut, hésita à les interrompre pour s'offrir un déjeuner. Sans doute aussi était-il un peu inquiet de la présence de la jeune fille. Celle-ci s'était assise, tous ses sens en éveil. C'est pour cela qu'elle était venue dans ce vallon, seule. Pour découvrir ce que son père lui racontait souvent.

Angélique était une belle jeune fille, encore adolescente. Au village de Sirola où elle avait vécu pendant son enfance, on l'appelait Anda et elle aimait bien ce nom, plutôt que celui d'Angélique qui faisait un peu trop compliqué et sophistiqué à son goût. Elle était Anda pour tous les habitants de Sirola, sauf en présence de son père, un homme farouche que tout le monde craignait. Celui-ci n'avait jamais admis ce surnom d'Anda et il n'était pas question de le prononcer en sa présence. Parfois Anda imaginait que son père avait choisi ce nom d'Angélique, parce qu'il considérait qu'elle était un don du ciel.

Après un petit repos, elle se remit en marche sur le chemin. Son short court laissait apparaître de longues jambes à la peau brune, un léger corsage soulignait de charmants petits seins et une ceinture mettait en valeur une taille qui donnait envie de la saisir. Elle était tellement fine et frêle que le gros sac sur son dos apparaissait vraiment incongru. Que pouvait-elle bien faire seule sur ce chemin qui menait à un vallon sauvage où personne n'allait, sauf les moutons de la transhumance ? C'était sûrement ce que se demandait le garde du parc du Mercantour, qui surveillait avec sa longue vue tout le versant de la montagne du lac des Mille Couleurs. S'il avait pu voir son visage, un joli minois encadré par des beaux cheveux longs dont le blond était si délicat qu'il était presque un rêve, il aurait deviné une volonté farouche qui l'aurait dissuadé de poser la question.

Il n'y avait pas que le garde qui la surveillait de loin. Un loup l'avait repéré à son odeur. C'était un vieux loup gris qui habitait le vallon du lac des Mille Couleurs. Il sommeillait à l'ombre quand un léger vent lui amena un effluve de la jeune fille. Curieusement cela le fit tressaillir. Il se faufila sans bruit à travers les massifs de rhododendrons et il se mit à la suivre, ses yeux jaunes rivés sur elle. Elle devait sentir ce regard, parce qu'elle s'arrêtait de temps en temps pour regarder autour d'elle. Mais elle ne voyait rien et elle repartait sans comprendre ; un loup est bien trop astucieux pour se laisser surprendre comme cela. Le loup arrêta sa poursuite quand Anda enfila le dernier lacet du chemin et déboucha sur un immense plateau bordé au fond par des montagnes abruptes. Il y avait là-bas des chiens de berger auxquels elle savait qu'il ne fallait pas se frotter.

La cabane de Fondterre se trouvait sur le bord du plateau et, au de-là de la cabane, Anda aperçut le lac des Mille Couleurs. Le reflet des montagnes sur l'eau du lac lui donnait un aspect sauvage, comme s'il n'avait pas de fond. Dans l'enclos à côté de la cabane, les

moutons se préparaient à monter dans l'alpage et les chiens tournaient autour, tout excités. En apercevant Anda, ils se mirent à aboyer furieusement. Elle hésita, peut-être valait-il mieux contourner le lac et sa cabane pour éviter de se retrouver face aux chiens. Mais curieusement les aboiements se calmèrent vite et cela l'encouragea à continuer.

Il y avait quatre chiens à la cabane, qui la regardaient avancer, immobiles, en arrêt dressés sur leurs pattes. Elle reconnut des chiens patous, cette race de chien qui ne supporte aucune présence étrangère à proximité du troupeau et qui est utilisée pour la protection contre les loups. Elle hésita encore, mais curieusement les chiens semblaient vraiment se tenir cois. Ce n'était pas normal et cela l'incita à s'approcher encore un peu. Un berger sortit alors de la cabane et regarda les chiens, l'air surpris. Visiblement il se demandait pourquoi ils avaient laissé arriver cette fille jusqu'à la cabane sans aboyer comme des fous. Ils auraient dû se précipiter sur elle et même la mordre, furieux d'une telle intrusion dans leur domaine. Un jeune homme sortit derrière lui. Il était beau comme un dieu. C'était Rémi.

Les deux jeunes gens se regardèrent, étonnés d'abord, puis avec une confusion de sentiments qui les fit frémir. Ils ne se quittaient plus du regard, les yeux attachés l'un à l'autre, sans rien dire. Le berger, étonné, les regarda sans oser interrompre cet échange silencieux.

– Quelque chose se prépare entre ces deux là, peut-être un coup de foudre ! murmura-t-il et il sourit en observant les deux jeunes gens, le regard toujours rivé l'un vers l'autre.

Rémi était comme hypnotisé par cette merveilleuse jeune fille dont le visage lumineux, encadré d'une chevelure blonde, avec des yeux de la couleur du lac, suggérait une immense innocence et faisait penser à un ange. Dans ce joli visage, il retrouvait des traits de sa maman, mais aussi autre chose. On devinait une sauvagerie et une volonté farouche contre laquelle on pouvait hésiter à se frotter.

De son côté Anda ne pouvait détacher son regard de ce garçon qui surgissait devant elle, comme le dieu du lac. Des sentiments confus s'échangeaient dans ces regards croisés. Ils ne le savaient pas, mais tous les deux étaient venus au lac des Mille Couleurs pour la même raison, retrouver la source de leur histoire. Et maintenant, dans ce regard qui ne voulait pas finir, Anda et Rémi sentaient naître une nouvelle histoire merveilleuse, leur histoire à eux deux.

Finalement ce fut le berger qui parla le premier, après avoir salué la jeune fille d'un bonjour chaleureux :

– C'est curieux, les chiens n'ont rien dit, ils vous ont acceptée sans aboyer comme des fous, comme ils auraient dû. Pourtant ils ne vous connaissent pas, je ne me rappelle pas vous avoir déjà vue avec ces chiens ? Je ne comprends pas !

En entendant ces paroles, la jeune fille sembla sortir d'un long rêve. Elle secoua la tête pour se réveiller et ses cheveux blonds s'envolèrent sur son visage. Un timide sourire s'esquissa sur ses lèvres :

– Oui, j’ai bien hésité à continuer à marcher vers la cabane, mais les chiens se sont calmés en se contentant de me regarder fixement. J’espère qu’ils ne font pas comme cela avec les loups ! C’est la première fois que je passe à la cabane de Fondterre. En fait j’ai l’intention de monter au col Perdu et de continuer de l’autre côté vers la cabane de l’Estrech. Mon père a été berger là.

Ces derniers mots surprirent Rémi et il intervint sans réfléchir :

– C’est pareil pour moi ! Ma mère a été bergère à la cabane de Fondterre pendant un été et j’ai voulu y revenir pour mieux comprendre son histoire. J’ai proposé à Galléan de l’aider pendant la période de transhumance.

Les deux histoires commençaient à s’entrelacer, mais ni Anda, ni Rémi ne se sentait capable d’en dire plus. Quelque chose dans l’histoire de chacun touchait un point sensible, une intimité qui ne pouvait pas se dévoiler simplement. Pourtant chacun ressentait confusément que ces deux histoires pouvaient de rejoindre quelque part. Ils leur semblaient que le destin avait voulu cette rencontre au bord du lac des Mille Couleurs et que désormais leurs vies se mêlaient. Pourtant aucun d’eux n’osait faire le geste nécessaire et Anda allait reprendre son chemin quand le berger intervint de nouveau. Les années passées dans la solitude de l’alpage l’avaient rendu particulièrement réceptif aux choses qui touchent l’âme et il comprit que ces deux là n’avaient pas fini leur échange, qu’il leur fallait du temps pour mieux se connaître et avoir confiance l’un dans l’autre. Alors il proposa à Anda de rester à la cabane de Fondterre pour la nuit et même plus si elle le désirait. Il y avait une petite chambre à l’étage qui convenait parfaitement.

Ce n’était pas l’idée d’Anda. Elle était venue pour la solitude et parce qu’elle voulait visiter la cabane de l’Estrech. Cette cabane était située de l’autre côté du col Perdu et c’était là qu’elle voulait séjourner quelques jours. Son père lui avait souvent parlé de cette cabane où il gardait les moutons. Il avait arrêté ce métier de berger il y avait juste dix-sept ans, l’âge d’Anda. Elle n’avait jamais bien compris pourquoi il avait abandonné ce métier, mais cela lui avait extraordinairement réussi. Maintenant il possédait une entreprise spécialisée dans l’énergie solaire, qui marchait très bien. Pourtant il regrettait parfois les alpages et il racontait volontiers les aventures qu’il avait vécues pendant les longues semaines solitaires de la transhumance. Il décrivait ces journées merveilleuses qui peuvent surgir quand on s’y attend le moins. A force d’en entendre parler, Anda connaissait la cabane de l’Estrech et les montagnes qui l’entouraient comme si elle y avait été. Mais jamais son père ne l’y avait amenée. Anda était fine et elle avait bien compris que quelque chose était arrivé, quelque chose qui devait rester secret, même pour elle.

Anda n’avait pas connu sa mère. On lui avait dit qu’elle était morte à sa naissance et son père en parlait rarement. Quand il en parlait, c’était comme s’il rêvait. Il l’appelait Anne Natal et il la représentait comme un diamant précieux dont on ne peut qu’admirer les reflets. Avant de rejoindre son père à la ville où il avait monté sa société, Anda avait été élevée par sa grand-mère, dans le petit village de Sirola, berceau de la famille. Elle gardait des souvenirs merveilleux de ces années d’enfance dans ce petit village de montagne. Elle aurait aimé découvrir les alpages au-dessus du village, aller jusqu’à la cabane de l’Estrech dont son père lui parlait, mais il ne voulait pas y aller. Pourtant elle savait bien qu’il aimait la montagne et

souvent il organisait pour elle des randonnées extraordinaires. Avec lui, elle avait découvert cette sensibilité qui se dégage d'un vallon sauvage, quand le bruit d'une pierre qui tombe dans la falaise, sans doute à cause d'un chamois maladroit, résonne dans l'air pur. Avec lui, elle avait appris à sentir la vie de la nature vibrer autour d'elle, quand deux marmottons jouent follement sans faire attention à rien. La montagne s'accordait bien avec son caractère sauvage et farouche, elle aimait la solitude dans les alpages et la beauté merveilleuse de la nature nourrissait ses rêves les plus fous.

Bien qu'il ait été berger et qu'il connaissait bien la vie en montagne, son père lui avait toujours interdit de suivre la transhumance quand les moutons se rassemblaient au début de l'été dans le village de Sirola pour monter vers l'alpage. Anda aurait aimé passer deux mois comme bergère dans la solitude de la cabane de l'Estrech, mais son père lui avait dit que ce n'était pas pour les jeunes filles, absolument pas. Curieusement elle avait senti que l'interdiction s'adressait à elle et non pas à toutes les jeunes filles : quelque chose faisait que son père ne voulait pas remonter à la cabane de l'Estrech et encore moins que sa fille y aille toute seule. C'était ce mystère qu'Anda espérait découvrir en bravant enfin l'interdiction paternelle. Elle ne lui avait rien dit et elle avait organisé son expédition toute seule, secrètement. Elle s'était débrouillée pour que personne ne le sache au village et elle était partie sans copains ni copines. C'était en y allant toute seule qu'elle pensait pouvoir découvrir le mystère de la cabane de l'Estrech.

On pouvait accéder à la cabane de l'Estrech directement à partir du village de Sirola, mais aussi en montant au lac des Mille Couleurs et en passant le col Perdu. Anda avait choisi cette dernière solution pour éviter d'avoir à traverser son village avec le risque de se faire repérer. Elle pensait arriver le soir à la cabane, mais maintenant elle ne savait plus. Ce jeune homme avait tout bouleversé, son regard étrange l'avait pénétrée jusqu'au plus profond d'elle-même et il lui semblait avoir tout d'un coup perdu une partie de sa liberté. Elle eut un élan de révolte qui ne dura pas, une sorte de pressentiment lui disait que la cabane de Fondterre faisait aussi partie du mystère. Alors sur ses lèvres se dessina un joli sourire qui disait son acceptation de l'offre du berger. Elle restait à la cabane de Fondterre, au moins pour la nuit.

Rémi trembla en voyant ce sourire, il la prit par la main et l'emmena, laissant Galléan s'occuper de mener les moutons dans l'alpage au-dessus de la cabane. Ils se dirigèrent en silence vers le lac des Mille Couleurs, à côté de la cabane de Fondterre. Ce n'était pas encore le temps des paroles et pourtant l'échange entre eux deux était intense. La sensation de l'autre était si forte qu'ils n'avaient même pas besoin de se regarder. C'était comme si leurs âmes vibraient en harmonie sous l'effet d'une onde mystérieuse et la musique générée par ces vibrations était si belle qu'aucun des deux n'avait envie de l'arrêter en prenant la parole.

Au bord du lac, une grenouille, assise sur un gros rocher, les regardait fixement. Anda eut soudain l'impression que la grenouille lui adressait un sourire d'accueil et d'encouragement. Sans savoir pourquoi, elle la salua avec le mot « Anouelle ».

– Anouelle, c'est un nom de mon enfance pour dire Anouelle, je crois, murmura Rémi. J'ai le vague souvenir d'une petite sœur, mais elle n'a sans doute jamais existé.

Anda tourna son beau visage vers lui et il eut envie de l'embrasser. Elle semblait attendre et vouloir, pourtant ils se retinrent tous les deux, comme si le mot Anouelle empêchait un

tel baiser. La grenouille poussa un coassement moqueur puis plongea dans l'eau lisse du lac en provoquant une série de vagues concentriques. Au fond du lac, les reflets des falaises se mirent à bouger au rythme des vaguelettes, donnant l'impression que la terre tremblait. Anda, prise de vertige, dut s'appuyer sur Rémi pour se retenir de tomber dans le lac. Ce fut leur premier contact physique : noyés dans une émotion qu'ils ne contenaient plus, ils s'enlacèrent.

Ce fut le vieux loup gris qui intervint à ce moment là pour les séparer. Il se dressa sur un gros rocher et poussa un long hurlement qui retentit dans toute la montagne. Le berger qui était dans l'alpage avec ses moutons, se retourna et prit ses jumelles pour mieux observer. Ce n'était pas un hurlement féroce, mais plutôt un message d'avertissement. En tout cas c'est comme cela que le comprirent Anda et Rémi, parce qu'ils se séparèrent aussitôt. Le loup les regardait sans bouger, ses yeux jaunes allant de l'un vers l'autre.

– C'est mon ange gardien qui se manifeste ! Mais je ne sais pas pourquoi ! s'exclama Rémi. C'est le loup que j'ai connu à l'étang d'Ullion, il faudra que je te raconte.

– Je crois qu'il m'a suivie pendant que je montais sur le chemin de la cabane de Fondterre. Je me demande pourquoi, il ne me connaît pas, je ne suis jamais venue ici ! chuchota Anda.

Maintenant le charme était rompu et les deux jeunes gens s'assirent simplement au bord du lac. Le désir de se toucher et de se caresser avait disparu et ce fut tout simplement que la conversation s'engagea. Sur le rocher, le loup les surveillait, silencieux.

Là haut, le berger, qui avait vu toute la scène à la jumelle, hocha la tête. C'était le deuxième signe étonnant depuis l'arrivée de la jeune fille. D'abord les patous qui l'avaient laissée arriver sans rien dire et maintenant le vieux loup de Rémi qui ajoutait Anda à son rôle d'ange gardien. Une idée prenait petit à petit corps dans son esprit, mais il ne savait pas encore de quoi il s'agissait. Là en bas, les enfants restaient sagement assis à côté l'un de l'autre, au bord du lac. Les enfants ! l'expression lui était venue sans réfléchir. « Qu'est-ce qui m'arrive, je débloque ! » se morigéna-t-il.

Anda et Rémi se racontaient leurs histoires respectives. Sur un rocher qui émergeait du lac, une grenouille écoutait avec intérêt. Des marmottes, peut-être également intéressées par la conversation, se rapprochaient doucement. Anda racontait son enfance dans le petit village de Sirola. Elle n'avait pas connu sa mère et Rémi la plaignit, lui qui aimait tant la sienne. Elle parla de son père, Mélezen Fouque, souvent sombre et taciturne, mais qui savait créer ces instants de joie pure où tout se transcende et où plus rien ne compte. Souvent il l'emmenait en montagne et avec lui, elle avait appris à connaître la nature et l'extraordinaire beauté qui pouvait s'en dégager si on savait comment la regarder. A travers les mots timides et maladroits, Rémi devina qu'Anda aimait son père et l'admirait, mais quelque chose, un mystère, rendait floue cette image. Elle n'avait pas connu sa mère, Anne Natal. Son père n'en parlait jamais, mais Anda avait quand même réussi à comprendre que ses parents ne s'étaient pas mariés et que sa mère avait disparu dans les trois ans qui suivirent sa naissance, dans des circonstances qu'elle n'avait jamais pu élucider. Malgré tout, elle avait petit à petit compris que Mélezen avait rencontré sa mère quand il était berger à la cabane de l'Estrech, elle était alors bergère à la cabane de Fondterre. Ce qu'il s'était passé à ce moment là restait un mystère complet. Jamais Mélezen n'avait voulu remonter dans les alpages de la cabane de

l'Estrech. C'était devenu une région tabou de la montagne, une région sacrée où trop de souvenirs sensibles affluaient.

De son côté, Rémi esquissa la tragédie de ses parents, comment quelque chose les avait empêchés de vivre ensemble, mais il ne savait pas quoi. Et maintenant c'était fini, tous les deux avaient disparu. Ce fut en racontant sa vie qu'il se rendit combien elle était similaire avec celle d'Anda. Tous les deux avaient vécu dans un petit village de montagne, tous les deux savaient que le lac des Mille Couleurs avec les cabanes de l'Estrech et de Fondterre avaient joué un rôle important dans la vie de leurs parents respectifs. Et puis surtout tous les deux avaient senti qu'il y avait une tragédie autour de leur naissance, une tragédie qu'ils ne comprenaient pas, mais dont ils ressentaient les effets jusqu'à aujourd'hui.

– Pourquoi as-tu prononcé le nom d'Anouelle, tout à l'heure, quand la grenouille a sauté dans l'eau ? s'inquiéta de nouveau Rémi.

– Je ne sais pas. C'était peut-être une façon de prononcer le nom de ma mère, Anne, quand j'étais toute petite. Mais je crois que c'est la grenouille qui a suscité ce mot. Cela ne veut rien dire, comment une grenouille pourrait-elle avoir une signification dans mon histoire !

– J'ai connu une Anouelle » dit le berger qui venait d'arriver, c'était une petite fille, elle habitait dans mon village, à Ullion, elle était la sœur jumelle de Rémi. Elle devait avoir une grave maladie, parce qu'un jour, un homme que j'estimais beaucoup et qui assurait les fonctions d'aide berger, l'a emmenée à l'hôpital. Je ne l'ai jamais revue. Ta jolie maman, Rémi, fut tellement désespérée qu'elle quitta le village. Ce fut une grande perte pour tout le monde, elle était devenue un peu la fée du village. Elle avait un talent pour animer les gens et donner des couleurs à la vie. On l'aimait beaucoup.

Jamais Galléan n'en avait autant dit, ce n'était pas dans sa nature. Rémi le regardait bouche bée : ainsi le vague souvenir qu'il avait d'une petite sœur jumelle était vrai et elle s'appelait Anouelle. Cela expliquait pourquoi il avait toujours ce nom Anouille en mémoire, un diminutif qu'il avait adopté quand il était petit et qu'il vivait avec cette sœur inconnue. Mais pourquoi sa mère ne lui avait-elle jamais parlé d'Anouelle ? Sa petite sœur avait un jour disparu et on avait tout fait pour effacer sa mémoire. Peut-être le désespoir de sa mère, devant la disparition d'Anouelle, était-il trop profond pour simplement prononcer seulement son nom, peut-être aussi voulait-elle l'épargner parce qu'elle était sa jumelle. Mais au fond de lui-même, il sentait poindre une sorte de honte, comme si Anouelle avait été annihilée parce qu'elle représentait un péché.

La grenouille était remontée sur son rocher et le regardait avec son air moqueur. Rémi eut l'impression qu'elle connaissait un mystère qui lui échappait. C'est elle qui avait amené le nom d'Anouelle sur les lèvres d'Anda et c'est à cause d'elle que le berger s'était mis à parler.

Il prit une pierre et voulut la lancer sur cette grenouille qui se moquait de lui, mais Anda arrêta son geste. « Ne fais pas cela, la grenouille est mon amie » chuchota-t-elle dans son oreille. Il laissa tomber la pierre et enlaça la jeune fille. Malgré la présence du berger, ils mêlèrent leurs visages dans un baiser qui n'en finissait plus. Leur premier baiser d'amoureux.

En échangeant leurs dates de naissance, ils s'aperçurent qu'ils étaient nés tous les deux le même jour, mais avec une année de différence. Anda était la plus jeune.

## LES AMOUREUX

Ils ne se quittaient plus. Anda avait complètement oublié son but initial qui était la cabane de l'Estrech et Rémi ne pensait plus à aider le berger pour emmener les moutons pâturer. Galléan en avait d'ailleurs vite pris son parti, il avait bien compris que pour ces deux là, une nouvelle vie commençait. Il était bien trop fin pour ne pas voir ce miracle de l'amour qui s'ébauchait sous ses yeux. Le bonheur d'être ensemble resplendissait chaque fois que les yeux d'Anda croisaient ceux de Rémi et ce bonheur rayonnait sur tout le vallon. Les marmottes semblaient plus folles dans leurs jeux, les chamois descendaient des falaises pour mieux observer le jeune couple et même le loup pouvait s'approcher sans faire peur aux autres animaux ou éveiller la colère des patous. Toute la nature participait à cette merveilleuse harmonie et chaque jour le soleil se levait avec un éclat toujours plus fort.

Pourtant, devant cette félicité qui fait chanter les choses en leur donnant une âme, Galléan gardait une certaine réserve. Quelque chose l'empêchait de participer pleinement et le poussait à essayer de modérer cet élan qui faisait se retrouver les deux jeunes gens chaque jour avec tellement de joie. Alors souvent il venait les retrouver au bord du lac ; c'était son naturel de berger de garder des êtres vivants et il sentait plus important de garder ces deux là que ses moutons. Curieusement les patous devaient le sentir aussi, parce qu'ils faisaient des efforts pour garder le troupeau en l'absence de Galléan. Même le loup de Rémi semblait contribuer en protégeant les moutons de toute attaque par des confrères. Le berger commençait même à se dire que les loups avaient émigré ailleurs.

Malgré cette surveillance, Anda et Rémi trouvaient le moyen de profiter de l'eau cristalline du lac. Dans le vallon chauffé par le soleil du matin, le lac devenait tout bleu. « C'est notre piscine privée » disait Anda. Ils se déshabillaient ensemble et tout nus, ils plongeaient en faisant jaillir des gerbes d'eau qui effrayaient les marmottes proches. Celles-ci s'éloignaient, furieuses de recevoir de cette pluie de gouttelettes irisées par le soleil. Une marmotte n'a pas vraiment le goût pour admirer des fontaines d'eau au soleil, même si un arc-en-ciel fugitif apporte la touche merveilleuse qui divinise l'instant.

C'était quand le jeune couple sortait de l'eau que la nature retenait son souffle. Les marmottes revenaient vite après la douche, le loup de Rémi se rapprochait en silence dans l'ombre d'un rocher, des chamois surgissaient de nul part et on pouvait même voir une hermine, pourtant si farouche, venir à découvert au vu et su de tout le monde. Mais l'animal qu'Anda trouvait le plus indiscret était la grenouille. Celle-ci était toujours à son poste sur le rocher au bord du lac et elle ne manquait aucun détail du merveilleux corps de la jeune fille, encore tout couvert par l'eau qui coulait en cascades sur son ventre et le long de ses cuisses. Anda avait l'impression que des yeux la scrutaient, perçaient les moindres secrets de son corps, cherchaient à accentuer sa nudité, à la rendre offerte à tous. Rémi, qui comprenait cette gêne, envoyait une gerbe d'eau vers la grenouille pour lui fermer les yeux, mais l'eau n'a jamais fait peur à une grenouille et celle-ci ne tardait pas à revenir pour assister au spectacle.

Parfois le moment devenait critique, tout pouvait basculer et la vie prendre un nouveau cours. Le bain vivifiant rendait les corps encore plus attirants l'un pour l'autre et Anda, offerte à tous les yeux, attendait le geste de Rémi dont le sexe gonflé semblait être une source d'énergie infinie. Leurs mains se touchaient, leurs corps tremblaient de désir, il aurait

suffi d'un rien, un geste mal interprété et les deux corps s'enlaçaient l'un dans l'autre, se pénétraient et s'aimaient. Pourtant cela ne se produisit pas. Quelque chose faisait qu'un mur se dressait et empêchait ce dernier acte de l'amour. Parfois c'était la grenouille qui sautait à leurs pieds et dont le toucher visqueux les ramenait à la raison. D'autre fois le berger arrivait, avec ses patous, juste au mauvais moment et il leur fallait se dépêcher de se rhabiller. On vit même le loup de Rémi intervenir lors des moments les plus critiques, quand vraiment plus rien ne semblait pouvoir interrompre le rapprochement des deux corps. Ainsi une fois, Rémi avait étendu Anda dans l'herbe, au milieu des coquelicots, et commençait à la caresser en remontant doucement la main entre ses jambes. Elle gémissait et tendait les bras pour l'attirer sur elle. Leur désir devenait fou et les emportait loin de toute raison quand le loup poussa un long hurlement. Les marmottes, affolées, se précipitèrent dans leurs trous et les patous qui gardaient les moutons dans l'alpage, se dressèrent sur leurs pattes, prêts à attaquer. Encore une fois, Anda et Rémi se séparèrent en prenant un air un peu penaud. Il n'y avait vraiment pas de quoi, ils n'avaient de compte à rendre à personne. Leur liberté était totale, pourtant un signe suffisait pour tout arrêter. Parfois, quand les choses étaient vraiment bien engagées, il fallait que le signe soit très fort pour arriver à interrompre le processus. Même le loup sentait que les barrières tombaient les unes après les autres, Le hurlement qu'il poussait, pour les empêcher de passer à l'acte, suffisait à peine. Finalement le signe trahissait peut-être le besoin inconscient de ne pas consommer l'irréparable. Pourtant leur désir mutuel était profond et quand ils finissaient par se séparer, ils se regardaient, désespérés.

– On a l'impression que le monde autour du lac, la « colonie de la cabane », nous surveille, murmura Anda après un dernier essai désespéré.

– Oui, chaque fois, c'est la même chose, répondit Rémi, nos corps vibrent de désir et attendent la consécration, mais un signe, n'importe quel signe, nous dissuade de continuer. En plus on a l'impression de faire quelque chose qui n'est pas bien et on se regarde comme si on était coupable ! Pourtant nous sommes libres, nous ne commettons pas de faute, nous nous aimons.

Anda avait commencé à se rhabiller, elle regarda Rémi, soucieuse. Il était comme un rêve qui était devenu réel. Leur accord était presque trop parfait pour que ce soit vrai. Pourtant il était bien là et lui parlait. Cette félicité était merveilleuse, comme un diamant qui brillait de tous ses feux, et pourtant quelque chose lui soufflait que la consécration ne se ferait pas, pas au bord du lac des Mille Couleurs en tout cas.

– Le lac des Mille Couleurs, c'est notre paradis, l'endroit de notre rencontre. Il accompagne notre bonheur, les marmottes applaudissent, les chamois nous entourent avec l'aristocratie qui leur sied, le loup nous surveille et peut-être nous jalouse, même l'hermine sort de temps en temps de sa réserve et vient se joindre à nous. C'est comme si la nature entière participait à la fête de notre amour. Il n'y a que Galléan qui semble réservé, mais c'est peut-être sa nature. Oui ! Pour moi, ces journées sont merveilleuses et le flot d'amour qui nous emporte est si fort que rien ne pourra l'arrêter.

– Oui ! C'est tellement vrai que je crois qu'il nous faut sceller le destin. Nous allons nous marier et ce sera à Ullion. Marie, ma grand-mère d'adoption, bénira le mariage. Il n'y aura

alors plus de berger, ni de loup, ni de grenouille pour nous gêner et nous donner l'impression de faire quelque chose d'anormal. Anda, veux-tu être ma femme ?

Elle se précipita dans ses bras. Il était encore tout nu et elle sentait son membre dur entre ses cuisses. C'était comme un appel, elle était prête à l'accueillir, elle le voulait. Ils roulèrent dans l'herbe, au milieu des coquelicots. Quelques grillons se poussèrent en sautant à droite et à gauche pour leur faire un peu de place. Les marmottes se rapprochèrent, dressées sur leurs pattes de derrière, comme pour faire une haie d'honneur. Le loup, caché dans un fourré, poussa un long feulement, un feulement très doux et plein de sensualité. L'hermine était là, à côté d'Anda, et commençait à lui mordiller l'oreille.

Le désir amoureux emplissait le vallon comme une vague et même le berger, pourtant loin dans l'alpage avec ses moutons, leva la tête et sentit la vague monter jusqu'à lui. Il hocha la tête pour exprimer son désaccord. Il se voyait déjà participer au mariage, qui aurait sûrement lieu à Ullion, son village et celui de Rémi, et il prévoyait la forte désapprobation de Marie, la grand-mère adoptive de Rémi. On allait sûrement lui reprocher d'avoir laissé faire, de ne pas avoir tout essayé pour les empêcher de s'unir. « Je deviens fou » murmura-t-il en se secouant pour échapper à ces idées saugrenues qui l'assiégeaient. « Anda est une fille sensible, belle comme une source au printemps. Avec Rémi, cela forme un couple de rêve ! »

Au bord du lac, les coquelicots inclinaient déjà leurs têtes rouge sang sur les deux corps enlacés, marquant ainsi la consécration finale, quand un bruit terrifiant envahit le vallon. Une immense gerbe d'eau jaillit du lac et retomba en arrosant la prairie et le jeune couple. C'était bien suffisant pour arrêter les ébats amoureux et les deux jeunes gens se dressèrent, affolés. Devant leurs yeux, c'était un désastre. Un énorme rocher trônait au milieu du lac, un rocher descendu de la falaise. On pouvait voir la tranchée qu'il avait creusée en roulant dans l'alpage. Il était passé à seulement quelques mètres de là où Rémi avait couché Anda, au milieu des coquelicots. Une coulée de caillasse avait accompagné l'énorme rocher et recouvrait maintenant la pente.

L'émotion, causée par la peur rétrospective d'avoir frôlé la mort, les faisait trembler de froid, malgré le soleil et la chaleur. Ils ne bougeaient pas, face à cette catastrophe de la nature qui aurait pu les annihiler. Quand le berger arriva en courant, ils étaient encore assis, tremblant de froid, serrés l'un contre l'autre, regardant ce qui restait du lac. Il leur fallut beaucoup de temps pour arriver à reprendre leurs esprits et c'est seulement quand une grenouille sauta à leurs pieds qu'Anda se leva et murmura le mot « Anourelle ».

– Anourelle, Anourelle... pourquoi ma sœur disparue revient toujours avec cette grenouille ? Peut-être veut-elle nous transmettre un message. Elle est pourtant comme toutes les autres grenouilles !

Ils se regardèrent en silence : sans savoir pourquoi, il leur semblait que quelque chose se brisait entre eux. Ils avaient vécu au bord du lac des Mille Couleurs des moments extraordinaires, le bain du matin, les discussions avec la grenouille qui rappelait sans cesse Anourelle à Anda, les marmottes qui participaient à leurs joies, le loup qui les protégeait comme des enfants un peu turbulents, tout cela contribuait à révéler, comme une photographie qui se développe lentement, cette attirance ou plutôt cette connivence, qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Aujourd'hui, au moment ultime de leur amour, quand l'acte

final arrivait enfin, la colonie de la cabane avait voulu leur signifier son désaccord en provoquant cette avalanche destructrice. Rémi passa un bras autour d'Anda et la serra très fort. Il ressentait son insignifiance et sa fragilité dans un monde immense où tout peut arriver sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Pendant que les deux amoureux se rhabillaient, Galléan était allé à la cabane chercher un remontant.

– Un peu de génépi pour vous remettre. Vous l'avez échappé belle ! Vous auriez pu recevoir cette avalanche sur le dos ! C'est un miracle, vraiment, qu'elle soit passée juste à côté de vous sans vous blesser. Sans vouloir faire de l'ironie, on a l'impression que la nature a choisi le bon moment, comme un fait exprès, juste pour vous contrarier !

Rémi ne répondit pas. Il ne voulait pas admettre que la nature puisse imposer sa loi. La nature ne choisit pas, elle n'a pas de conscience. Pourtant il ressentait un mystère quand il plongeait son regard dans les beaux yeux d'Anda. Il y avait quelque chose dans cette fille qui le désarçonnait, une façon d'être peut-être, mais ce quelque chose ne faisait qu'attiser son amour. Ce fut à ce moment là qu'il prit la décision d'emmener Anda à Ullion et de la présenter à Marie.

Galléan leur proposa de monter avec lui vers le col Perdu pour examiner l'origine de l'avalanche. Il voulait examiner la falaise pour être sûr que d'autres éboulements n'allaient pas survenir. En arrivant en dessous du col Perdu, ils butèrent sur l'énorme saignée qui creusait la pente et barrait le chemin. On ne pouvait pas passer, les parois de la saignée étaient trop abruptes. Le col était devenu inaccessible et il faudrait beaucoup de travail pour rétablir le chemin, peut-être en contournant la saignée par le haut. On entendait des pierres qui continuaient à tomber. L'endroit, déjà austère auparavant, était devenu d'une sauvagerie sinistre. Tout d'un coup, un rocher se détacha un peu plus haut et descendit la saignée de l'avalanche en faisant un bruit assourdissant. Les deux enfants se serrèrent contre Galléan, cherchant une protection contre cette fureur de la nature.

## SIROLA

Ils partirent ensemble. Anda avait oublié son but initial qui était de visiter la cabane de l'Estrech et d'ailleurs le passage par le col Perdu était maintenant impossible. Elle accepta la proposition de Rémi de l'accompagner à Ullion pour rencontrer cette grand-mère dont il parlait tant. Elle se donnait à lui sans réserve, de tout son cœur. Rémi était devenu son trésor sans lequel elle ne pouvait plus vivre.

Après les adieux à Galléan qui restait à la cabane de Fondterre avec les moutons, ils allèrent faire un pèlerinage au lac des Mille Couleurs. Longtemps ils regardèrent ce pauvre lac, déformé par l'avalanche qui l'avait envahi et qui avait laissé un énorme rocher en son milieu. Ce lac avait plein de mystères. Dans cet environnement sauvage, dominé par des falaises abruptes, le bleu profond de l'eau du lac faisait un contraste extraordinaire. Des rêves étranges naissaient sur ses bords, des rêves où se côtoyaient la force brutale de la nature et l'innocence de la vie. La vue d'un chamois isolé, venant boire au petit matin, pouvait faire pleurer de joie, mais le tonnerre, quand il grondait, se répercutant en échos dans les sombres falaises, faisait sentir que la vie était peu de chose. Camille, la mère de Rémi, disait que c'était un lieu où tout peut arriver, le meilleur et le pire. De son côté, Anda avait compris que, pour son père, ce lac avait des effluves pernicioeux et qu'il était dangereux de vivre à côté. C'était pour cela qu'ils étaient venus, indépendamment l'un de l'autre : pour voir ce lac qui semblait avoir tant marqué leurs parents. Et le lac avait répété le miracle de l'amour en les faisant se rencontrer. Ils se serrèrent l'un contre l'autre dans un immense baiser. Immergés dans un bonheur qui leur semblait sans limites, ils ne voulaient pas voir le signe négatif de l'avalanche, ce rocher qui les avait presque écrasés en roulant dans le lac et qui avait interrompu l'étape ultime, la cristallisation de leur union. Au contraire, devant ce rocher qui émergeait maintenant au milieu du lac, ils se jurèrent que rien ne pourrait les empêcher d'aller au bout de leur amour.

Une grenouille sauta à ce moment dans le lac et provoquant une gerbe d'écume. La même pensée jaillit sur leurs lèvres : Anouelle, la fée du lac. La grenouille ressortit de l'eau et grimpa sur un rocher proche. Anda et Rémi, debout la main dans la main, attendirent que la grenouille ait fini de grimper. Elle se mit alors à les regarder, l'un après l'autre, comme pour dire quelque chose.

– J'ai l'impression qu'elle veut dire quelque chose, comme si elle voulait nous prévenir d'un danger, murmura Anda.

– Elle nous dit au revoir, c'est tout, répondit Rémi en secouant la tête. Mais il avait l'impression que la grenouille voulait lui parler de la sœur qu'il n'avait jamais connue.

Au moment où ils se retournaient pour rejoindre le chemin de descente, la grenouille poussa un petit coassement étrange, puis sauta dans le lac en un plouf retentissant, éclaboussant deux marmottes qui participaient à la cérémonie. Ces dernières s'enfuirent, dégoûtées par cette douche. Cela fit rire Anda, un rire joyeux, tout plein d'espoir qui suscita un élan d'amour fou de la part de Rémi. Il la prit de nouveau dans ses bras et leur baisa, devant le lac, fut le plus fou qu'ils aient jamais encore tenté.

Assis au soleil, sur le banc, devant la cabane de Fondterre, le berger les regardait, pensif. « Deux enfants, voilà ce que c'est ! » marmonna-t-il, « Ils sont trop charmants, c'est du bonheur qui rayonne partout. » Il savait qu'il les retrouverait à Ullion, quand il ramènerait les moutons du village, après la transhumance. Il serait là pour le mariage. A son étonnement, cette dernière pensée le rembrunit, plutôt que de le réjouir.

Avant de rejoindre Ullion, Anda insista pour présenter Rémi à son père. Elle voulait aussi lui faire connaître le petit village de Sirola. Dans son esprit, introduire Rémi dans le monde de son enfance était une façon d'appriivoiser et, en quelque sorte, d'officialiser son amour.

Quand ils sortirent de la voiture sur la place de Sirola, un dimanche matin, une petite foule sortait de l'église. Tout le monde connaissait Anda dans ce petit village où elle y avait passé toute son enfance, elle avait fréquenté l'école et depuis qu'elle était étudiante elle revenait à chaque vacances. Alors Rémi fut l'objet d'une curiosité intense. Anda le présenta à chacun comme son fiancé et cela prit du temps, mais Rémi s'y soumit avec une grande gentillesse. Sans doute certains garçons devaient être un peu jaloux de voir leur Anda, une fille si jolie dont ils étaient tous un peu amoureux, revenir avec un compagnon étranger. Mais la beauté de Rémi concurrençait celle d'Anda et son sourire était tellement charmeur qu'il était difficile de lui résister.

Ils continuèrent la visite par un tour au café de la place. Ce geste acheva de les faire accepter. Leur couple était si charmant que des larmes montaient aux yeux, comme devant quelque chose de trop merveilleux pour être vrai et dont on a peur qu'il ne se brise comme un verre de cristal.

Ce fut différent quand ils arrivèrent à la vieille maison Fouque, où ils trouvèrent Mélezen, le père d'Anda. Ce dernier sembla d'abord bien disposé et il accueillit Rémi avec un plaisir évident. Anda prit Rémi par la main et le présenta elle-même :

– Voici Rémi. Je l'ai rencontré au lac des Mille Couleurs et il est merveilleux.

Mélezen fronça les sourcils à cette évocation du lac des Mille Couleurs. Il regarda sa fille avec un mélange de stupéfaction et d'inquiétude. Elle était donc montée là-haut toute seule, malgré sa désapprobation, mais maintenant elle redescendait du lac avec ce beau jeune homme qui semblait si aimable. C'était un trop beau rêve. La fée du lac des Mille Couleurs avait une fois encore provoqué cette rencontre extraordinaire. Cela raviva en lui le souvenir de la femme qu'il avait connue au bord de ce lac. Tout d'un coup, il eut peur pour sa fille. Anda ressemblait à cette femme, elle avait la même beauté extraordinaire et cette impression d'innocence qu'on avait envie de violer. L'effort qu'il fit pour maîtriser son sentiment fut si fort qu'il dut s'asseoir.

Mélezen habitait seul dans la vieille maison Fouque, depuis la mort de la grand-mère. Il avait passé la main dans son entreprise et s'il s'en occupait encore, c'était à distance. De temps en temps, il était obligé de descendre en ville, mais il essayait que ce soit le moins souvent possible. C'était sa fille qui l'occupait le plus. Anda était devenue sa raison de vivre, il voulait son bonheur et était prêt à tout donner pour cela.

Le déjeuner commença très joyeux. C'était un déjeuner de fête, Mélezen avait préparé un gigot de chamois, résultat d'une chasse récente et la cave de la maison Fouque était bien fournie. Cette bonne chère entraînait parfaitement en harmonie avec l'amour qui brillait dans les yeux d'Anda et de Rémi, des éclats de joie jaillissaient à tout moment et la maison Fouque rayonnait de bonheur. Anda et Rémi racontèrent leurs journées dans l'alpage, ils parlèrent du chamois qui venait assister à leur bain le matin, des marmottes qui venait les écouter quand ils discutaient ensemble. Mais ils ne parlèrent pas du loup, ni de la grenouille qui faisait penser à Anourelle. Sans savoir pourquoi, il leur semblait que c'était trop intime pour en parler. Mélezen lisait sur le visage de sa fille un bonheur infini et il se sentait immensément reconnaissant envers Rémi. Ce jeune homme semblait parfait et il l'aimait déjà comme un fils. Dans cette ambiance, il ne put s'empêcher d'évoquer le souvenir d'Anne Natal, la mère d'Anda. C'était aussi le lac des Mille Couleurs qui avait permis leur rencontre, comme pour Anda et Rémi. Un lac prédestiné peut-être. Anda le regardait bouche bée, jamais il ne lui avait parlé comme cela de la maman qu'elle n'avait jamais connue.

C'était le moment de raconter l'histoire de l'avalanche qui avait presque détruit le lac et interdit l'accès au col perdu. Mais curieusement les deux amoureux n'en parlèrent pas. Le souvenir associé à cette avalanche les dérangeait peut-être. Elle les avait interrompus dans leur fête amoureuse, quand ils s'embrassaient, étendus au milieu des coquelicots et prêts à se donner l'un à l'autre. Cette avalanche était un mauvais signe et ni Anda, ni Rémi ne voulaient la rappeler, de peur de ternir leur amour.

Ce fut quand Anda annonça son intention de se marier avec Rémi, que Mélezen comprit que sa fille n'avait pas consommé son amour. Elle était encore vierge, il en était sûr et cela l'étonna. Il envisagea tout de suite un magnifique mariage. Il avait mis un pécule de côté justement à cet effet.

– On va fleurir Sirola, répondit-il à cette annonce, je m'occupe de tout et ce sera un mariage extraordinaire. Anda est ma seule fille, mon seul enfant et je veux pour elle un mariage comme on n'en a jamais vu à Sirola. Je suis tellement content que j'ai envie de vous embrasser tous les deux !

Et il joint le geste à la parole et les prit dans ses bras pour leur donner sa bénédiction. Il fallut attendre le génépi dans le salon, pour que Rémi parle de sa famille et de ses ambitions.

– Parlez-moi de votre famille, demanda Mélezen à Rémi, dites-moi tout sur vous. Cette famille, dont vous êtes le reflet, est certainement merveilleuse.

– Peut-être pas si belle. Il y a eu beaucoup d'amour dans ma famille, mais aussi beaucoup de drames et beaucoup de sombres mystères. Mon père s'appelle Alatiel, il est mort dans un accident de parapente. Il était fou de montagne et prenait beaucoup de risques. Ma mère s'appelle Camille, elle est journaliste et elle a disparu un jour dans une mission, quand j'avais douze ans. Finalement je n'ai pas beaucoup connu mes parents. Ils n'avaient peut-être pas le temps de s'occuper de moi et ont préféré me confier à ma grand-mère. Toute mon enfance s'est passée dans un petit village, comme pour Anda. Là, j'ai eu une vie merveilleuse. Mes parents avaient dû s'aimer beaucoup, mais quelque chose ne marchait pas entre eux. Ils vivaient chacun de son côté. Pourtant ils se débrouillaient pour conserver des morceaux de

vie commune, c'était des périodes sacrées où nous nous retrouvions tous ensemble. Je participais à ces périodes, bien sûr. C'était souvent pour les vacances.

Cette évocation de Camille fit frémir Mélezen. La femme qu'il avait connue au lac des Mille Couleurs s'appelait Camille, mais ce devait être une coïncidence. Il avait quand même un peu d'appréhension en demandant le nom du petit village de Rémi.

– Ullion, répondit Rémi. Le village d'Ullion et ma grand-mère habite dans le château. Elle s'appelle Marie. C'est un petit village accroché sur un bec rocheux et qui domine...

Il n'alla pas plus loin dans sa description d'Ullion. Mélezen était devenu blanc comme un linge et fut obligé de s'étendre sur le divan. On crut à une attaque cardiaque, Anda voulut appeler un docteur, mais Mélezen fit signe que non, ce n'était pas la peine. Il reprit ses esprits et expliqua difficilement qu'il connaissait bien Ullion, qu'il avait été aide berger dans ce village et que c'était ce rappel qui l'avait un peu affecté. Anda sentit qu'il y avait là un mystère qui menaçait son amour comme un nuage d'orage. Ce que disait son père était sûrement vrai, mais aussi certainement incomplet. Jamais elle ne l'avait vu dans un tel état.

Mélezen ne dormit pas cette nuit. Des cauchemars revenaient l'assaillir sans cesse. Le souvenir d'Ullion le ramenait au rapt d'Anourelle, la fille de Camille, et encore plus loin, au viol qu'il avait perpétré, sur les bords du lac des Mille Couleurs. Jamais il n'avait connu une fille aussi jolie que Camille et ce viol, il le voyait comme l'expression farouche de son amour. Le visage de Camille était resté gravé dans sa mémoire ; Anda le lui rappelait chaque fois qu'il la regardait, elle était aussi belle que sa mère, elle avait le même visage, mais avec les yeux et ce regard farouche qui caractérisait son père. Il aimait Camille comme une icône qu'il avait un jour abîmée. Elle venait souvent hanter ses rêves et son regret, de ne pas l'avoir à côté de lui, restait immense.

Il savait qu'il fallait empêcher ce mariage, mais comment ? Anda était majeure et rien ne pouvait l'empêcher d'épouser Rémi. Rien qui ne soit avouable.

Le jeune couple partit le lendemain pour Ullion. Mélezen ne dit rien. Que pouvait-il dire ? Il était dans un état terrible et arrivait à peine à prononcer quelques phrases d'adieu. Anda le quitta avec regret et beaucoup d'inquiétude. Elle sentait qu'il aurait voulu parler, mais qu'il avait peur. Peur pour qui ? Peur de quoi ? Quelque chose de terrible se préparait, elle en était sûre. Heureusement elle avait Rémi avec elle et son amour. Dans la voiture, elle se pelotonna contre lui pour oublier ce nuage sombre qui semblait grossir sur la maison Fouque. Elle allait vivre avec Rémi et cela seul comptait désormais.

## ULLION

Ils arrivèrent à Ullion sous un déluge. La route était coupée au dernier lacet par un glissement de terrain et ils durent terminer à pied. Heureusement que la pluie n'est pas trop froide au mois d'août parce qu'ils furent bientôt trempés jusqu'aux os. Par moments, Anda se demandait si Ullion voulait bien d'elle, il lui semblait que la nature faisait tout pour la décourager. Mais Rémi était là, avec elle, et la soutenait dans les derniers pas. Elle s'appuyait sur lui, elle lui avait confié son cœur, elle le suivrait quoi qu'il arrive, elle avait une immense confiance en lui. Juste en arrivant à l'entrée du village, devant l'antique porte qui fermait les remparts, la pluie s'arrêta soudain et laissa place aux couleurs d'un arc-en-ciel qui s'étendait du château jusqu'en bas dans la vallée. Saisie par la beauté de ce trait coloré qui traversait le ciel encore sombre de pluie, Anda sentit comme une caresse divine qui l'effleurait. La pureté de l'arc, sa finesse géométrique et la déclinaison parfaite des sept couleurs, du violet au rouge, tout cela laissait une impression qui dépassait l'entendement humain.

– Regarde, Rémi, le village s'enrobe de couleurs, le village se met en fête pour nous ! Il a compris notre amour.

Rémi sourit et lui serra la main. Mais il ne s'attarda pas trop longtemps à admirer ce tableau que la nature leur offrait, comme un cadeau de bienvenu. Ils étaient tous les deux trempés, il leur fallait se changer. Mais surtout il ne maîtrisait plus son impatience de retrouver enfin sa grand-mère. Il entraîna Anda dans une course folle à travers les rues étroites pour monter au château.

Avec ses cheveux ruisselants sur son visage, ses vêtements mouillés qui lui collaient au corps et dessinaient violemment ses petits seins, Anda ne ressemblait à rien. Pourtant Marie resta figée de surprise ne la voyant. Elle eut alors cette exclamation qui étonna profondément Rémi.

– Mais c'est Camille ! Camille qui revient !

– Quoi ? demanda Rémi, que veux-tu dire ? Elle s'appelle Anda Fouque et elle vient du village de Sirola, dans le Mercantour.

Alors Marie se ressaisit et les prit tous les deux dans ses bras. Elle retrouvait encore une fois son Rémi et celui-ci amenait avec lui une fille qui ressemblait à Camille. Elle ne pouvait pas rêver mieux. Elle effaça bien vite de son esprit une vague inquiétude dont elle n'arrivait pas à trouver l'origine et pressa les deux jeunes gens d'aller changer leurs vêtements mouillés. Comme les affaires étaient restées dans la voiture, elle prêta à Anda une robe de Camille, une belle robe que Camille avait laissée là quand elle avait définitivement quitté Ullion avec Rémi. Peut-être l'avait-elle laissée en pensant revenir un jour et si ce jour arrivait, elle voulait être aussi belle que possible, superbement belle.

Anda prit du temps pour s'habiller. La robe était si jolie qu'il fallait polir son corps et le rendre digne de la robe. Celle-ci lui allait à merveille, c'était comme si elle avait été faite pour elle. Elle se regarda longuement dans la glace et finit par descendre lentement de l'étage. Dans le salon, Marie et Rémi attendaient, autour d'un thé fumant. Rémi racontait à Marie sa

vie à la cabane de Fondterre avec Galléan et comment, un jour, la plus belle fille de la terre était arrivée. Il lui dit que les chiens patous l'avaient accueillie sans l'empêcher de s'approcher de la cabane, comme ils auraient normalement dû le faire. Le berger n'en revenait pas de cette réaction des chiens. D'après lui, les patous avaient dû reconnaître son odeur, et pourtant c'était la première fois qu'ils la rencontraient.

L'arrivée d'Anda les interrompit. Elle était extraordinairement belle dans la robe de Camille et Rémi commença à se lever pour la prendre dans ses bras. Mais à côté de lui Marie s'effondra sur le divan, blanche comme un linge, alors il se précipita vers elle.

– Mais que se passe-t-il Marie ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es toute pâle. Vite Anda, va chercher un peu d'eau.

– Ce n'est rien, répondit-elle doucement, cela va aller, ne t'inquiète pas. Seulement elle est trop jolie, cette jeune fille. Elle ressemble trop à Camille. J'ai cru voir arriver Camille en chair et en os, là devant moi !

Rémi la regarda, troublé. Mais il se reprit avec violence en murmurant pour lui-même : « Qu'est-ce cela veut dire ? Une ressemblance, cela ne signifie rien, juste le hasard. Angélique Fouque n'a rien à voir avec Camille Carle. » Le nom d'Anouille montait à ses lèvres, mais il se reprima en se traitant de fou et il se contenta de faire la remarque suivante :

– Je ne me rappelle pas assez de ma maman pour pouvoir apporter un avis, mais il me semble que si Anda lui ressemble, c'est un bon signe !

– Peut-être, dit Marie, je ne sais pas. Un jour il faudra que je te raconte des choses que je ne t'ai encore jamais racontées et ta maman non plus, j'en suis sûre. Allons, asseyez-vous tous les deux, on va prendre le thé, vous devez en avoir besoin.

Rémi se rassit avec réticence, en marmonnant des mots sans suite : « Toujours ce mystère dans l'histoire de ma famille, qui traîne autour de moi et que je ne comprends pas. Mais qu'est-ce qu'Anda a à voir dans ce mystère ? C'est aberrant. »

Après le thé, Rémi redescendit à la voiture pour chercher les affaires. Il ne pleuvait plus, le soleil brillait et le village avait repris son air insouciant et léger qui caractérise le paysage méditerranéen. Des travaux étaient déjà en cours pour déblayer la route et on autorisa Rémi à engager sa voiture sur le passage pour gagner enfin le village. Pendant ce temps, Anda racontait à Marie son histoire :

– Non, je ne connais pas Camille, ma mère s'appelle Anne Natal, mais je ne l'ai jamais connue, mon père est Mélezen Fouque, il a été berger et maintenant il est industriel. Oui, j'ai juste un an de moins que Rémi, le même jour, mais un an de moins ! »

Marie la regardait bouche bée, trop confondue par cette vision de Camille qu'elle avait tellement aimée et qui semblait revenue là devant elle. Tout d'un coup elle se leva, prise par une inspiration soudaine :

– Anda, venez m'aider, nous allons faire les lits dans vos deux chambres.

En fait le lit était déjà fait dans la grande chambre, un lit pour deux personnes. Mais une intuition inexplicable la poussait à interdire cette chambre aux deux amoureux. Anda coucherait dans une chambre à part.

Le lendemain, Marie prit Rémi à part :

– Rémi, il faut que tu protèges cette jeune fille. Elle est tellement délicate et si belle, elle ressemble tant à Camille que je n'arrive pas à vous voir ensemble dans le même lit. Aussi je te demande de ne pas la toucher avant le mariage officiel. Elle doit rester vierge. Vous continuerez à coucher dans les deux chambres séparées et surtout il faut que tu maîtrises autant que tu peux votre attirance mutuelle. Je suis certainement vieux jeu et tu vas rire de moi, mais quelque chose me dit que vous devez recevoir la bénédiction divine avant de consommer votre liaison. Promets-le moi.

– Ecoute, Marie, j'aime Anda. C'est un trésor et je saurai être digne de son amour. Mais ce n'est pas cela qui me préoccupe. Que voulais-tu dire, quand tu disais hier qu'il y avait des choses que je ne connaissais pas sur ma famille ?

Marie hésita. Camille n'avait jamais raconté son histoire à Rémi, alors pouvait-elle prendre sur elle de la raconter sans son autorisation ? Et elle ne pouvait pas en raconter seulement un morceau, sinon l'histoire resterait inexplicable. Finalement elle se contenta de rappeler que la sœur de Rémi, Anouelle, avait disparu quand elle était bébé, qu'un berger qui s'appelait Joël l'avait emmenée. Mais elle ne savait rien d'autre. Surtout elle ne savait pas si Anouelle était morte ou non.

Rémi resta songeur. C'était la même histoire que celle que lui avait racontée le berger Galléan. Anouelle, cette petite sœur dont sa maman ne lui avait jamais parlé. Il se rappelait vaguement d'une petite fille qu'il appelait Anouille. Elle avait donc existé et elle vivait peut-être encore. Mais cette histoire lui semblait complètement farfelue : comment sa maman aurait-elle pu accepter l'enlèvement d'Anouelle par un berger sans amener la police et faire des recherches ? Et pourquoi ne lui en avait-elle jamais parlé ? Tout cela ne tenait pas debout, le mystère restait entier. La seule information nouvelle était qu'Anouelle vivait peut-être encore. Où pouvait-elle bien être aujourd'hui ? Il décida d'oublier cette histoire, elle n'avait rien à voir avec son amour et cela seul comptait.

Avec Anda, Rémi entreprit d'explorer toute la région. Le berger, Galléan, n'était pas là pour le guider, il était encore avec les moutons de la transhumance à la cabane de Fondterre, mais Rémi connaissait tous les recoins de la montagne autour d'Ullion. Ils partaient tôt le matin et restait toute la journée, seuls, libres de parcourir les sommets comme bon leur semblait. Choisisant des vallons perdus, empruntant des chemins oubliés, escaladant des sommets difficiles, ils allaient tous les deux, seuls. Ensemble ils remplissaient le monde, ils formaient une unité qui se suffisait à elle-même, ils parlaient sans cesse. Ils aimaient cette solitude et la recherchaient, comme si elle répondait à un besoin de se retrouver après une trop longue absence. Souvent ils s'arrêtaient dans un de ces petits villages qu'on trouve au bout d'une route étroite qui monte en colimaçon, toujours accroché sur un pan de montagne et dominant le vide. Là ils demandaient à visiter l'église et prenaient ainsi contact avec l'habitant. Parfois l'arrivée d'Anda provoquait des exclamations étonnées : « Mais voilà Camille qui revient, encore plus jolie. Cela fait si longtemps qu'on ne l'a pas vue ! » Anda

adorait qu'on la prenne pour Camille. Elle commençait à aimer cette jeune femme qu'elle n'avait jamais connue et qui semblait avoir marqué la région jusque dans les villages les plus reculés. Rémi ne disait rien, cette ressemblance, qui s'affirmait de plus en plus entre Anda et sa maman, le confondait.

Marie les voyait partir, le matin, avec inquiétude, mais elle savait que Rémi tiendrait sa promesse. Et quand ils rentraient le soir et lui racontaient tous les événements de la journée, elle comprenait qu'ils trouvaient un immense plaisir dans ces balades à deux. Elle sentait bien, aussi, que ce plaisir était plutôt d'ordre fraternel et que l'attraction sexuelle de l'un vers l'autre se trouvait reléguée au second plan. Elle comprenait qu'il leur fallait rester ensemble, discuter sans fin, sentir l'autre dans ses réactions et que ces balades constituaient un excellent moyen pour animer un tel échange. C'était comme s'ils avaient des années d'absence à rattraper. Toute la journée, Marie les attendait, comme s'ils étaient ses enfants et quand tout le monde se retrouvait pour le dîner, elle imaginait sa famille réunie. Cela faisait des soirées merveilleuses dans le grand salon du château et on parlait sans fin de Camille quand elle animait la vie à Ullion. Anda enviait Rémi d'avoir eu une mère pareille, même s'il l'avait perdue vers douze ans. Elle rêvait à sa maman à elle qu'elle n'avait jamais connue, elle imaginait cette maman aussi jolie que Camille, brillante, pleine d'enthousiasme et aussi tellement attentive aux choses de la vie.

Là où Rémi n'emmena pas Anda, ce fut le petit étang dans le vallon d'Ullion, le paradis de son enfance. Peut-être avait-il peur que l'étang, son rêve d'enfant, apparaisse trop terne en présence de l'éblouissante Anda. Il voyait un étang désolé, triste et envahi par des mauvaises choses et il rougissait de le présenter à celle qu'il aimait et qui ne comprendrait pas. Il avait su faire de cet étang un lieu privilégié, une sorte de monde vivant qui appartenait à lui seul et où il savait sentir les éclats de vie de tous les instants jusqu'au plus profond de lui-même. Introduire quelque chose de si personnel, même auprès de l'aimée, n'était pas possible ou du moins pas encore possible.

Le temps passait et Marie sentait qu'il fallait prendre une décision. Les deux amoureux ne pensaient à rien d'autre que de vivre chaque journée ensemble, dans quelque coin de la montagne et cela ne pouvait pas durer indéfiniment. Un jour Marie décida de prendre le taureau par les cornes et elle téléphona à Mélezen, au village de Sirola. Ce dernier fut très surpris et sembla embarrassé. Il tint à préciser que le mariage projeté ne lui plaisait absolument pas, mais sans donner de raison. Cependant il accepta, avec réticence, de venir Ullion pour en discuter. Marie ne savait pas trop quoi en penser, mais elle se prépara à recevoir le père d'Anda.

## LA VISITE DE MÉLEZEN

Marie avait gardé secrète cette visite. Elle voulait tirer les choses au clair avec le père d'Anda avant la grande réunion familiale qui déciderait des conditions et de l'organisation du mariage. Mélezen lui avait dit au téléphone qu'il désapprouvait ce mariage, alors elle était bien décidée à ce qu'il s'explique. Le jour de la visite, elle se débrouilla pour que le jeune couple soit en vadrouille dans la montagne. Cela lui laissait bien assez de temps pour comprendre et trouver un arrangement avec le père d'Anda.

Quand Mélezen arriva, ce fut en catimini. Il laissa sa voiture dans un lacet de la route, bien avant le village et termina la route à pied. Il traversa le village comme une ombre et quelqu'un qui l'aurait aperçu aurait tout de suite penser qu'il cherchait à se cacher des habitants. Marie l'attendait, pourtant elle eut une réaction de surprise en le voyant. Une ombre l'effleura, comme un mauvais souvenir. Elle salua l'homme et le fit entrer.

– Vous ressemblez à quelqu'un que j'ai connu ici au village. Il était resté une année et avait travaillé avec le berger. Il s'appelait Joël, mais je ne connais pas son nom de famille.

– Ce ne peut pas être moi, répondit fermement Mélezen, j'ai exercé la fonction de berger dans la montagne, mais je ne suis jamais venu à Ullion. Par contre, je connais le berger d'Ullion, il s'appelle Galléan et il est maintenant avec la transhumance à la cabane de Fondterre.

– Rémi connaît bien Galléan, il travaillait avec lui comme aide berger, il y a quelques jours seulement. C'est d'ailleurs à la cabane de Fondterre qu'il a découvert votre fille ! Un coin merveilleux, paraît-il, avec un joli petit lac.

– Je n'aime pas bien ce coin du lac des Mille Couleurs, mais c'est sans doute subjectif...

Mélezen n'en dit pas plus, mais Marie sentit qu'il y avait autre chose derrière cette subjectivité. Elle tenta d'insister sur le sujet en parlant de Camille, la mère de Rémi, qui avait également été bergère à la cabane de Fondterre. Cela ne plut pas à Mélezen et Marie le sentit se fermer comme une huître.

Ils déjeunèrent ensemble et la conversation porta surtout les activités de Mélezen. Il était un interlocuteur très plaisant et savait entretenir la conversation de façon aimable et amusante. Marie rit beaucoup sur certaines reparties et l'ambiance devint agréablement chaleureuse. Elle retrouvait dans le caractère de cet homme certains des traits qui faisait d'Anda une fille tellement plaisante. Elle se prit tout d'un coup à l'apprécier. Il était bien plus qu'un simple berger, il avait fondé une entreprise qui avait beaucoup de succès et l'argent se semblait pas être un souci. Si le mariage ne lui plaisait pas, ce ne pouvait pas être un problème d'argent. Mais quoi alors ? La question resta en suspens jusqu'au dessert. Finalement Marie trouvait le père d'Anda parfait et ne comprenait pas ce refus d'un mariage qui ne pouvait être que magnifique.

Il fallait aborder le sujet et Marie essaya d'y revenir. Mais encore une fois, Mélezen se ferma comme une huître. Il y avait là quelque chose qui le bloquait. Marie eut beau mettre en

oeuvre toute son intuition féminine pour le faire parler, rien ne sortit. Il ne voulait pas du mariage, c'est tout. Rémi ne correspondait pas au profil qu'il recherchait pour Anda et ils devaient se séparer. Marie s'imagina en train de dire à Rémi d'abandonner Anda sans autre explication ; ce n'était pas possible ! Jamais Rémi ne se laisserait faire ainsi.

Alors Marie fit remarquer qu'Anda était quand même majeure et qu'on ne pouvait pas aller contre sa volonté. Dans ce sens, elle demanda les papiers nécessaires pour le mariage. Curieusement Mélezen avait les papiers disponibles avec lui, en particulier l'extrait de naissance d'Anda avec le nom de sa mère, Anne Natal. Marie eut l'impression qu'en montrant ces papiers, il voulait effacer des soupçons éventuels, mais elle ne comprit pas de quoi il pouvait s'agir. Anda était née le même jour que Rémi, mais elle était plus jeune d'une année.

On ne débouchait sur rien et l'homme s'apprêtait à repartir quand les enfants arrivèrent de leur balade, le cœur tout en fête.

– Papa ! tu es venu, c'est tellement sympa, s'exclama Anda en l'embrassant. Si j'avais su, je serais restée à t'attendre.

Mélezen regarda longuement les deux jeunes gens. Ils se tenaient par la main et ils semblaient tellement heureux d'être ensemble qu'on ne pouvait pas ne pas le voir. Marie le sentit soudain prêt à parler. C'était clair, il voulait le bonheur de sa fille.

– Ecoute, Angélique, il faut que je te dise quelque chose... commença Mélezen. Mais il n'alla pas plus loin et Marie sentit que l'huître se refermait encore une fois.

Dans le bassin du château, une grenouille fit entendre un petit coassement qui fut repris par toutes les grenouilles du voisinage.

– Que se passe-t-il ?, murmura Marie, ces grenouilles deviennent folles, ce n'est pas leur heure normale pour chanter.

Curieusement, le chant des grenouilles eut un effet immédiat sur Mélezen. Son visage crispé trahit une angoisse terrible et Marie sentit derrière cette angoisse, une impuissance à maîtriser le cours des choses. Elle voulut l'aider en le prenant par le bras pour le réconforter et l'encourager exprimer son problème. Mais il se dégagea violemment. Il ne se maîtrisait plus et il proféra une menace en criant presque. C'était un avertissement terrible, parce qu'incompréhensible.

– Angélique, je te le dis une dernière fois, ce mariage ne se fera pas, quoi qu'il arrive. Je ne veux pas en entendre parler à Sirola et j'empêcherai qu'il ait lieu à Ullion ou n'importe où. Si vous publiez les bans, je viendrai les faire annuler. Alors je te conseille d'en abandonner l'idée une fois pour toutes. Tu peux rester avec Rémi comme une sœur avec son frère, mais ça ne peut pas aller plus loin !

Sur ces derniers mots, il partit en courant, sans même dire adieu. On le vit traverser le village comme un voleur qui s'enfuit et des habitants vinrent même s'enquérir d'une agression éventuelle.

Sidérés ! Ils restèrent sidérés pendant de longues minutes sans rien dire. Pourquoi Mélezen avait-il proféré une telle menace ? Anda pleurait doucement. Elle connaissait bien son père et jamais elle ne l'avait vu dans un tel état. Elle ne pouvait pas comprendre qu'il ne l'accompagne pas dans son bonheur, qu'il veuille au contraire tout détruire. Sa désolation était infinie. Rémi la serra contre lui. Il ne savait pas quoi faire, mais il ne pouvait pas laisser Anda dans un tel désespoir, il fallait trouver une issue. Un mariage sans le consentement de Mélezen ne lui semblait pas possible.

– Il faut peut-être attendre, suggéra Rémi, les choses peuvent s'arranger avec le temps. Mélezen comprendra notre amour et pourra consentir au mariage.

– Non ! répliqua violemment Anda, c'est maintenant qu'il faut le célébrer, le plus tôt possible. Jamais je ne reculerai devant une telle menace. C'est ma vie dont il s'agit et non pas celle de mon père. Cette menace, on n'y comprend rien, alors on la jette aux orties.

Elle s'était redressée et son visage exprimait une volonté farouche. Ses yeux lançaient des éclairs et cela la rendait plus jolie que jamais. Rémi la regarda longuement, fasciné par cette beauté sauvage. C'était plus que son amour pour Rémi qu'elle défendait, c'était son indépendance devant une contrainte insupportable. L'interdiction aberrante faite par son père la révoltait et elle voulait la violer immédiatement. Peut-être aussi avait-elle senti qu'un mystère planait autour d'elle et pousser les choses au bout était un moyen de comprendre enfin.

Le lendemain, les bans furent publiés à la mairie d'Ullion. Le mariage entre Mademoiselle Anda Fouque et Monsieur Rémi de Restefond était prévu de se tenir un mois plus tard.

## LE MARIAGE

Les bancs étaient publiés et le mariage se préparait activement. Etant donné les conditions, les jeunes fiancés avaient décidé avec Marie de limiter l'audience. Ce serait un mariage intime, avec peu d'invités. Bien sûr les amis d'Ullion participeraient et même Galléan qui avait décidé d'avancer la date de retour de la transhumance dans cet objectif. Anda s'était contenté d'inviter les amis qu'elle s'était faits au cours de ses études et quelques personnes qu'elle avait connues pendant son enfance à Sirola.

Marie s'occupait de la robe et emmenait périodiquement Anda à Nice pour les essayages. C'était son cadeau de mariage et elle voulait qu'Anda soit belle comme un rêve. La robe, par sa blancheur immaculée, devait célébrer la beauté de la jeune fille et son innocence au moment de passer la porte et entrer dans la vie.

Son autre souci était la chambre nuptiale. Il avait été entendu que les jeunes mariés passeraient leur lune de miel à Ullion, le voyage étant prévu plus tard. Le seul changement, mais essentiel aux yeux de Rémi, était qu'ils auraient enfin droit à la grande chambre. Alors pour cette première nuit de noce du jeune couple, Marie avait décidé de leur arranger une chambre merveilleuse. Elle savait que ce serait la première fois pour Anda aussi bien que pour Rémi, alors pour que ce moment intense de la future vie du couple soit réussi, Marie voulait créer dans la grande chambre un décor de rêve.

En entrant dans la chambre nuptiale, on aurait d'abord l'impression d'une pureté immense, de façon à faire ressortir l'innocence qui accompagne l'amour quand il est vrai. En contraste à cette pureté qui rejoint les rêves de tout jeune homme ou toute jeune femme un peu mystique, la chambre nuptiale devait aussi rappeler l'objectif de la nuit de noce, c'est-à-dire la fusion de deux corps humains dans ce qu'on appelle l'acte ultime de l'amour. Marie voyait du blanc immaculé qui rappelle la pureté originelle et du sang qui reflète la vie. Alors Marie couvrait la chambre de voilages en soie fine, cherchait des jeux de couleurs, éparpillait des bouquets de coquelicots pour marquer la trace du sang, apportait des tableaux nouveaux, parfois trop expressifs. Elle n'en finissait pas de faire des essais dans cette chambre dont l'accès était rigoureusement interdit.

Au fil des jours, la préparation du mariage devenait frénétique. Pourtant la menace de Mélezen restait suspendue, comme une épée de Damoclès. Chacun s'attendait à le voir arriver un jour et mettre sa menace en exécution. Mais non, les jours passaient sans accroc et le mariage devenait une réalité de plus en plus concrète. Anda en venait à se demander si son père ne l'avait pas finalement accepté comme une chose inéluctable. Un jour elle finit par lui téléphoner pour lui demander de venir. Elle aurait tellement voulu qu'il participe. Mais il n'y avait personne, ni à la maison de Sirola, ni à son bureau dans la ville. Mélezen avait complètement disparu. Cela devint un souci qui la chagrinait beaucoup, mais elle maintint le cap. Elle voulait le mariage tout de suite et elle l'aurait. Ses yeux lançaient des éclairs noirs quand elle se remémorait les menaces de son père.

Seul Rémi se tenait un peu à l'écart. Quelque chose le chiffonnait toujours. Il aurait aimé attendre un peu, repousser la date du mariage. Cela lui semblait trop précipité, alors que des mystères subsistaient, qu'il ne comprenait pas. Il pressentait un drame, mais il ne savait pas

comment le dénouer avant qu'il ne survienne. Il ne restait plus que quelques jours avant le mariage quand il se décida à amener Anda à l'étang, le paradis secret de son enfance. C'était un soir de pleine lune, quand les ombres projetées sur le sol par la lumière laiteuse sont grises. Il ne l'avait encore jamais emmenée, voulant sans doute préserver l'étang comme un souvenir intime un peu sacré. Mais ce soir là la douceur de l'air était extraordinaire et l'envie de revoir l'étang, quand il est éclairé par la lumière froide de la lune, fut trop fort. Il prit Anda par la main et, sans rien lui dire, la conduisit vers le chemin du vallon. A la sortie du village, la forêt noire commençait. Même la lune avait des difficultés à éclairer le sous bois, mais Rémi connaissait le vieux chemin par cœur. Anda suivait sans rien dire. Elle avait compris que Rémi voulait l'introduire dans un de ces secrets qu'il avait encore avec elle, peut-être son secret le plus intime. Alors elle le suivait confiante, elle l'aurait suivi partout. Elle n'imaginait pas douter de lui.

L'étang était comme il se le rappelait. Même sa place, le petit nid où il s'asseyait habituellement, était tout prêt, comme si quelqu'un l'avait entretenu en tassant les herbes et en coupant les ronces qui poussaient autour. Le lac scintillait sous la lumière de la lune, un scintillement étrange provoqué par les petites rides qui frissonnaient à sa surface et qui courraient d'un bord à l'autre, peut-être provoquées par le héron qui semblait dormir au milieu de l'eau. Il s'assit avec Anda à l'endroit habituel et la serra très fort dans ses bras.

– Il faut attendre, dit-il, attendre que cela se produise.

Anda ne demanda pas ce qu'il fallait attendre. Elle le savait. Ils restèrent comme cela un long moment, un très long moment. Une grenouille commença soudain son chant, c'était l'heure. Alors toute la colonie reprit en chœur. Le chant des grenouilles s'éleva dans l'air et envahit le moindre recoin de la forêt. Il se répandit jusqu'au village où Marie sortit dehors pour écouter, étonnée de l'entendre si bien. Au milieu de l'étang, le héron sortit la tête de dessous son aile et posa sa deuxième patte au fond de l'eau. Il tourna son bec vers le jeune couple assis sur le nid de Rémi.

– Quelque chose se passe, murmura Anda, quelque chose va arriver. Le héron se réveille en pleine nuit !

Tous les deux étaient dans une harmonie complète, si complète qu'elle leur paraissait surnaturelle. Leurs esprits communiaient ensemble dans un même rêve, comme s'ils étaient finalement pareils l'un à l'autre et non deux personnes différentes. Le reflet de la lune était comme une main de fée, la danse des chauves-souris dans la lumière blanche dessinait des silhouettes grotesques, le chant des grenouilles avait atteint un paroxysme. Rémi s'attendait à sentir la main de Camille lui ébouriffer les cheveux, comme dans ses rêves d'enfant quand il était au même endroit. Curieusement, ce fut Anda qui, la première, murmura doucement « Maman est là ! » Rémi la serra contre lui et ensemble, ils écoutèrent le chant de Camille, un chant miraculeux qui semblait sortir de nul part, un chant d'une pureté infinie. Un mouvement derrière le fourré les réveilla et les fit sortir de leur rêve commun. Un grand silence régnait, les grenouilles ne chantaient plus, les chauves souris ne volaient plus dans la lune à la recherche d'insectes, accrochées comme des petits sacs aux branches des arbres, elles attendaient quelque chose, la nature retenait sa respiration.

Une ombre sortit alors du fourré, c'était le loup, le vieux loup de Rémi. Sa silhouette grise se confondait avec son ombre dans la lumière de la lune et lui donnait une apparence monstrueuse. Comme pour accentuer la sauvagerie de l'apparition, le loup leva la tête vers la lune et poussa un long hurlement. C'était sa façon de dire bonjour. Il s'approcha de Rémi et le sentit longuement, puis il fit la même chose avec Anda. Celle-ci était terrorisée et se faisait toute petite, roulée en boule contre Rémi. Elle voulait fuir, mais Rémi la retenait fermement. Une idée incroyable venait de lui traverser l'esprit après leur rêve commun devant l'étang et seul le loup pouvait apporter la preuve qu'il cherchait. Le loup s'assit alors à côté d'eux et continua à les regarder.

– C'est comme pour les patous, murmura Rémi, le loup t'a reconnu comme il me connaît moi. Il y a quelque chose en toi qu'il reconnaît, ce ne peut être qu'une odeur. Une odeur de famille.

Anda tressaillit à ces mots et le regarda fixement.

– Anourelle, tu penses à Anourelle, ta sœur. Ce n'est pas possible. Nous n'avons rien de commun !

– Si, une odeur de famille. Maintenant je suis sûr. Cela tournait dans mon esprit depuis longtemps mais je ne savais pas ce que c'était. Je ne comprends pas comment cela peut être, mais tu es ma sœur !

Comme pour appuyer cette affirmation, le loup se leva et vint se frotter contre Anda. Le chant des grenouilles reprit soudain avec une force extraordinaire. Les grenouilles approuvaient.

– Nous sommes frère et sœur, les jumeaux de Camille, c'est sûr. Cela explique plein de signes que je voyais sans comprendre. Tu t'appelles Anourelle, ce nom que tu disais, sans savoir pourquoi, en voyant une grenouille quand nous étions au lac des Mille Couleurs. Maintenant la réaction de Mélezen, ton père, s'explique facilement.

– Mais pourquoi ?

– Il ne veut pas qu'on se marie puisqu'on est frère et sœur ! Mais il reste à expliquer pourquoi tu t'appelles Anda, pourquoi la date de ta naissance est différente de la mienne, pourquoi ta mère s'appelle officiellement Anne Natal, pourquoi tu n'es pas resté avec Camille et moi quand nous étions petits, pourquoi ton père est Mélezen, pourquoi...

– Tu vois bien que c'est impossible. Il y a bien trop de pourquoi ! Nous avons chacun une famille différente. Pourtant, c'est vrai que le nom Anourelle revient souvent du fond de ma mémoire quand on est ensemble. Par moments, j'ai l'impression que tu es plus qu'un amoureux, un frère. Et maintenant qu'est-ce qu'on va devenir, avec le mariage en cours ?

– Le mariage... l'étape ultime de notre union. Tout est à reconsidérer. Désormais, on ne peut plus se voir comme on se voyait avant.

– Mais pourquoi ? J'aime être avec toi, j'ai tellement confiance.

Elle se pelotonna contre lui en pleurant. Elle se sentait nue, perdue dans un monde qui la secouait dans tous les sens et ne lui laissait pas le temps de trouver les points de repère nécessaires pour tracer sa vie. Qu'était-elle donc ? Un jouet que l'on s'était amusé à perdre et à faire renaître.

En quittant l'étang, ils se retournèrent une dernière fois pour regarder l'étang. Le loup avait disparu, content sans doute de les avoir reconnus tous les deux. Les grenouilles dormaient, seul le héron s'était rapproché et les regardait. Il fit entendre un claquement de bec, comme pour dire « bonne chance » et leur souhaiter de réussir leur nouvelle vie de frère et sœur.

Ni l'un, ni l'autre ne ferma l'œil de la nuit, chacun isolé dans sa petite chambre. Trop de choses entraient en conflit dans leurs esprits. Comment allaient-ils vivre le lendemain ? Comment annoncer cette extraordinaire nouvelle à Marie ? Et puis si tout cela n'était qu'un rêve, une illusion provoquée par les reflets de la lune sur l'étang et le chant assourdissant des grenouilles. Ils avaient eu une révélation qu'ils avaient ressentie jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, mais maintenant, dans leur insomnie, rien ne semblait sûr, il n'y avait aucune preuve véritable à part l'odorat d'un loup ! Il était peut-être préférable de ne pas parler de cette révélation aberrante à Marie et de continuer comme avant, de se marier simplement sans se poser de questions et d'avoir beaucoup d'enfants.

Le lendemain matin, Anda descendit la première pour le petit-déjeuner. Elle avait finalement réussi à dormir un peu et cela l'avait reposée. Avec Marie qui l'attendait, il y avait Galléan et ils discutaient des préparations du mariage. Galléan se précipita pour l'embrasser.

– Ah, voilà la future mariée ! Bonjour Anda, je suis bien content d'être là et de pouvoir participer à la fête.

Anda avait un air bizarre. Elle le regarda longuement dans les yeux et elle dit juste deux mots :

– Je ne suis pas Anda, je m'appelle Anourelle.

Le tonnerre serait tombé sur le château que cela aurait eu le même effet. Marie tomba assise, stupéfaite, mais ce fut Galléan qui fut le plus frappé. Il se rappelait le rapt d'Anourelle, dont il avait été témoin, comme si c'était hier. Il avait longtemps hésité sur la signification à donner à la disparition de la petite fille emmenée par le berger Joël. Petit à petit, il avait pris conscience que ce n'était pas une disparition, c'était un enlèvement. Camille n'avait rien dit, il ne savait pas pourquoi, alors lui aussi avait gardé le silence. Mais petit à petit, c'était devenu le regret de sa vie : il aurait dû essayer sauver la petite fille des griffes de Joël. Pourtant cet homme était tellement sympathique et serviable que supposer un enlèvement était à peine croyable.

Anda les regarda tous les deux, abasourdie. Elle n'imaginait pas produire un tel effet en prononçant ce nom d'Anourelle. Cette histoire la dépassait et elle-même n'y croyait pas trop. Bien sûr, un mystère enveloppait sa famille et elle n'avait jamais bien compris l'origine de sa mère, Anne Natal. Mais de là à devenir Anourelle, la fille de Camille, il y avait un pas qu'elle n'arrivait pas à franchir. Que devenait son père dans tout cela, était-il vraiment son père ?

Non ! Elle ne pouvait pas douter de lui. Elle aimait Mélezen qui l'avait élevée avec amour et elle ne pouvait pas imaginer qu'il ne soit pas son père.

Ce fut Marie qui reprit la parole la première, tout doucement, comme emportée dans un rêve.

– Anourelle, ... C'est possible ! J'en avais l'impression depuis le premier jour que je t'ai vue. Tu ressembles tant à la belle Camille. Mais comment cela peut-il être ? J'ai ton certificat de naissance que m'a donné ton père pour le mariage, ta mère s'appelle Anne Natal et tu es née un an, jour pour jour avant Rémi, alors qu'Anourelle a le même âge, elle est sa jumelle.

– Pourtant c'est possible qu'elle soit Anourelle, renchérit Galléan, cette possibilité m'avait effleuré quand elle est arrivée à la cabane de Fondterre et que les chiens n'ont pas aboyé après elle. J'ai cru un moment voir arriver Anourelle.

Anda attendait qu'ils parlent, qu'ils racontent ce qu'ils savaient. Parce qu'ils savaient quelque chose, c'était évident. Le fait qu'elle puisse être Anourelle ne leur paraissait pas aberrant. Donc ils savaient quelque chose.

Mais ils ne disaient rien. Galléan ne pouvait pas lui raconter que Mélezen était peut-être un voleur d'enfant et Marie n'osait pas raconter le drame de Camille, arrivé lors de son séjour à la cabane de Fondterre. Comment raconter à Anda qu'elle était le résultat d'un viol et que l'auteur présumé du viol était son père, celui qui l'avait élevée et qu'elle semblait tellement aimer. Marie ne pouvait pas imaginer raconter une telle histoire, elle sentait qu'Anda ne la croirait pas. Elle n'avait d'ailleurs aucune preuve à avancer, mais surtout elle ne voulait pas abîmer la jolie fille pure et si pleine d'enthousiasme qu'elle connaissait.

« Pourquoi Anda pense tout d'un coup être Anourelle ? » se demanda Marie, « Il doit y avoir une raison ! » et Marie se risqua à poser la question :

– Mais comment as-tu imaginé que tu pouvais être Anourelle ? Hier soir, la question ne semblait pas se poser. C'est Rémi qui t'a mis ça dans la tête ?

– C'est à cause du loup. C'est lui qui nous a montré, à Rémi et à moi, que nous étions frère et sœur !

Tout cela ne tenait pas debout. Marie et Galléan échangèrent un long regard. Que pouvaient-ils faire ? Mais au fond d'eux-mêmes, une conviction profonde s'enracinait : Oui, Anourelle avait survécu et elle était là, devant eux ! L'extrait de naissance ne pouvait être qu'un faux et Anda n'était pas l'Anda qui devait se marier dans deux jours. Il fallait tout arrêter.

Quand Rémi arriva, ce fut encore plus confus. Il parla de la petite fille qu'il appelait Anouille quand il était tout petit. Il raconta le long mûrissement qui s'était fait dans son esprit depuis qu'il avait rencontré Anda. Il dit aussi ce mystère qui semblait entourer ses deux parents, Camille et Alatiel, et son interrogation sur leur séparation, alors qu'ils semblaient si bien ensemble. Pour lui, la scène, qu'il venait de vivre avec Anda au bord de l'étang, avait été

décisive. Les signes ne pouvaient pas tromper, surtout pas le signe du loup. Anda était Anourelle, sa sœur jumelle.

Dans cette confusion, Marie comprit qu'elle devait prendre une décision. Elle voulait le bonheur de Rémi de tout son cœur et elle avait adopté la belle Anda comme si elle était sa petite-fille. Elle les serra tous les deux contre elle en posant une main sur chaque tête.

– Mes petits-enfants, mon chagrin est immense devant ce gâchis. Il faut maintenant prendre du temps pour se retrouver. Nous allons suspendre le mariage. Je m'occupe de tout. Peut-être pourrait-on faire un test ADN pour éclaircir la situation. En attendant, allez donc vous promener un peu. Cela vous fera penser à autre chose. Mais n'allez pas à l'étang, il pourrait vous arriver une nouvelle révélation ! Galléan, emmène les donc à la vacherie dans le vallon d'Ullion. Je vais de ce pas à la mairie.

– Non, répliqua Anda, je veux aller à la mairie moi-même, avec Rémi. Nous y allons tout de suite. Merci pour ton aide, Marie, mais c'est à nous de prendre en charge toute cette affaire.

Marie frémit de plaisir à ce tutoiement. C'était la première fois qu'Anda l'employait. Jusqu'à présent elle s'était considérée comme une étrangère à la famille, la fiancée de Rémi, et elle vouvoyait Marie. Maintenant qu'elle était devenue Anourelle, Marie devenait sa grand-mère adoptive comme elle l'était pour Rémi.

Anda avait une idée derrière la tête en allant à la mairie pour arrêter le mariage, et elle ne fut pas déçue. A la mairie, on fut un peu surpris de cette demande de suspension, mais ni Anda, ni Rémi ne voulurent donner aucune raison. C'était la décision des fiancés et il fallait s'y conformer. Une fois cette démarche faite, Anda demanda si on pouvait avoir des informations sur Anourelle Carle, la fille de Camille. A sa naissance, les jumeaux avaient été enregistrés à la mairie de St Etienne de Tinée sous le nom de leur mère, Carle, et on pouvait peut-être retrouver une trace. Camille était trop connue à Ullion pour qu'on refuse un service à l'amie de son fils, une si jolie jeune fille qui ressemblait tant à Camille. La secrétaire passa immédiatement un coup de fil à St Etienne de Tinée. La réponse laissa Anda et Rémi sans voix : un avis de décès avait été reçu pour Anourelle Carle, il avait été émis par la mairie de Sirola.

Ainsi il n'était pas possible pour Anda de reprendre le nom d'Anourelle. Jamais elle ne pourrait obtenir l'extrait de naissance correspondant. L'Anourelle, jumelle de Rémi, avait été déclarée décédée et on ne pouvait pas la faire renaître. Ou alors il faudrait lancer une enquête judiciaire.

– Jamais ! s'exclama Anda, à cette proposition de Rémi. J'ai bien trop peur de ce qu'on pourrait trouver. Je crois que je vais rester Angélique, fille de Mélezen Fouque. C'est curieux, mais je crois qu'il est vraiment mon père. J'aimerais bien que Camille soit officiellement ma mère, parce que j'aime Camille après tout ce que j'entends dire de bien sur elle, et puis je n'ai jamais eu de maman. Mais il n'y a qu'elle ou mon père qui pourrait le confirmer. Or elle a disparu et mon père ne veut rien dire. D'ailleurs je n'ai pas envie de lui demander, j'ai peur de le perdre.

Ils décidèrent malgré tout de procéder au test ADN. Cela n'engageait pas trop. Le résultat, communiqué quelques jours après, fut sans appel : ils étaient bien frère et sœur, mais du côté maternel. Rémi et Anda étaient des « faux jumeaux », fils et fille de la même mère, mais de pères différents. Le loup avait raison et Anda était bien Anourelle Carle, déclarée décédée, à l'âge de trois ans, à la mairie de Sirola.

– Si je suis Anourelle, j'ai juste ton âge. J'ai 16 ans, et non pas les 15 ans d'Angélique ! C'est quand même extraordinaire, s'exclama Anda, c'est comme si je vieillissais d'un an en une seconde !

Mais ce côté amusant ne pesait rien à côté du drame qu'Anda commençait à deviner derrière cette filiation. Ils étaient jumeaux, de deux pères différents, donc nécessairement leur mère, la belle Camille, avait connu les deux pères le même jour. Mais comment ? Dans quelles conditions ?

Ils essayèrent encore une fois d'interroger Marie. Il leur semblait qu'elle devait savoir, elle avait connu Camille et même la considérait parfois comme sa fille. Sûrement Camille lui avait confié son secret. Mais Marie ne voulut rien savoir. Ce n'était pas elle qui pouvait raconter le drame qui s'était passé au lac des Mille Couleurs.

Quelques jours s'écoulèrent dans une ambiance morose, jusqu'à la journée prévue initialement pour le mariage. Anda s'attendait toujours à voir arriver Mélezen pour arrêter le mariage, comme il l'avait promis, mais il ne vint pas. Sans doute avait-il appris que le mariage avait été suspendu et cela lui allait bien. Le jour prévu pour le mariage, Marie organisa un petit repas intime avec Galléan. « C'est pour fêter les retrouvailles du frère et de la sœur, dit-elle » Mais ni Rémi, ni Anda ne semblaient d'humeur à apprécier et la fête tourna un peu court.

Marie comprit que le traumatisme subi par les deux enfants était loin d'être guéri. Il leur fallait maintenant s'habituer à être frère et sœur, alors qu'ils avaient vécu des moments intenses d'amour. Galléan lui avait raconté la vie à la cabane de Fondterre et ce désir violent qui rayonnait dans le vallon et que rien ne semblait pouvoir contenir, quand ils se baignaient dans le lac des Mille Couleurs. Il avait parlé de l'épisode de l'avalanche qui les avait interrompus juste au dernier moment. Alors Marie remerciait parfois l'ange gardien qui avait réussi à les protéger l'un de l'autre et éviter le drame du frère et de la sœur devenus amants. Elle comprenait aussi que le désir était toujours là et couvait en silence. Il leur faudrait du temps pour s'habituer à être vraiment frère et sœur. Mais elle faisait confiance à Rémi. Son caractère généreux et ouvert saurait transcender leur relation. Et Anda, avec son caractère farouche, ne se laisserait pas entraîner n'importe comment.

Marie aurait bien aimé les garder tous les deux avec elle, à Ullion. Ils étaient ses petits-enfants et elle savait qu'ils avaient besoin d'aide et de réconfort. C'était la jolie Anourelle qui lui faisait beaucoup de souci. Cette pauvre jeune fille n'avait plus de père, depuis que Mélezen avait disparu, mais surtout Marie savait qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de retourner sans cesse le drame dans sa tête pour essayer de comprendre le fait qu'elle soit Anourelle et non Anda. Marie voyait bien que ce mystère la bouleversait, mais elle avait décidé que jamais elle ne raconterait ce qu'elle savait. Avant de partir, Camille lui avait laissé comprendre une partie du drame, mais elle ne pouvait pas imaginer de le dire maintenant sa

filles, cela aurait été une sorte de trahison. Elle sentait qu'Anda lui en voulait et cela la désespérait. Et puis tout ce drame, cet enlèvement de la petite Anourelle par l'homme de l'Estrech et la passivité de Camille suite à cet enlèvement, tout cela était basé sur une hypothèse, vérifiée maintenant par l'analyse ADN. Cela ne serait pas arrivé si Mélezen ne s'était pas persuadé qu'Anourelle était sa fille et si Camille n'avait pas trop facilement adopté cette solution en espérant ainsi oublier cet homme qui la hantait sans cesse.

Tout cela faisait beaucoup de souci et chaque jour en se couchant, la vieille Marie se demandait si le lendemain apporterait un brin d'espoir.

Les enfants de Camille avaient été conçus sur les bords du lac des Mille Couleurs et c'est peut-être pour cela qu'ils étaient tous les deux extrêmement brillants à l'école. Un don que la fée du lac avait voulu leur faire pour se faire pardonner le drame dont elle avait été témoin. Rémi était déjà en classe de khâgne et espérait bien entrer cette année à l'École normale supérieure. Anda, qui venait de prendre un an de retard sur sa scolarité en apprenant qu'elle était Anourelle, était scientifique jusqu'au bout des doigts. Elle avait réussi un bac scientifique avec la mention très bien et elle devait entrer dans une classe préparatoire aux grandes écoles. Mais les événements de l'été allaient bouleverser tous ces plans ambitieux.

Pourtant Marie tenait beaucoup à ce que la formation de ses deux petits-enfants continue normalement, malgré le mariage manqué. Rémi devait rejoindre sa classe de khâgne au lycée à Nice. C'était moins facile pour Anda. Mélezen semblait avoir disparu mais Marie avait compris qu'il lui faisait confiance et lui confiait sa fille. La veille, elle avait reçu un chèque de sa part avec un petit mot. Il lui disait de faire pour le mieux, il ne pouvait plus s'occuper d'Anda. Marie, qui connaissait l'histoire, comprenait pourquoi et finalement cela lui convenait bien. Anda était maintenant sa petite-fille. Elle décida de les inscrire dans le même lycée, à Nice, pour que les deux jumeaux se retrouvent enfin ensemble et puissent venir souvent à Ullion.

Le dernier jour, avant de partir pour Nice, Rémi entraîna sa sœur à l'étang. Il voulait revoir son petit paradis d'enfance, disait-il, mais plus vraisemblablement il espérait un nouveau signe. Pour lui, chaque chose contribuait au sens de la vie.

C'était le matin, quand le soleil levant envahit les recoins les plus sombres de la forêt. A cette heure, les animaux de la forêt viennent boire et, en arrivant à l'étang, le frère et la sœur dérangèrent une jeune biche. L'étang était comme d'habitude. Le couple de canard arriva, curieux et avec l'espoir de recevoir quelque chose à manger. Le héron était en chasse et les grenouilles, méfiantes, s'étaient toutes réfugiées sous les rochers, au plus profond du lac. Le frère et la sœur se tenaient par la main et Rémi serrait si fort qu'Anda fut obligée de le lui dire. Ils étaient restés debout, l'un à côté de l'autre, comme s'ils avaient peur de s'asseoir. Un souffle de vent remua les arbres autour de l'étang et la surface de l'eau se couvrit de rides. Ils se regardèrent soudain, les yeux dans les yeux. L'attirance l'un pour l'autre devint insoutenable, leurs lèvres cherchaient à retrouver le baiser fabuleux du lac des Mille Couleurs, leurs corps attendaient la caresse. Ce fut Anda qui rompit la première l'enchantement, elle murmura doucement : « C'est fini, maintenant. Tu es mon frère. Mais j'ai encore plus confiance en toi »

Ils se séparèrent en gardant les yeux rivés sur l'autre. Un grand sentiment de détresse les envahissait. Quel était leur avenir maintenant ? Comment vivre ensemble, comme un frère et une sœur ? Il fallait oublier leur amour et réapprendre à vivre autrement.

Il restait encore quelques jours, avant le départ pour Nice. Les deux jumeaux en profitèrent pour aider Galléan à ramener ses moutons de la transhumance. En faisant cela, ils leur semblaient se rapprocher un peu de leur maman. Camille avait été bergère un été au lac des Mille Couleurs et Marie avait raconté comment elle aimait la nature. « Comme son fils » disait Anda.

Galléan essayait de l'appeler Anouelle, mais la greffe ne prenait pas.

– Anouelle est officiellement morte. Cela ne veut rien dire de reprendre ce nom, répondait Anda. On ne peut pas faire revenir l'histoire en arrière !

– J'aimais bien Anouelle. C'était une jolie petite fille, je regretterai toujours de ne pas avoir su la protéger.

– La protéger de quoi ? De Mélezen ? Mais c'est mon père et il n'y a pas à avoir peur de lui ! De toute façon, il vaut mieux que je reste Anda, c'est quand même plus simple.

Par moments, elle comprenait son père quand il lui interdisait de monter au lac des Mille Couleurs. Si elle avait obéi, tout cela ne serait pas arrivé. Elle n'aurait pas connu Rémi et elle serait encore l'Anda innocente qui voyait le monde avec des yeux pleins de rêves. Maintenant la révolte grondait en elle, on l'avait trompée et elle ne pouvait pas digérer ce mensonge. Elle avait cru trouver un amour merveilleux en rencontrant Rémi, puis tout s'était effondré et elle se retrouvait avec un frère qui ne pouvait pas être son amant et un père qui l'avait trahie. Ce fut dans un de ces moments noirs, qu'elle décida de consacrer tout son temps à rechercher Mélezen. Il s'était enfui, elle en était sûre, sans doute dans la montagne, parce qu'il ne pouvait plus affronter le regard de sa fille.

– Il veut disparaître à tout jamais, mais je le retrouverai, se jura-t-elle, et il me parlera les yeux dans les yeux. Je veux tout connaître du drame de Camille et le rôle de Mélezen dans ce drame. Il n'y a que lui qui peut me raconter ce qui s'est réellement passé. Il faut que je connaisse la vérité, sinon la vie n'est plus possible.

Ses yeux lançaient des éclairs en disant cela et la petite moue farouche, qui se dessinait sur son visage, accentuait sa beauté et la faisait resplendir comme un diamant. Rémi n'osait rien dire et se contentait de l'admirer sa beauté. De son côté, Galléan retrouvait en elle son amour sans espoir pour la belle Camille.

Le dernier jour, avant de quitter Ullion, Anda demanda à Galléan la clé de la cabane de Fondterre.

– Pourquoi, demanda-t-il, tu veux y aller cet hiver ? Ce n'est pas confortable en hiver, il faut déneiger l'entrée et puis tout a été fermé. Il n'y a plus d'eau, il faut faire fondre la neige et la provision de bois est réduite.

– Tout cela me convient bien. J’y retournerai. Peut-être à l’automne, répliqua Anda, peu bavarde sur ses intentions.

Galléan était bien incapable de refuser quelque chose à la belle Anda et il n’insista pas pour la décourager de tenter un tel séjour.

Rémi nota pour lui qu’Anda espérait sans doute retrouver Mélezen à la cabane. « J’irai aussi, se jura-t-il ».

## LE RETOUR DE CAMILLE

Anda attendit Noël pour retourner à Sirola. Elle hésita longtemps avant de se décider, partagée entre l'Anda, fille de Mélezen et l'Anourelle, sœur de Rémi. Elle savait que Marie l'attendait avec Rémi pour ce premier Noël ensemble, alors elle se sentait coupable comme si elle désertait une réunion familiale. Mais inconsciemment Rémi lui faisait peur. Elle n'arrivait pas à comprendre qu'il soit son frère, son demi-frère plutôt, et cela créait autour de lui un brouillard d'incertitude. Elle lui avait donné son cœur et l'avait aimé de toutes ses forces et maintenant il fallait apprendre à le voir différemment, comme un frère appartenant à une famille qui n'était pas la sienne, une famille qu'elle n'avait jamais connue. Pour elle, sa famille se résumait à son père, Mélezen, et à la grand-mère de Sirola qui l'avait élevée et qui était maintenant disparue. Sa mère officielle, Anne Natal, n'avait jamais existée et elle n'avait bien sûr aucun souvenir de Camille. Alors Rémi restait un étranger et elle avait beaucoup de difficultés à admettre qu'il soit son frère.

C'était pareil pour Rémi lui-même, qui se sentait coupable. C'était lui qui avait convaincu Anda qu'ils étaient jumeaux de la même mère, Camille. Alors, dans le regard farouche d'Anda, il avait l'impression d'un ressentiment comme si tout ce qui arrivait était de sa faute. Au lycée, ils s'évitaient pour ne pas avoir à parler de leur drame et, quand ils montaient ensemble à Ullion, Marie n'arrivait pas, malgré tous ses efforts, à déridier l'atmosphère. Cela la désespérait de les voir ainsi, ils étaient ses petits-enfants et elle se sentait responsable. Elle comprenait que la déchirure vécue par Camille se répercutait chez eux et ne leur permettait pas de vivre comme un frère et une sœur. Elle comprenait qu'ils attendaient la vérité sur le mystère de leur naissance et l'existence de leurs deux familles, alors seulement ils pourraient commencer à surmonter le drame et vivre enfin libres. Mais Marie ne pouvait pas raconter ce qu'elle savait, c'était trop dur et en plus sa connaissance des faits réels n'était que partielle. Il y aurait trop de questions et elle voyait déjà ses enfants s'éloigner d'elle, plongés dans un drame encore plus désespérant.

Anda quitta le lycée quelques jours avant Noël, sans rien dire à personne. Elle laissa simplement un petit mot à Rémi en lui demandant de l'excuser auprès de Marie et que, oui, elle viendrait à Ullion après Noël. En arrivant à Sirola, un fol espoir s'empara d'elle et lui fit croire qu'elle pourrait trouver la maison Fouque ouverte, accueillante, avec le feu dans la cheminée qui flamberait joyeusement et le sapin de Noël déjà tout prêt à être décoré. Mais la maison était bien fermée, froide et triste. Dans le village on la regarda avec curiosité. En la voyant si seule, des voisins eurent pitié et essayèrent de l'inviter, mais elle déclina gentiment. Elle comprit que Mélezen ne viendrait pas et que Sirola resterait muet devant son angoisse. Anourelle avait pris possession d'elle et ici, elle ne se reconnaissait déjà plus. Alors elle se contenta de préparer son matériel de ski, rassembla quelques provisions et quitta le village.

Ce fut ainsi que, la veille de Noël, un garde du parc du Mercantour vit une jeune fille emprunter un chemin dans la forêt, le chemin de la cabane de Fondterre. Elle semblait tellement frêle, avec ses skis sur l'épaule et son sac sur le dos, qu'il la salua et lui adressa la recommandation suivante : « Si vous envisagez de monter vers la cabane de Fondterre, il faut faire attention. Il y a une zone difficile et avalancheuse à traverser, et ce n'est pas recommandé pour une personne seule. En plus, la cabane est fermée et il faut une clé pour

l'ouvrir. » Anda le regarda en souriant : « Ne vous inquiétez pas, je connais le coin et en plus j'ai la clé de la cabane. » Elle était tellement jolie avec son bonnet qui cachait mal ses cheveux blonds, qu'il ne sut plus quoi dire et il la laissa continuer son chemin, en se disant qu'il la surveillerait à la jumelle quand elle sortirait de la forêt.

Le plus étrange est que, un peu plus tard, le garde vit deux skieurs sortir de la forêt, skis aux pieds. Une personne suivait la jeune fille et en regardant attentivement à la jumelle, il lui sembla reconnaître une autre femme. Une tache noire, bien au-dessus des skieuses, attira son attention et il reconnut le vieux loup du lac des Mille Couleurs. Ce dernier semblait surveiller les deux skieuses qui montaient, en faisant de grands lacets, la combe qui menait au Pas de l'Ane.

Dans un lacet, les deux skieuses se rejoignirent et se saluèrent d'un simple bonjour, comme c'est l'habitude en montagne. Dans une entente tacite, elles continuèrent la montée en échangeant chacune leur tour pour faire la trace. Pour économiser l'effort, aucune parole n'était prononcée, mais chacune ressentait la présence de l'autre et c'était une sensation presque naturelle, comme si elles se connaissaient depuis longtemps. Après la grande combe, les deux skieuses s'engagèrent dans la gorge étroite qui représentait le dernier obstacle avant l'arrivée à la cabane. La trace devint difficile et, après de nombreux échanges sur le meilleur chemin pour forcer le passage sans risque, elles revinrent en arrière pour contourner la gorge en passant par un petit sommet, appelé le Pas de l'Ane, comme la combe homonyme. Ce sommet dominait la cabane et le lac des Mille Couleurs. Le garde qui continuait sa surveillance à la jumelle marmonna son approbation. Une fois arrivées au sommet, les deux skieuses n'avaient plus qu'à descendre sur des pentes faciles jusqu'à la cabane. Mais la plus jeune hésita. Des nuages en forme oblongue, sans doute des altocumulus, commençaient à s'accumuler à l'ouest, assombrissant le soleil couchant tout en faisant apparaître des anneaux colorés qui donnaient l'impression d'une symphonie de lumière. Anda avait suffisamment l'expérience de la montagne pour comprendre que ces nuages ne présageaient rien de bon. Elle savait aussi que redescendre de la cabane de Fondterre dans le brouillard et après une chute de neige pouvait être très dangereux, les pentes raides du Pas de l'Âne étant propices aux avalanches de neige poudreuse.

– Vous continuez ? Vous allez au col Perdu ? demanda-t-elle à son compagnon du moment. Ces nuages ne sont pas un bon signe, le temps est en train de changer. Moi, je vais à la cabane, là en-bas. Si vous voulez, nous pouvons y loger toutes les deux.

– Vous avez la clé de la cabane ? s'étonna l'autre. C'est une cabane de berger et elle est ouverte en été seulement. Elle est réservée au berger !

– Mais oui, j'ai la clé. Je connais bien le berger et il me l'a prêtée. Je sais même qu'il reste du bois pour le feu et un petit stock de provision. Mon nom, c'est Anda. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi à la cabane, ce serait sympa de passer la soirée de Noël ensemble. Le lendemain on pourra faire la balade du col Perdu, si le temps le permet.

– Anda, c'est un beau nom. Vous êtes gentille, je ne pensais pas m'arrêter là, mais votre invitation est trop charmante pour être refusée. Je m'appelle Camille.

Sur ce qu'elle avait initialement prévu, Camille resta très discrète. Cette jeune fille l'intéressait. Une sorte de chaleur émanait d'elle et lui réchauffait le cœur. Ce n'était pas le Noël qu'elle avait envisagé quand elle avait décidé de monter à la cabane de Fondterre pour un dernier pèlerinage, mais voilà, la fée du lac des Mille Couleurs lui offrait une nouvelle surprise en faisant apparaître cette jeune fille. Anda, elle disait s'appeler. Camille n'avait jamais entendu parler d'une Anda et pourtant il lui semblait la connaître, comme si elle l'avait déjà rencontrée.

Les deux femmes arrivèrent ensemble à la cabane, après une jolie descente dans la neige poudreuse. Le lac était complètement gelé et recouvert de neige. La vie semblait suspendue dans le vallon, pourtant si animé et vivant en été ; aucun bruit ne venait perturber le silence, pas de chant d'oiseau, pas de stridulation de grillons, pas de coassements de grenouilles et bien sûr aucun bêlement de moutons. Dans le silence ouaté de la neige, on voyait seulement quelques traces de lapins et de renards, peut-être aussi la trace de l'hermine qui habitait sous la cabane. Camille eut l'impression que la nature s'était repliée sur elle-même dans une concentration mystique, peut-être pour mieux préparer la venue du printemps avec les joies futiles de l'amour. C'était cela qu'elle était venue chercher en montant à la cabane, cette solitude et ce dénuement apporté par la neige, mais maintenant il y avait cette jeune fille qui commençait à occuper tout son esprit.

Il fallut aux deux femmes beaucoup d'efforts pour arriver à dégager la porte de la montagne de neige qui s'était accumulé devant. Heureusement le berger avait eu soin de prévenir Anda qu'elle trouverait une pelle cachée sous la terrasse. La cabane était froide et inhospitalière, mais un bon feu dans le petit poêle ne tarda pas à réchauffer l'atmosphère. Dehors la nuit tombait, un dernier rayon de soleil filtrait à travers les nuages qui commençaient à s'amonceler.

Il fallait préparer le réveillon. Les sacs furent ouverts et on mit en commun tout ce qui pouvait être comestible. Mais cela restait un peu maigre pour un réveillon de Noël et les deux femmes se regardèrent, chacune regrettant de ne pas avoir prévu cette rencontre surprenante. Solitaire, Anda n'avait pas prévu de faire la fête autour d'un réveillon en arrivant à la cabane et Camille encore moins. Chacune était là pour la même raison, sans le savoir, et ce n'était pas une raison qui appelait à la fête. Pour Anda, comme pour Camille, passer Noël à la cabane de Fondterre, c'était comme une sorte de recueillement sur des souvenirs ou des morceaux de vie dont on a rêvé qu'ils pouvaient exister.

Camille insista pour visiter la chambre à l'étage, non pas pour préparer le coucher – elle savait bien que ce serait trop froid et qu'il faudrait se débrouiller pour dormir dans la salle de séjour, à côté du poêle – mais pour revoir cette chambre où elle avait tant rêvé, quand, dans les nuits de pleine lune, le chant des grenouilles montait par la fenêtre ouverte. C'est là, assise sur le petit lit, qu'elle commença à raconter son histoire à Anda.

– Quand j'étais petite, j'adorais venir à la cabane en été et coucher dans cette chambre. La nuit j'entendais les grenouilles du lac chanter et cela berçait mes rêves. J'étais une petite fille tellement innocente que je cherchais de l'amitié dans toutes les formes de vie qui se présentaient. Avec les marmottes, je jouais au jeu de touche à tout, leur jeu favori. Je connaissais un petit chamois que je retrouvais le matin au bord du lac. Un aigle que j'avais

sauvé quand il était un petit aiglon, me surveillait du haut des cieux et mon ami préféré était un jeune loup qui me suivait partout. Mais ma confidente, celle à qui je racontais mes malheurs et mes joies, c'était une grenouille particulière que je pouvais reconnaître entre mille. Je crois que je la considérais un peu comme la fée du lac. Je lui avais même donné un nom : Anourelle...

– Anourelle ! C'est extraordinaire, s'exclama Anda qui commençait à entrevoir la vérité. Cette histoire et la façon de s'exprimer de Camille lui rappelait Rémi et son étang.

– Anourelle, oui. Sans doute un rêve de petite fille, reprit Camille, sans faire attention à l'interruption, toute plongée dans ses souvenirs. Plus tard je suis revenue comme bergère, juste pour un été. Je voulais tenter cette expérience de vivre seule avec les moutons pendant trois mois. Ici, à la cabane de Fondterre, personne ne vient et la solitude est garantie. Pourtant, un jour quelqu'un est venu et cela a été le plus beau moment de ma vie. Il s'appelait Alatiel et je l'ai aimé comme jamais je pense qu'on peut aimer quelqu'un. C'est au bord du lac des Mille Couleurs que nous avons fait l'amour pour la première fois. Les marmottes nous entouraient, le loup a poussé un long hurlement et l'aigle, totalement indiscret, observait tous nos gestes. A la fin une grenouille a fait entendre un chant étonnant, ce devait être Anourelle. Ce fut à ce moment là que Rémi a été conçu. Rémi est mon fils, il vit à Ullion avec une grand-mère d'adoption, Marie.

Maintenant Anda ne pouvait plus douter : elle était en présence de la mère de Rémi et donc sa mère à elle. Pourtant elle se retint de trahir sa nouvelle identité. Il y avait trop de choses à comprendre avant. Ce fut après le repas, assise à côté du poêle, que Camille reprit son récit. Anda avait même déniché un flacon de génépi, du vrai, préparé par le berger, celui qu'on ne refuse pas et qui assure le plaisir de la veillée.

– Ce fut après la mort accidentelle d'Alatiel que j'ai quitté le pays. Je ne pouvais plus vivre au milieu de tant de souvenirs et il fallait que je parte. J'aimais mon métier de journaliste, mais je l'ai abandonné pour prendre en charge les activités d'une ONG dans un pays déshérité. Ce fut une vie pleine d'aventures. Il y avait Rémi, mais je n'ai pas voulu l'emmener et je l'ai confié à Marie. Elle est une grand-mère pour lui.

Anda la regarda longuement. Elle avait envie de se jeter dans ses bras et d'éclater en sanglots. Elle eut besoin de toute sa volonté pour se maîtriser et réussit à murmurer quelques mots sans suite :

– Moi aussi, j'ai été élevée dans un village de montagne par une grand-mère d'adoption et je connais Rémi. Je l'ai rencontré ici, à la cabane de Fondterre, l'été dernier. Il était aide berger, cet été là.

– Vous connaissez Rémi ! Oh ! Racontez-moi. Comment est-il ? Il y a tellement longtemps que je ne l'ai pas vu.

Mais ce n'était pas au tour d'Anda de se raconter. Il manquait encore quelque chose dans l'histoire de Camille, un trou béant qui laissait un immense point d'interrogation. Anda regrettait déjà d'en avoir trop dit. Elle n'avait pas envie, mais surtout pas envie de raconter la

découverte de sa gémellité avec Rémi. D'abord elle voulait comprendre comment cela se faisait que son père ne soit pas Alatiel.

Un long silence s'établit. Un silence plein de rumeurs, de bruits invisibles. Un silence obsédant, imprégné d'une sorte de fatalité. La cabane fit entendre un profond gémissement, comme pour exprimer une angoisse diffuse. Dehors la rafale de vent enveloppa la cheminée et rabattit la fumée dans la pièce.

– C'est la tempête, remarqua Anda. Je me demande comment on va redescendre s'il neige trop.

Elle alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Dans la lumière de la lampe, on voyait des tourbillons de neige. La tempête prenait toute sa puissance, le vent redoublait de force, la cabane gémissait sans arrêt. Tout d'un coup Anda eut peur. Seule, isolée avec cette maman qu'elle ne voulait pas encore reconnaître, elle se sentit à la merci de la violence sauvage de la nature. Elle regarda Camille dans les yeux. Elle avait envie de se blottir contre elle, parce qu'elle était cette maman qu'elle n'avait jamais connue, mais quelque chose la retenait, comme un mur qu'il fallait franchir.

– Peut-être la nature veut-elle nous punir. Une telle tempête n'était pas prévue par la météo. Je me demande ce qu'on va devenir ?

– Mais de quoi voudrait-elle nous punir ? s'étonna Camille.

– De votre histoire, elle n'est pas complète ! avança avec audace Anda.

Camille pâlit. Elle regarda longuement Anda. Comment pouvait-elle dire une chose pareille ? Qui était cette fille ? Et pourquoi devrait-elle tout lui raconter ? Et ce regard ! Un regard désespéré qui semblait l'implorer, mais de quoi ? Dehors la tempête redoublait et le vent mugissait. La tôle du toit vibrait et on pouvait avoir l'impression que la cabane allait se désagréger. Dans les yeux d'Anda, une larme coula doucement. « Ce n'est pas possible que cette jolie fille soit Anourelle » pensa soudain Camille, mais elle savait que c'était vrai. Elle se rendit compte qu'elle le savait dès la première fois qu'elle avait parlé à Anda, dans la montée à la cabane.

– Je ne peux pas raconter, murmura Camille, c'est trop dur. J'ai peur de moi et de l'autre.

– Pour moi, souffla Anda, pour moi seulement, il faut tout raconter. J'en ai tellement besoin. C'est ma vie.

Une bourrasque de vent fit trembler la cabane jusque dans ses fondations. Alors Camille commença à parler, tout doucement. Anda fut obligée de se rapprocher pour entendre et elle se blottit contre Camille, la tête sur son sein.

– Anourelle, ma petite Anourelle. Je croyais t'avoir perdu à jamais.

– Mais pourquoi, pourquoi ? S'il te plaît, raconte. Pourquoi ai-je un père qui n'est pas celui de Rémi ? Qui est mon père ?

– Il est venu au bord du lac juste après que nous ayons fusionné nos deux corps pour la première fois, Alatiel et moi. Je ne connais pas son nom, il est resté pour moi l'homme de l'Estrech, parce qu'il venait de la cabane de l'Estrech où il était berger. Il est venu par le col Perdu et j'étais seule, je me baignais dans le lac. Alatiel était descendu dans la forêt pour ramasser du bois. On voulait faire un grand feu de camp le soir pour fêter notre mariage.

Elle s'arrêta, étouffée par le souvenir. Elle revoyait l'homme arriver, comme si c'était hier. Elle était nue en sortant du lac et il regardait cette apparition, médusé.

– S'il te plaît, continue maman, je dois tout comprendre.

– Peut-être qu'il m'aimait et que la jalousie le rendait fou. Je sais qu'il nous surveillait depuis longtemps, Alatiel et moi, mais je ne disais rien. Depuis une visite que j'avais faite à la cabane de l'Estrech, je ressentais ce désir qui le portait vers moi comme une caresse et je n'arrivais pas à m'en défaire. Quand il m'a vue, toute nue sortant de l'eau, il est devenu fou et s'est précipité sur moi... Non ! Ce n'est pas vrai. C'est moi qui l'ai provoqué en voulant me défendre et c'est ce qui l'a rendu fou. Quand il m'a prise, un plaisir fulgurant m'a transpercée et a laissé une marque indélébile. Je croyais qu'il ne me resterait qu'un souvenir de souffrance, comme une blessure qui guérit avec le temps et qu'on l'oublie. Mais non ! Il est revenu plus tard, les jours suivants, après le départ d'Alatiel, et j'ai aimé son corps.

Il y eut un long silence. Anda pleurait doucement. Dehors la tempête semblait se calmer. On entendit le hurlement d'un loup.

– Il s'appelle Mélezen. C'est mon père, murmura Anda, et il a disparu depuis ma rencontre avec Rémi.

– Mélezen... c'est donc son nom. Jamais nous n'avons échangé une parole, sauf le jour de ma visite à la cabane de l'Estrech pour le saluer. Je ne connais rien de lui, seulement qu'il a été berger. Dans ma mémoire, il est resté l'homme de l'Estrech. Je crois qu'il me suivait partout, par moments je ressentais sa présence au plus profond de moi-même, comme une onde qui me pénétrait. Où que j'aie, même avec Alatiel, même quand nous nous aimions, il était là, il me regardait et me faisait frissonner. C'est pour lui échapper que je suis allée me cacher à Ullion et que j'ai rencontré Marie. Mais il m'a retrouvé encore une fois et c'est sans doute parce qu'il ne pouvait pas m'avoir qu'il a enlevé la petite Anourelle. J'étais désespérée, mais je n'ai rien osé dire. Je ne pouvais pas parler de lui et tout avouer, c'était au-dessus de mes forces. Parfois je me demande si je ne cherchais pas inconsciemment à le protéger. Il avait fini par faire partie de ma vie, il entraînait dans tous mes rêves, il avait un pouvoir physique sur moi, il aurait pu faire n'importe quoi de mon corps. Curieusement il ne l'a pas fait et il m'a respectée, sauf une fois dans un train. Cette tension permanente, je ne pouvais plus la supporter. C'est pour cela que j'ai quitté le pays après la mort d'Alatiel. Il n'y avait plus personne pour me protéger de moi-même.

Elle s'assit à côté d'Anda et la prit dans ses bras. Il y eut un long, très long silence. Aucune des deux n'avait envie de prendre la parole, trop de choses à dire, trop de questions à poser. Dans les yeux d'Anda, Camille pouvait lire l'angoisse d'avoir peut-être perdu l'affection d'un père, mais aussi le bonheur d'avoir retrouvé une maman.

– Je suis revenue pour toi. Dans mes cauchemars, je voyais une petite fille qui m'appelait à l'aide et c'était Anourelle. J'ai même rêvé que cette petite fille se mariait avec Rémi. C'était insupportable. Il fallait que je revienne, malgré Mélezen.

– J'ai aimé Rémi, dit Anda dans un souffle, je l'ai aimé à la folie. Mais quelque chose nous a toujours retenu de consommer notre amour. Et Rémi en a deviné la vraie raison un soir au bord de l'étang, son petit paradis. C'est un vieux loup qui lui a fait comprendre que nous étions frère et sœur...

– Un vieux loup ? interrompit Camille. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de vieux loup ? Je connaissais un loup qui habitait au lac des Mille Couleurs. C'était il y a longtemps.

– Depuis tout a été vérifié avec l'ADN et nous sommes bien des faux jumeaux, issus de pères différents, reprit Anda. La conséquence, c'est que j'ai perdu mon identité. Je ne suis plus Anda, j'ai vieilli d'une année et je m'appelle Anourelle. Pourtant ce n'est pas possible, Anourelle est officiellement morte ! Son acte de décès a été dressé à Sirola, le village de Mélezen. Comment redevenir Anourelle maintenant ? Ce n'est pas possible : je suis Angélique Fouque et personne ne pourra faire ressusciter Anourelle !

La nuit fut longue pour la mère et sa fille. Dehors la tempête avait repris et la cabane tremblait dans toute sa charpente. Serrées l'une contre l'autre dans le petit lit de la chambre, elles écoutaient le vent mugir dans la nuit. Anda - Anourelle se sentait perdue. Elle avait retrouvé une maman mais perdu son père. Elle aimait ce père de tout son cœur et elle ne pouvait pas comprendre qu'il puisse être celui que décrivait Camille. C'était trop dur, elle aurait voulu que Rémi soit là, à côté d'elle, mais elle avait aussi peur de lui, de son corps, de son amour perdu. Tous les deux avaient perdu leur père.

– Parle-moi d'Alatiel, s'il te plaît, il pourrait être mon père, aussi bien que Mélezen. On ne sait pas, on n'a pas vérifié l'ADN des deux pères. Comment était Alatiel ? Crois-tu qu'il m'aurait aimé si je n'avais pas été enlevée ?

A ces mots, Camille pâlit brusquement et se mit à sangloter. Le souvenir d'Alatiel qui pourrait être le père d'Anda autant que de Rémi lui était insupportable. Anda la regarda longtemps pleurer. Petit à petit, elle comprit que sa maman avait subi un traumatisme terrible et qu'il fallait lui pardonner. Alors elle la prit dans ses bras, posa sa tête sur son sein et essuya les larmes qui coulaient sur sa joue.

– Ne pleure pas maman, tu as retrouvé ta petite fille. Nous allons vivre ensemble avec Rémi. Je t'en prie, ne pleure plus.

Elles finirent par aller toutes les deux se coucher. La nuit était noire, le vent hurlait dehors et des cauchemars rodaient autour de la cabane, peuplant les rêves des deux femmes. Au milieu de la nuit, Anda se leva, mue par un pressentiment étrange. Elle alluma la bougie posée sur la table, devant la fenêtre et essuya la buée d'un carreau pour regarder dehors. La bougie procurait une pauvre petite lumière, mais cela suffisait pour entr'apercevoir les volutes de neige qui s'enroulaient autour des rafales de vent. La bise s'infiltrait dans les interstices de la fenêtre et faisait comme autant de petits couteaux sur la peau. Anda ramena son vêtement sur elle en frissonnant. Tout d'un coup elle se sentit trop bien dans la petite

cabane, à l'abri des fureurs de la nature. Elle retourna se blottir contre Camille, bien au chaud. Elle avait oublié la bougie allumée, mais elle n'eut pas la force de se relever pour l'éteindre. Quelque chose lui disait que c'était bien d'avoir cette bougie qui éclairait faiblement la tempête.

## LES AVEUX DE MÉLEZEN

Le soir du 24 décembre, à Sirola, le garde du parc du Mercantour jeta un dernier coup d'œil vers la montagne où se trouvait le lac des Mille Couleurs. Il se demandait ce que pouvaient bien faire, seules à la cabane de Fondterre, les deux jeunes femmes qu'il avait vu monter dans l'après-midi. Quelle idée d'aller se perdre dans cette cabane isolée pour un réveillon ! Elles n'avaient même pas l'air de se connaître. Il était aussi un peu inquiet avec le temps qui se dégradait et il se demandait si elles pourraient redescendre à ski sans danger. Il savait la descente dangereuse après une forte chute de neige.

La nuit couvrait déjà la montagne, on ne voyait pas grand chose et le garde allait rentrer dans sa maison quand il aperçut un homme s'engager sur chemin qui montait à la cabane. Cela commençait à faire beaucoup : trois personnes au lac des Mille Couleurs ! Que se passait-il donc là-bas ? Il voulut appeler l'homme pour le prévenir du danger de tempête annoncé par la météo, mais il reconnut Mélezen et se ravisa. On ne donne pas de conseil à un homme comme Mélezen. Le garde connaissait toute l'histoire de cet homme, comment il avait réussi à faire dresser un acte de décès de la petite Anouelle qu'il avait amené un jour, on ne savait pas d'où, et comment il l'avait fait renaître sous le nom d'Anda avec une maman qui n'existait pas. Il aurait pu le dénoncer, mais cela ne se faisait pas à Sirola et il n'avait jamais rien dit, comme personne dans le village. Mélezen était respecté, malgré son caractère sombre et taciturne. Tant qu'il ne portait pas ombrage à la vie du village, on ne se mêlait pas de ses affaires.

La tempête arriva sur Sirola dans la soirée. Des gros flocons de neige, emportés par un vent glacial, commencèrent à s'accumuler en congères sur les endroits abrités. Dans les maisons, on s'activa à boucher toutes les issues pour empêcher le vent de pénétrer, on rajouta du bois dans le feu quand il y avait une cheminée. C'était la veillée de Noël et, dans la grande pièce de la maison, on se réunissait pour faire renaître l'âme de la famille. De temps en temps, quelqu'un s'approchait de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors, mais retournait vite vers le feu, tout frissonnant et bien heureux d'être à l'abri. La maison devenait un petit cocon dans lequel on s'apprêtait à fêter ensemble les dieux qui protégeaient le cœur de la famille, ce cœur dont chaque battement irriguait le tissu familial et le faisait vivre.

Seul le garde du parc du Mercantour restait inquiet. Il imaginait les deux femmes et l'homme, perdus là-haut dans la tempête, sans protection. Peut-être les deux femmes avaient-elles eu le temps de rejoindre la cabane, mais sûrement pas l'homme, parti beaucoup plus tard. Monter à ski, dans un tel blizzard, avec la neige qui tombe drue et vous aveugle, cela devait être infernal. Qu'allait-il donc faire là-haut la veille de Noël ? Ce Mélezen était vraiment étrange. Le garde hésita à appeler la gendarmerie, mais renonça. Il savait que de toute façon, on ne pouvait rien faire. Partir en montagne par un temps pareil, en pleine nuit, était impossible, à moins de vouloir se suicider. Tout d'un coup, il se demanda si ce n'était pas ce que voulait justement Mélezen et il regretta de ne pas avoir essayé de l'arrêter avant qu'il ne s'enfonce dans la forêt.

Dans la grande combe du Pas de l'Ane, au-dessus de la forêt, Mélezen avait chaussé les skis. Les traces laissées par Anda et Camille avaient depuis longtemps disparues, recouvertes de neige fraîche et Mélezen ne pouvait pas imaginer que d'autres personnes pouvaient l'avoir

précédé dans cette tempête. Des bourrasques violentes le déséquilibraient parfois et il était obligé de s'arc-bouter sur ses bâtons. Il avait allumé sa lampe frontale, mais celle-ci éclairait les flocons de neige qui s'enfuyaient devant lui. Il montait, en faisant des lacets dans la grande combe, sans rien voir, au jugé. Il savait qu'il devait rejoindre le sommet du Pas de l'Ane en haut de la grande combe avant de commencer la descente vers la cabane ; il n'était pas question de suivre le chemin d'été dans la gorge.

Le vent l'assourdissait, la neige tombait de plus en plus dense, pourtant Mélezen continua. Il ne pouvait pas arrêter, il avait décidé de passer ce premier Noël sans sa fille, seul, à la cabane de Fondterre et il ne renoncerait pas. Son Angélique avait maintenant basculé du côté de Camille, il le savait et il l'imaginait préparant Noël dans la famille de Rémi à Ullion. Cela était bien, mais son désespoir était immense. Il ne lui restait rien, qu'un grand vide. Il avait tout perdu, il ne reverrait jamais Camille et sa fille était définitivement partie. Dans l'effort de la montée, son esprit se fluidifiait lentement, des barrages psychiques cédaient et des souvenirs remontaient dans sa conscience, des souvenirs qu'il croyait avoir définitivement effacés de sa mémoire. Tout avait commencé cette année quand il avait découvert cette jolie jeune fille qui assurait la fonction de bergère à la cabane de Fondterre. Lui-même était berger à la cabane de l'Estrech, de l'autre côté du col Perdu. Ce fut la jeune fille qui prit l'initiative de venir le visiter un jour, alors qu'il était avec ses moutons en dessous du col Perdu. Il se rappelait encore de cette première vision. Elle était si jolie qu'il ne savait plus quoi dire. Il n'avait pas les mots qu'il fallait. Il en était tombé amoureux dès ce premier regard et cela ne l'avait jamais quitté. Le nom même de Camille le faisait trembler quand il l'entendait. Jamais il n'avait connu d'autre femme, jamais il n'avait réussi à échapper à cet envoûtement qui l'avait saisi lors de ce premier regard. Quand elle repartit, il resta longtemps debout à la regarder. Il ressentait un grand vide autour de lui, comme si la solitude avait changé de consistance. La montagne, qu'il aimait, semblait soudain déserte et triste comme si les fleurs avaient toutes disparu.

Comme pour accompagner ce souvenir, une rafale de vent plus violente que les autres le jeta à terre et il glissa quelques dizaines de mètres dans la pente. Il se releva difficilement, tout blanc de neige, et voulut rejoindre la trace qu'il venait de faire avant de glisser dans la pente, mais elle avait déjà disparu. Il neigeait de plus en plus fort, la visibilité était devenue nulle, même la lampe ne servait plus à rien. Mélezen eut peur soudain, peur de ne pas y arriver. Il avait bien sa boussole et son altimètre, mais dans une telle tempête, cela ne servait plus à grand chose. Il hésita à redescendre, puis se reprit. Non, il n'allait pas abandonner comme cela et se retrouver seul dans la maison Fouque de Sirola. Il irait jusqu'à la cabane de Fondterre et il retrouverait la mémoire de Camille quand elle habitait la montagne et qu'il l'avait tellement aimée. Alors il recommença sa montée dans la bourrasque, fouetté par les flocons de neige qui le transformaient en bonhomme de neige. Plus il montait, plus les souvenirs revenaient et toute sa vie défilait comme un film devant ses yeux.

Ce fut le viol qui marqua le tournant décisif. Il se rappela les images de Camille subjuguée par ce jeune touriste qui n'avait rien à faire au lac des Mille Couleurs. Il s'était mis à surveiller les ébats du couple avec ses jumelles, du col Perdu où il montait chaque jour et cela le rendait fou de jalousie. Cette fille lui appartenait et voilà qu'un autre la lui volait. C'était insupportable, il devenait fou, il n'en pouvait plus de jalousie. Et puis arriva ce jour particulier où la nature semblait en fête et tout poussait à l'amour. Il faisait une douce

chaleur, le soleil brillait de tous ses feux et la prairie chantait à pleine voix. Les oiseaux ne faisaient plus attention à rien, ils jouaient la danse de l'amour et rien n'aurait pu les perturber, même pas un renard. D'ailleurs le renard lui-même s'occupait à gonfler sa belle queue pour mieux séduire la renarde, chasser n'était pas sa préoccupation de l'instant. Les couples de marmottes s'étaient retirés dans la fraîcheur des terriers, laissant les jeunes gambadaient sans surveillance parmi les fleurs.

– Ce jour là, j'ai tout de suite su de quoi il s'agissait, hurla-t-il dans le vent. C'était le jour de la rencontre nuptiale des deux amoureux, il allait me la voler définitivement ! Je suis monté au col Perdu à l'aube avec mes jumelles et me suis installé à mon poste d'observation habituel. Ils étaient là, au bord du lac, enlacés. Les moutons avaient été abandonnés dans l'alpage à la garde des patous, les marmottes assistaient au spectacle et moi aussi. J'ai failli devenir fou. A la fin, le jeune homme est parti dans la forêt, peut-être pour chercher du bois ou des provisions au village et je suis descendu. Elle était nue, si belle, telle une naïade sortant du lac. Si seulement elle n'avait pas eu si peur en me voyant apparaître soudainement à côté d'elle, si seulement il y avait eu un patou pour la surveiller, si seulement elle n'avait pas essayé de résister, il ne se serait rien passé et j'aurais simplement conservé un souvenir brûlant qui se serait peut-être éteint avec le temps. Mais elle ne m'a pas dit bonjour, elle a voulu s'enfuir, et quand je l'ai rattrapée, elle a résisté de toutes ses forces. Alors j'ai perdu tout contrôle de moi-même, je l'ai forcée et je l'ai fait mienne, juste après que le jeune homme la possède. A la fin, elle a renoncé à se défendre et j'ai senti un spasme violent secouer son corps. Elle a aimé, je savais qu'elle aimerait. Cela l'a laissée toute étonnée et c'est pour cela que le jeune homme, quand il est revenu avec son bois, a deviné ce qui s'était passé. Je crois qu'il a été extrêmement jaloux ensuite et il n'a jamais réussi à lui pardonner vraiment.

Ses paroles s'enfuyaient dans le vent furieux, il ne les entendait même pas sortir de sa bouche. Le souvenir était si violent qu'il faillit encore perdre pied et se laisser plaquer par la bourrasque. Mais il se retint à temps. Il se rappelait les derniers jours quand il venait la rejoindre dans l'alpage. Le jeune homme avait voulu partir, peut-être trop déçu ou honteux de sa jalousie et Camille, restée seule, montait dans la montagne chaque jour avec ses moutons.

– Je la trouvais toujours assise au milieu des moutons, l'air absent. Elle semblait m'attendre et quand je m'asseyais à côté d'elle, elle poussait un soupir comme après une trop longue attente. Les chiens ne disaient rien, ils s'étaient habitués à ma visite quotidienne. On n'échangeait aucune parole, simplement je la couchais dans l'herbe, au milieu des coquelicots, la déshabillais soigneusement et la prenais. Chaque fois, une jouissance intense la secouait et la laissait évanouie. Alors je parlais doucement, comme en cachette. Elle ne m'a jamais dit un mot, sauf à la première rencontre quand elle est venue me visiter de l'autre côté du col Perdu. C'est comme cela que je connais son nom : Camille.

Il hurlait dans le vent, ce souvenir le rendait enragé. Il se moquait de la tempête, son esprit était bien plus tumultueux que les bourrasques qui tentaient de le déséquilibrer et de l'emporter dans la pente. Il avait l'impression que la tempête cherchait à le provoquer et à lui faire enfin tout avouer. Il savait qu'il n'avait pas fini, le plus terrible restait encore à sortir de sa conscience.

A la fin de la saison, Camille avait quitté l'alpage avec la transhumance, il l'avait regardé partir sans espoir de la revoir un jour. Il avait bien essayé de revenir à la cabane de Fondterre les années suivantes, mais l'alpage restait désespérément vide : Camille ne venait plus et un homme l'avait remplacé pour s'occuper des moutons. Alors il avait lui-même abandonné son métier de berger et était descendu en ville pour démarrer un petit business. Cela lui avait excellemment réussi et l'argent n'était plus un problème. Il avait pu acheter une ancienne maison à Sirola, qu'il avait bien arrangée. Les gens avaient pris l'habitude de l'appeler la maison Fouque, comme son nom. Il faisait ce qu'il voulait à la mairie et il avait même fini par devenir maire. Pourtant cela ne suffisait pas à remplir sa vie, le souvenir de Camille l'obsédait tous les jours, il la voulait à côté de lui.

Alors il se mit à entreprendre des recherches. Ce fut difficile, il n'avait presque aucune piste et le berger qui avait permis à Camille de passer un été à Fondterre ne voulait rien lui dire. C'est finalement par hasard, un miracle pensait-il souvent, qu'il la retrouva dans le train de Nice. C'était la nuit, elle dormait sur la couchette, elle semblait presque nue sous le drap blanc et il ne put résister à tenter de la caresser, malgré la présence d'autres voyageurs dans le compartiment. Il la sentit jouir sous sa caresse et il sut qu'elle lui appartenait toujours. Il ressentit alors une envie furieuse de l'avoir de nouveau pour lui, de recommencer les rencontres quotidiennes dans l'alpage de Fondterre.

– Je crois qu'elle m'a reconnu le lendemain matin. Son regard était terriblement méprisant, pourtant je suis sûr qu'elle avait retrouvé cette nuit là le plaisir qu'elle avait connu avec moi dans l'alpage. Je savais maintenant qu'elle ne pourrait jamais m'oublier. Elle avait ma marque gravée sur son corps et toutes les nuits, elle me retrouverait dans ses rêves, même si elle se remettait à vivre avec l'autre. Quand elle a accouché et que j'ai compris qu'il y avait deux bébés, j'ai su qu'un des deux était pour moi. Sûrement la fille.

Jamais il n'avait raconté ses souvenirs à quiconque et là, dans la combe du Pas de l'Âne, plongé dans une tempête dont il ne savait pas s'il survivrait, il ouvrait sa conscience en s'adressant au vent, à la neige. Il prenait à témoin la bourrasque quand il la sentait arriver et qu'il s'arc-boutait sur ses bâtons pour ne pas tomber. Il expectorait les mots comme pour s'en débarrasser, il les jetait au vent en hurlant, comme s'ils pesaient depuis trop longtemps au fond de sa conscience. D'une certaine manière, la tempête le lavait en lui faisant tout avouer. Il sentait Camille plus proche de lui au fur et à mesure que sa conscience se vidait de ces horreurs qu'il avait commises.

Après la rencontre dans le train, il lui fut facile de la suivre jusqu'au petit village d'Ullion. Longtemps il s'interrogea sur les raisons de cette retraite et ce fut seulement quand il apprit l'arrivée des jumeaux qu'il comprit. Un des jumeaux lui appartenait et c'était pour cela que Camille s'était retirée à Ullion, plutôt que de retrouver l'autre homme. Alors une idée terrible commença à germer dans son esprit.

– Oui ! Je sais, je n'aurais pas dû, mais je n'ai pas résisté à l'envie d'avoir l'enfant pour moi. Cela remplaçait l'absence de Camille. C'était finalement une façon de me venger de la détresse dans laquelle elle me laissait en me méprisant et en refusant même une seule parole. Alors quand les jumeaux ont atteint l'âge de trois ans, je suis venu à Ullion. Je crois qu'elle m'a reconnu, mais cela m'était égal. Je voulais la fille et c'était tout. Cette petite fille était si

jolie, elle lui ressemblait, mais elle avait mes yeux. J'étais sûr d'être son père et d'ailleurs elle s'est tout de suite prise d'affection pour moi. A Ullion, elle ne me quittait plus. Alors quand j'ai appris que Camille envisageait de partir définitivement avec ses enfants, j'ai enlevé Anourelle. Je savais que Camille ne protesterait pas. Elle n'avait rien dit de sa relation avec moi et elle ne pouvait pas maintenant tout avouer.

Dans le blizzard, il crut soudain entendre le hurlement d'un loup et cela le fit stopper. Pas par peur, non, mais parce que le loup représentait pour lui une force divine. Si ce loup arrivait à se faire entendre dans l'immense bruit de la tempête, c'était qu'il voulait exprimer un message. Il hésita quelques minutes, debout sur ses skis. La neige fouettait violemment son visage et il ne voyait même pas le bout des skis. Malgré la montée, le froid commençait à le pénétrer et il avait suffisamment d'expérience pour savoir que sa seule chance, maintenant, était de trouver la cabane. Rester plus que quelques minutes immobile, sans abri pour se protéger de ce vent glacial, signifiait une mort certaine. Mais que lui voulait ce loup ? Il reprit lentement sa montée aveugle. C'était la seule chose à faire.

– C'était une petite fille adorable et c'était ma fille, j'en étais sûr. Je l'ai emmenée dans mon village, à Sirola. Je savais que je pouvais manipuler l'état civil à ma convenance et c'est ce que j'ai fait ! J'ai commencé par faire mourir Anourelle d'une mauvaise fièvre et dans le même temps, j'ai fait naître Angélique. Pour éviter tout soupçon, je l'ai rajeunie d'un an, jour pour jour ! Dans le village, on n'a rien dit. Personne n'a cherché à savoir d'où venait réellement cette petite fille. Ce n'est pas qu'ils n'étaient pas curieux, mais j'étais le maire, j'étais riche, j'étais farouche et on me craignait. Bien sûr il y avait des doutes, on murmurait des informations invérifiables, mais personne n'a osé me poser une seule question. Il a quand même fallu que je trouve une mère virtuelle à cette petite fille. J'ai utilisé le nom d'une fille que j'avais connue quand j'étais jeune et qui avait ensuite complètement disparu, Anne Natal. C'était commode et tout le monde crut que j'avais revu cette fille et adopté son enfant.

Une bourrasque plus forte que les autres faillit le renvoyer dans la pente. Il fut obligé de se coucher sur ses skis pour éviter d'être emporté. Mais la combe continuait à monter, il savait qu'il fallait aller jusqu'au sommet pour redescendre ensuite vers la cabane. La neige tombait toujours aussi drue et l'habillait tout de blanc. Il hésita à se secouer, le blanc lui convenait. Il retrouvait une innocence oubliée, comme si le déballage de sa conscience le nettoyait et le purifiait. Il regarda vers le haut, mais on ne voyait rien. La pente devenait raide et il se demanda s'il ne s'était pas égaré. Pourtant il se releva et reprit son chemin de croix dans la tempête.

– Je l'ai confiée à ma grand-mère qui habitait la maison Fouque. Je ne pouvais pas m'en occuper tout seul, mais je revenais tous les week-ends. Je crois qu'elle était heureuse. Elle a fini par se faire appeler Anda, mais moi je continue à l'appeler Angélique. Pour moi, elle est un ange, un ange tombé du ciel et elle ne peut pas s'appeler autrement. Ce furent des années heureuses. Je savais que Camille avait quitté le pays, après la mort d'Alatiel. Rémi était installé à Ullion avec cette dame, Marie, qui l'a accueilli comme une grand-mère. C'est curieux d'ailleurs comme la gémellité demeure malgré tout ce qu'on peut faire : tous les deux ont été élevés par une grand-mère et tous les deux ont vécu dans un petit village de montagne.

Le hurlement du loup se fit soudain très proche. Mélezen s'arrêta et regarda autour de lui, mais on n'y voyait goutte. « Que me veut donc ce loup ? » grommela-t-il. Cela le ramena à Camille. Il savait qu'elle avait recueilli un louveteau quand elle était petite et qu'elle séjournait à la cabane de Fondterre pour les vacances. Il l'aimait pour cette capacité à se faire des amis avec les bêtes. Une étrange volonté d'amitié qui irradiait d'elle et lui permettait de communiquer avec la nature. Lui aussi aimait sentir la nature vivre autour de lui. Il avait des souvenirs extraordinaires de ses séjours solitaires à la cabane de l'Estrech avec pour seule compagnie les moutons. L'isolement exacerbe les sens et on peut entrevoir les secrets insoupçonnés qui constituent le fondement de la conscience.

Un hurlement le fit tressaillir et le ramena à la réalité, le loup devait être tout prêt pour qu'on puisse l'entendre si bien malgré le mugissement du vent furieux. Mais il fallait continuer et il entreprit une conversion pour entamer un nouveau lacet. Il crut voir une forme s'enfuir devant lui et il devina quelques traces qu'il suivit sans réfléchir. Il reprit son monologue, mais cette fois il ne laissait plus les paroles s'enfuir dans le vent, il s'adressait au loup.

– Loup, que me veux-tu ? Je suis seul, j'ai tout perdu, je n'ai plus de famille. Peut-être veux-tu te joindre à moi ce soir ? Tu me connais, tu sais ce que j'ai fait, tu me juges, mais tu ne sais pas tout. C'est la fin qui a été terrible puisqu'elle me laisse infiniment seul et sans espoir. Cela a commencé avec ce choc terrible que j'ai eu quand j'ai appris que le gentil jeune homme qu'Angélique avait ramené du lac des Mille Couleurs était Rémi. Je suis devenu comme fou. Pourtant je lui avais bien interdit de monter dans cet alpage, je savais que le lac des Mille Couleurs ferait encore des siennes et cela n'a pas raté ! Quand j'ai vu ce garçon la première fois, je l'ai trouvé adorable et j'ai tout de suite pensé que c'était une chance pour ma fille. Mais quand j'ai appris qu'il s'appelait Rémi, que sa grand-mère était Marie et qu'il habitait à Ullion, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête ! Ce n'était pas possible, il fallait arrêter cette union. J'ai fait ce que j'ai pu pour leur faire comprendre que cela n'allait pas, mais ils ne voulaient rien savoir. Finalement je leur ai dit que j'avais le pouvoir de faire annuler le mariage s'ils s'obstinaient. Cela les a laissés avec plein de questions, ce que je ne voulais pas. Heureusement cette idée de mariage s'est arrêtée toute seule, sans que j'aie eu à intervenir. Je ne sais pas pourquoi, ni ce qu'ils ont pu découvrir, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'Angélique est perdue pour moi. A cette heure, elle est à Ullion avec Rémi et ils préparent le réveillon en famille. Ils se sont finalement retrouvés : on ne lutte pas contre la gémeité. C'est alors que j'ai décidé de me retirer du monde. C'est fini, je ne reverrai jamais Camille et j'ai perdu définitivement Angélique. Il ne me reste que la solitude, c'est pour cela que je monte ce soir de Noël à la cabane de Fondterre. Jamais personne n'a osé aller là-haut à Noël, alors je suis sûr d'être seul, face à moi-même. Peut-être la fée du lac des Mille Couleurs, celle que Camille aimait bien, viendra me tenir compagnie ! Mais elle doit dormir sous la glace, comme les marmottes dans leurs trous et je ne l'intéresse pas.

Une grande paix commençait à le gagner. Il avait tout dit sur sa vie, il n'avait rien caché, même les plus sombres souvenirs. Il savait que ses actions avaient parfois été d'une sauvagerie extrême, mais elles étaient guidées par cet amour farouche qui l'avait envahi la première fois qu'il avait vu Camille. Maintenant c'était à la nature de juger. Il avait tout avoué au vent furieux, à la neige qui semblait inépuisable, à la nuit sans fin, au loup tout proche qui hurlait encore, peut-être aussi à la fée du lac des Mille Couleurs qui dormait sous la glace.

Cela l'avait libéré et il se sentait mieux dans sa conscience. Un espoir de vie s'allumait doucement au fond de son désespoir et tout d'un coup, il n'eut plus envie de mourir.

Comme pour confirmer cet espoir, il sentit la pente diminuer, c'était le Pas de l'Ane, le sommet de l'immense combe homonyme. Il suffisait maintenant de se laisser descendre pour rejoindre le vallon du lac des Mille Couleurs et trouver la cabane. Mais la tempête ne le lâchait pas. Le vent était plus fort que jamais et il tenait à peine debout. Il n'était pas question d'enlever les peluches et de mettre les skis en position de descente. Il fallait continuer malgré le risque de tomber, le froid était trop terrible pour s'arrêter. Ce fut une longue descente, parsemée de chutes chaque fois qu'il prenait de la vitesse. Il allait au jugé, le vallon formait une sorte de cuvette et il savait que de toute façon il devait aboutir au lac. Ce fut une fois arrivé au lac, qu'il se perdit. Il tourna plusieurs fois en rond sans arriver à repérer la cabane. La boussole, qu'il tenait dans ses doigts gelés, lui indiquait bien le nord, mais il ne savait pas de quel côté du lac il était. De dépit, il finit par la jeter dans la neige. Il regretta tout de suite son geste, mais c'était trop tard, la boussole avait disparu. Il pensa construire un igloo et il commença à enlever ses skis quand il se rendit compte qu'il n'avait pas de pelle. Submergé de fatigue, il s'écroula dans la neige et ferma les yeux. Dormir, dormir, il en avait tellement envie. Il savait ce que cela signifiait, mais il n'avait plus la force de marcher encore. La tempête ne faiblissait pas et la température avait dû descendre très bas. Il commençait à sentir des gelures dans ses pieds.

Dans un dernier effort, il se releva et scruta la nuit. Mais l'horizon qui s'offrait à lui était très réduit, il ne voyait que du noir à travers les volutes de neige, il ne savait pas où aller. Ce fut au dernier moment, alors qu'il commençait à fermer les yeux pour dormir enfin, qu'il crut apercevoir une lumière. Alors toute son attention se réveilla. « Ce n'est pas possible, je rêve, laisse tomber. Il n'y a personne dans cette cabane et cette lumière est une hallucination ! » murmura-t-il. Mais la lumière réapparut entre deux volutes de neige et il se mit presque à courir sur ses skis. La lumière continuait à trembloter faiblement à travers la bourrasque et il se battait avec le vent pour avancer aussi vite qu'il pouvait vers elle. Tout d'un coup il se retrouva juste devant la cabane. Il voulut poser son sac pour chercher la clé sans penser que la lumière signifiait une présence. Il se ravisa finalement, enleva péniblement ses skis et entrouvrit la porte. Une bouffée de chaleur l'enveloppa. Il eut à peine la force de repousser la porte sur la tempête et il s'effondra au milieu de la pièce.

## LE PARDON

Anda se réveilla en sursaut au bruit fait par Mélezen. La bougie finissait de se consumer et n'éclairait presque plus. Elle attrapa sa lampe électrique pour voir ce qui se passait. Un homme était effondré au milieu de la pièce. Il leva la tête à la lumière de la lampe et Anda reconnut son père. Elle sauta du lit en criant « Papa, papa, mais que fais-tu là ? » Elle se précipita pour le serrer dans ses bras et l'aider à s'asseoir. Il tremblait dans tout son corps et elle comprit qu'il fallait le réchauffer. Elle rajouta une bûche dans le feu qui, heureusement, n'était pas encore éteint et mit de l'eau à chauffer pour le thé. Ce n'est qu'après avoir bu une gorgée de thé brûlant qu'il commença à reprendre conscience. Il regarda autour de lui, étonné.

– Angélique ! Mais que fais-tu là ? Je te croyais à Ullion.

– Je n'ai pas pu. Ce n'est pas ma famille. Je voulais te retrouver, mais la maison Fouque était vide et triste. Alors je suis montée à la cabane. Dans mon inconscient, j'espérais un miracle et le miracle a eu lieu ! C'est maman qui a raison, ce lac est magique, il doit y avoir une fée qui nous aime.

– La bougie, pourquoi était-elle allumée ? Elle m'a sauvé la vie, je n'aurais jamais trouvé la cabane sans cette lumière qui tremblotait à travers les volutes de neige emportées par la tempête.

– La fée ! C'est la fée du lac ! Elle m'a réveillé au milieu de la nuit, j'ai allumé la bougie et je l'ai posée à côté de la fenêtre pour regarder la tempête. Après je me suis recouché en oubliant de l'éteindre.

Ils se regardèrent longtemps, les yeux dans les yeux, et Mélezen comprit que non, il n'avait pas perdu sa fille. La famille Fouque vivait encore. Pourtant elle avait parlé de « sa maman » Se pourrait-il qu'elle connaisse la vérité ? Mais qui aurait pu lui dire ?

– Tu connais l'histoire ? Tu sais tout ?

– Oui, je sais. Maman m'a tout raconté. Mais je ne veux pas perdre mon papa, c'est toute mon enfance.

– Camille ! Tu as retrouvé Camille et elle a tout raconté. Ce n'est pas possible ! Elle vit dans un pays très loin d'ici et elle a trop peur de moi pour revenir. Elle me fuit, elle m'a toujours fui. Elle me déteste autant que je l'aime, et, quand je prends conscience de l'immensité de mon amour, j'imagine la force de sa haine.

La cabane se mit soudain à trembler et un bruit énorme étouffa le mugissement du vent. Affolée, Anda se serra contre son père. Elle voyait déjà l'avalanche écraser la cabane et étouffer tous ses occupants.

– Ce n'est rien, dit Mélezen pour la rassurer. La cabane est construite à un endroit où les avalanches ne peuvent pas arriver. Celle-ci a dû s'arrêter sur le lac des Mille Couleurs.

Pourtant il était inquiet. L'avalanche avait certainement effleuré la cabane, ce qui expliquait le tremblement. Il était tombé trop de neige, beaucoup trop de neige, et l'épaisseur accumulée en quelques heures pouvait provoquer des avalanches inattendues. Et il continuait de neiger.

– J'aime ta maman, reprit-il en serrant Angélique dans ses bras. Oui ! je l'aime à ma façon. C'est ce que j'ai compris pendant cette montée dans la tempête. Je ne sais pas pourquoi, mais il fallait que je raconte ce que j'avais fait et que je cachais depuis si longtemps. J'ai tout avoué au loup qui me suivait, au vent qui voulait m'emporter, à la neige qui cherchait à m'endormir. Maintenant je suis en repos avec moi-même et je peux regarder la fée du lac des Mille Couleurs sans honte. J'ai fait un rêve, tout à l'heure, quand j'ai failli m'endormir dans la tempête et mourir, j'entrais la cabane et Camille me tendait les bras. Un rêve fou ! Pourtant je l'aime depuis la première fois que je l'ai vue, mais je n'ai jamais su le lui dire. Et puis la jalousie a tout brisé. Il y avait l'autre homme, le père de Rémi. On ne peut pas être deux à aimer la même femme.

Anda se sentit soudain très proche de son père, elle se rendait compte qu'elle ne l'avait jamais vraiment connu. Elle ignorait tout de son amour pour Camille, d'ailleurs elle s'était souvent demandé s'il avait jamais aimé une femme. Il ne lui parlait jamais de sa prétendue mère, Anne Natal, et on ne le lui connaissait aucune liaison féminine. Elle le regarda encore avec une telle confiance qu'il lui saisit la tête dans ses mains et l'appuya sur sa poitrine.

Dehors les rafales du vent en furie se brisaient sur la cabane qui gémissait de toutes ses membrures. Le bruit de la tempête envahissait le moindre recoin et le contraste fut saisissant quand elle s'arrêta soudain, laissant une quiétude sereine se poser sur la cabane. Par la fenêtre, une étoile se mit à briller. Anda crut même entendre le son cristallin d'une fée qui tournait autour de la cabane dans le froid pur de la nuit. Le hurlement tout proche, que le loup poussa, rendit l'instant encore plus extraordinaire. Quelque chose allait arriver, qu'Anda n'osait pas imaginer. Le silence était tel que la souris, qui avait son trou sous le plancher de mélèze, n'osa pas sortir pour attraper le bout de pain qui traînait par terre. C'est alors que le chant s'éleva, un chant d'une pureté infinie. Il s'écoulait de la chambre à l'étage dans une cascade de notes, des notes si fragiles, si délicates qu'un geste aurait pu les casser. La souris marcha sur la pointe des pattes pour éviter de faire du bruit et elle vint s'installer au milieu de la pièce pour écouter. Anda eut l'impression que la cabane elle-même se mettait à chanter, les carreaux des fenêtres amplifiaient les notes, les poutres de mélèze servaient de caisses de résonance, les murs vibraient en harmonie. Le chant se répandit jusqu'au lac des Mille Couleurs tout blanc de neige, éclairé par la lumière de la lune. Dehors le loup l'entendit et chercha à l'accompagner avec sa voix grave et profonde. L'accord se fit vite et les deux chants s'entremêlèrent, faisant monter vers la lune un espoir de vie tellement fort qu'Anda ne résista pas et se mit à pleurer.

Un bruit la fit sortir de son rêve. Elle était agenouillée, la tête sur les genoux de son père et elle avait dû s'endormir. Le chant résonnait encore dans ses oreilles, mais la cabane était immensément silencieuse. Il n'y avait plus de vent et on voyait la lune briller à travers la fenêtre. Sur le petit escalier qui menait à la chambre, Camille s'était arrêtée après avoir fait grincer la marche. Mélezen, immobile comme une pierre, la regardait. Anda eut l'impression

que ce regard échangé entre son père et sa mère durait un temps infini, un temps qui avait peut-être commencé avec son rêve.

Alors Anda se leva. Elle s'avança doucement vers l'escalier et saisit la main de Camille. Un rayon de lune entra la petite pièce et vint caresser les deux femmes en les enveloppa dans un halo blanc. Mélezen se leva et fit un pas en avant. Il tendit sa main et Anda la saisit aussi. Elle rapprocha les deux mains et les mit l'une dans l'autre. Au milieu de la pièce, la petite souris regardait, curieuse. Elle n'avait pas peur, elle sentait que ces humains étaient bien trop occupés entre eux pour faire attention à elle et qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait.

– Mélezen, murmura Camille, Mélezen Fouque, c'est un beau nom. Je vous ai seulement connu comme l'homme de l'Estrech.

Mélezen tomba à genoux, la tête dans les mains, et se mit à pleurer. C'était une vision, un mirage loin de la réalité. Il ne pouvait pas y croire et pourtant il sentait se réveiller en lui cette attirance qu'il connaissait bien quand il s'approchait d'elle. Il avait envie de la prendre dans ses bras et l'embrasser. Il ne trouva qu'un seul mot pour lui répondre :

– Pardon, pardon, pardon, ...

Camille le saisit par les épaules et le releva. Elle ôta doucement les mains qui recouvraient son visage et le regarda. Elle ne l'avait jamais vraiment regardé quand il venait la voir dans l'alpage. Elle se soumettait et le laissait faire ce qu'il voulait avec son corps.

La lumière de la lune accentuait la pâleur de son visage. Il semblait décomposé et des larmes coulaient sur ses joues. Jamais il n'aurait soupçonné retrouver Camille en venant à la cabane ce soir de Noël, c'était trop d'émotions. Il avait subi une tempête terrible, sa fille l'avait sauvé en allumant la bougie et maintenant Camille était devant lui. Il n'osait pas la regarder. Il l'avait abîmée, salie. Il ne pouvait pas être pardonné du mal qu'il lui avait fait.

Pourtant Camille lui prit doucement la tête entre ses mains et l'approcha vers elle. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, dans un regard qui traversa toutes les barrières pour plonger au plus profond de leurs âmes. Que de choses peuvent être dites dans un regard ! Quand Anda les vit rapprocher leurs lèvres pour un baiser immense, qui ne finissait pas, elle comprit qu'ils s'étaient trouvés, enfin, grâce à elle.

Au milieu de la pièce, la petite souris les regardait toujours avec un air moqueur. Elle poussa un cri, comme un piaillage qui fit se retourner Anda. Dans les yeux de la souris, Anda crut voir une étincelle comme un clin d'œil complice. Puis elle disparut dans son trou.

Le lendemain, c'était Noël et on se réveilla tard à la cabane de Fondterre. La nuit avait été mouvementée, mais le vent calmé laissa dormir les occupants jusque tard dans la matinée. Mélezen fut le premier à se lever pour allumer le feu. Un froid glacial avait succédé à la tempête, dehors le soleil allumait les cristaux de neige dans une féerie de couleurs et un rayon se faufila par la fenêtre pour donner cet éclat de joie qui accompagne toujours le matin, surtout après un miracle.

La matinée fut occupée à déblayer la porte, bloquée par une montagne de neige. Ce fut Mélezen qui se chargea de ce travail, pendant que les deux femmes préparaient un repas de Noël avec les ingrédients apportés par chacun et ceux trouvés sur place. Avant de commencer à déjeuner, on chaussa les skis et Mélezen, suivi des deux femmes, entama une trace profonde pour aller jusqu'au lac des Mille Couleurs. La neige était légère comme de la poudre de cristal, elle s'envolait au moindre souffle et s'embrasait dans le soleil. Le lac gelé avait complètement disparu sous la couche de neige et on pouvait douter de son existence au fond du vallon. Des restes de l'avalanche de la nuit descendaient jusque près de la cabane, mais la neige avait ensuite tout recouvert et rien, aucune noirceur, ne venait troubler la blancheur immaculée. Il n'y avait même pas une empreinte d'animal.

– La fée a mis ses plus beaux atours pour nous recevoir, murmura Anda, nous pénétrons dans son palais d'hiver ! »

Chacun avait quelque chose à dire à la fée du lac, mais personne n'en parla. La compréhension, que l'on pouvait avoir du lac des Mille Couleurs et de la fée, restait très personnelle et ne pouvait pas être partagée.

La fête familiale qui suivit ensuite fut pleine d'une joie étrange, comme détachée de toute réalité. Autour de la petite table, Anda s'était installée entre Camille et Mélezen. Elle faisait le service, parlait beaucoup, de tout et de rien. Il ne fallait pas laisser le silence s'installer. Elle se sentait le point central de la réunion, la petite chose nécessaire pour obtenir la cristallisation de cet amour qu'elle voulait entre ses deux parents. A la fin du repas, Mélezen se leva, prit Camille dans ses bras et l'embrassa pour la deuxième fois. Camille poussa un petit gémissement et se laissa aller. Anda se mit à applaudir ce baiser, sa joie était immense. Elle avait réussi à refaire l'histoire pour que sa naissance soit le fruit de l'amour et non d'une violence sauvage. La famille Fouque était maintenant réunie et les Noëls ne seraient plus jamais tristes, comme ils étaient quand la maman était absente. Toute à son bonheur, elle ne se rendait pas compte que Camille n'avait pas que peu parlé, alors qu'il y avait tellement de choses à échanger autour de cette extraordinaire rencontre. Pourtant elle aurait dû se rappeler que Camille n'avait jamais parlé à l'homme de l'Estrech. Le miracle avait peut-être des limites. On n'efface pas d'un coup de baguette magique une vie faite de rancœurs et d'actes fous.

Après le déjeuner, le ciel recommença à se charger de nuages. Mélezen prit un air soucieux, il inspecta les provisions restantes et le bois. Il n'y avait plus grand chose, rien n'avait été prévu pour venir en hiver. C'était une cabane de berger, occupée en été seulement. Si le mauvais temps revenait, il serait encore plus difficile de redescendre dans la vallée. Il y avait déjà trop de neige et il risquait d'en tomber encore plus. Finalement Mélezen donna le signal de départ. Il valait mieux profiter du temps clair avant une nouvelle tempête probable. Camille acquiesça sans rien dire. Elle semblait un peu dépassée par les événements. Seule Anda parla du danger d'avalanche, mais Camille balaya l'argument d'un geste de la main. Anda eut l'impression qu'elle connaissait le danger, mais qu'il était plus important pour elle de quitter la cabane. Un doute sur la possibilité d'une vraie réconciliation assombrît sa joie, mais elle continua à y croire et à essayer de faire partager son espoir.

Anda sortait de la cabane quand elle aperçut la souris. Celle-ci était revenue au milieu de la pièce et la regardait avec un air soucieux. C'est du moins ce que pensa Anda. Avec sa patte, elle fit un petit signe qu'Anda interpréta comme un adieu, mais qui pouvait aussi être un encouragement. Anda commençait à regretter cette petite souris et elle voulut lui laisser un cadeau. Malgré les remarques de Mélezen qui était pressé, elle rouvrit son sac à dos et attrapa un beau morceau de fromage qui restait du repas. Elle le posa à côté de la souris et s'en alla après lui avoir fait un petit signe de connivence. La souris avait maintenant des provisions pour l'hiver.

## LES MIRACULÉES DE SIROLA

Il fallait se presser, la nuit tombe vite à Noël. On referma soigneusement la cabane pour empêcher toute entrée du vent et de la neige. Avant de sortir dans le froid, on avait remis les peaux sous les skis pour remonter au Pas de l'Ane, le passage qui permettait de rejoindre la grande combe homonyme et d'éviter la traversée directe par la gorge, bien trop dangereuse. Mélezen partit devant pour faire la trace. La neige lui montait jusqu'au genoux, mais elle était tellement légère que l'effort restait minime. Anda le suivait avec Camille. Il avait été entendu que tous les trois passerait la nuit à la maison Fouque. Dans les regards échangés, Anda avait senti comme une soumission de Camille aux événements ou plutôt à la volonté de Mélezen. Elle se rappela alors comment Camille n'avait pas su résister à l'homme de l'Estrech et une inquiétude l'envahit. Elle aurait voulu que Rémi soit là avec elle pour l'aider à ajuster tous les morceaux d'un amour qui restait à construire.

Les pentes étaient douces dans la montée au Pas de l'Ane et on pouvait à loisir contempler le lac qui s'amenuisait au fur et à mesure de la montée. Anda ressentit un certain pincement au cœur en voyant ce lac et la cabane peut-être pour la dernière fois. Elle était venue, poussée par un pressentiment, pour passer la veillée de Noël, seule. L'inimaginable s'était produit et maintenant, entourée de sa mère et de son père, une nouvelle vie commençait dont elle avait peur. Elle était redevenue Anouelle mais elle restait Anda, deux filles différentes qui allaient devoir cohabiter. Elle savait que jamais Camille ne pourrait l'appeler Angélique. Pourtant c'était le nom que son père lui avait donné et qui avait bercé son enfance.

Mélezen faisait une belle trace, qui se tirait sur la neige en parfaite harmonie avec les mouvements de la montagne. Anda avait l'impression qu'il la soignait par pur plaisir, peut-être parce que la neige était si pure qu'il ne voulait pas la violer n'importe comment, peut-être aussi parce qu'il vivait des instants où l'amour réconcilie toutes les tragédies. Cette idée lui rappela les conditions de sa conception et cela la chagrina. Mais la trace était si belle qu'Anda oublia qu'elle était née d'un viol. Elle se retournait par moments pour la contempler et admirer son profil. Elle la voyait comme une sorte de calligraphie dans la neige vierge et ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'elle exprimait quelque chose, comme une peinture. Ils allaient quitter ce vallon de la cabane de Fondterre et ils laissaient un symbole sur la neige, peut-être pour remercier la fée du lac. Anda dut se secouer pour oublier ces idées farfelues et elle se remit à monter en suivant la trace.

Ils arrivèrent au Pas de l'Ane dans le brouillard. Le temps se dégradait vite, trop vite et le vent commençait à souffler augmentant la sensation de froid. Anda rêva un instant de la chaleur de la maison Fouque, avec le feu allumé dans la cheminée. « Comme on va être bien tous les trois réunis », se disait-elle, « Je ferai tout pour qu'ils se comprennent et acceptent enfin leur amour. »

Dans le froid et le vent, ils enlevèrent les peluches collées sur les skis et se préparèrent à descendre. On n'y voyait rien et il fallait y aller au jugé. Mélezen se lança le premier en demandant aux deux femmes de bien suivre sa trace pour ne pas se perdre. Dans la grande combe du pas de l'Ane, la neige était extraordinaire, une poudreuse très profonde, mais

légère dans laquelle on pouvait virer facilement et bientôt les trois skieurs s'en donnèrent à cœur joie, malgré le brouillard.

On descendait vite et Anda commençait à penser qu'ils étaient tirés d'affaire et qu'ils seraient bientôt à l'abri dans la forêt quand Mélezen s'arrêta devant une grande pente un peu plus raide. Il demanda aux deux femmes d'attendre un peu pendant qu'il allait tester la neige pour évaluer le risque d'une avalanche éventuelle. Il partit en glissant avec précaution, attentif à tout mouvement et bientôt il disparut dans le brouillard. En haut de la pente, Anda attendait avec Camille un appel de Mélezen pour le rejoindre, lorsque tout d'un coup elle vit la neige se fendre autour d'elle. Elle n'eut même pas le temps d'esquisser un geste avant de se trouver engloutie dans une masse de neige qui descendait à toute vitesse. Peut-être eut-elle une dernière pensée pour la souris de la cabane qui lui avait dit adieu, ou pour la fée du lac qui avait permis la réunion familiale ou pour la vie qu'elle n'aurait pas finalement, elle, une toute jeune fille qui n'avait aimé qu'un garçon et ce garçon était devenu son frère. Elle retenait sa respiration, mais la neige trop légère et poudreuse finit par entrer dans ses poumons et elle commença à suffoquer. Dans un dernier moment de conscience, elle rêva que Camille, sa maman retrouvée, la serrait dans ses bras et lui insufflait une nouvelle vie, une vie où Rémi était son frère. Une petite souris lui fit un dernier signe, puis la nuit tomba.

L'avalanche était énorme. Une petite coulée au départ, elle provoqua le glissement de toute la masse de neige fraîche tombée avec la tempête. Dans un bruit effroyable, ce fut toute la grande combe qui se mit en mouvement et descendit jusqu'à la forêt. Mais l'avalanche ne s'arrêta pas là, elle se traça un chemin en force à travers la forêt, arrachant au passage des dizaines d'arbres. Elle déboula jusque dans la vallée, à l'entrée de Sirola, coupant la route et toutes les communications qui permettent la vie moderne.

Le garde du parc du Marcantour fut réveillé dans sa sieste par le bruit. Sa maison, située à lisière du village, tremblait dans toutes ses membrures et il crut bien que c'était la fin du monde ou au moins la fin du village. Pourtant tout s'arrêta soudain et un grand silence s'établit. Il se précipita dehors et ce qu'il vit dépassait l'imagination. Une montagne de neige coupait la vallée, juste avant Sirola. C'était une neige grise, sale, mélangée avec des arbres, des rochers et autres éléments arrachés par l'avalanche. Là-haut dans la montagne, on voyait clairement la tranchée taillée dans la forêt et plus haut la grande combe, d'habitude belle et lisse, était maintenant toute bouleversée, comme pleine de grumeaux. Le garde eut une pensée aux trois skieurs qui étaient montés la veille. S'ils avaient été pris dans cette avalanche, il n'y avait plus rien à faire pour eux. Il prit ses jumelles pour mieux observer et il remarqua seulement un loup qui semblait errer sur les décombres de l'avalanche.

Ce fut plus tard, beaucoup plus tard, que le garde vit arriver un homme par le chemin de la forêt. Il boitait, son anorak semblait tout déchiré et il était pâle comme la mort. Le garde reconnut quand même Mélezen Fouque et il se précipita pour lui porter secours. Mais Mélezen le repoussa d'un geste farouche.

– Ce n'est pas moi, ce sont les deux femmes là-haut qu'il faut secourir. Mais je sais qu'il n'y a aucune chance. Je n'ai rien pu faire, elles ont disparu alors que j'étais parti en avant pour sonder le périmètre. L'avalanche m'a épargné, alors que c'est moi qui devais mourir. C'est trop absurde.

Là-haut, la tempête avait recommencé et la neige étalait doucement son manteau blanc sur les déchets de l'avalanche. Bientôt la grande combe du Pas de l'Âne retrouverait sa blancheur immaculée. Au lac des Mille Couleurs, la calligraphie formée par les traces de ski et interprétée par Anda comme son adieu s'effaçait doucement, comme une mémoire qui disparaît.

Mélezen ne pouvait pas détacher son regard de cette combe, il voyait Camille et Anda serrées l'une contre l'autre sous une masse de neige qui les enserrait comme dans un cocon. C'était comme si on lui avait enlevé un bonheur auquel il avait rêvé toute sa vie et auquel il avait goûté juste quelques heures à la cabane de Fondterre. Il avait voulu Camille de toute sa force, mais elle s'était toujours dérobée, ne lui laissant que son corps, alors il avait pris sa fille Anourelle et l'avait fait renaître sous le nom d'Angélique pour qu'elle ne soit que sa fille à lui. Et puis la fée du lac des Mille Couleurs avait voulu les rassembler tous les trois à la cabane de Fondterre pour ce Noël et il avait cru que Camille lui appartenait enfin. Il aurait donné sa vie pour les protéger, elle et Anourelle. Et maintenant, par sa faute, il les avait perdues toutes les deux. Il ne pouvait pas s'empêcher de se dire qu'il aurait dû les obliger à rester à la cabane pendant qu'il allait chercher des secours. Un hélicoptère serait venu les récupérer. Mais non ! Il avait voulu qu'elles viennent avec lui, peut-être parce qu'il sentait le miracle de leur réunion encore si fragile. Et puis, il savait bien que son désir, pour que Camille dorme avec lui dans la chambre de la maison Fouque, était si fort qu'il n'avait pas su résister.

Malgré ce qu'il avait dit au garde sur les chances de survie dans une telle avalanche, Mélezen organisa une caravane de secours. Il ne pouvait pas admettre que c'était fini et qu'il faudrait attendre le printemps pour retrouver les corps. Chacun savait dans le village qu'une telle recherche ne pouvait qu'être vaine, c'était comme rechercher une aiguille dans une meule de foin. Les deux femmes n'étaient même pas équipées avec des appareils de détection, de plus l'avalanche avait dû les séparer loin l'une de l'autre. Mais Mélezen était une personne importante dans la vallée et personne ne discuta l'opportunité de la démarche. On s'équipa du matériel nécessaire, avec même quelques chiens experts dans la détection des personnes ensevelies sous une avalanche et la caravane s'enfonça dans la forêt pour rejoindre la grande combe du Pas de l'Âne.

L'avalanche traversait la forêt, mais Mélezen ne s'arrêta pas. Il voulait monter jusqu'à l'endroit où il avait laissé les deux femmes attendre dans le brouillard pendant qu'il cherchait le passage. Il n'avait aucune indication à donner pour commencer à sonder la neige et il était évidemment impossible de sonder toute l'avalanche. Alors la caravane se contenta de s'égailler en remontant dans la zone recouverte par l'avalanche. Leur seul espoir était de retrouver les corps qui auraient pu être repoussés en surface. C'était immense, toute la combe du pas de l'Âne était partie dans l'avalanche et l'on hochait la tête comprenant bien qu'il était impossible de retrouver quelqu'un dans une avalanche aussi énorme. Ils errèrent ainsi toute la journée sans rien trouver, sans même vraiment chercher. Seul Mélezen essayait de retrouver l'endroit où il avait vu la dernière fois Camille et sa fille, mais tout avait été bouleversé et rien n'était pareil. Le garde proposa finalement de donner le signal de la descente, rester là haut ne servait à rien. Mélezen le regarda avec des yeux fous, il ne pouvait pas redescendre sans les deux femmes, c'était pas imaginable, il secoua la tête. Finalement il fut convenu de passer la nuit dans la cabane de Fondterre. Ils étaient presque arrivés au Pas de l'Âne maintenant et celle-ci n'était pas loin.

A la cabane, la souris les attendait, au milieu de la pièce avec son morceau de fromage. Le garde voulut la chasser, mais Mélezen l'arrêta : c'était la souris d'Angélique, la souris qui avait assisté à leur petite fête, la souris qui faisait des signes, peut-être était-elle un peu fée. Ils étaient une dizaine à se tasser dans la petite cabane et la nuit fut longue. Dehors il n'y avait plus un nuage, les étoiles scintillaient dans un ciel d'où la lune s'était retirée, un froid vif immobilisait la vie et un immense silence régnait sur le lac des Mille Couleurs. Quand Mélezen sortit au milieu de la nuit, il crut entendre les bruits cristallins de la neige travaillée par le froid. Dans la nuit noire, juste éclairée par les myriades d'étoiles, dans un ciel qui semblait infini, dans le silence délicat apporté par le froid glacial, ces sons cristallins lui firent tout de suite penser à la fée du lac. « C'est la fée du lac qui chante » murmura-t-il et il se signa, comme s'il voyait Dieu en face de lui.

Le lendemain matin, Mélezen refit la trace vers le Pas de l'Âne exactement comme il l'avait faite deux jours plus tôt pour Camille et sa fille. Tout le groupe suivait derrière et ils arrivèrent rapidement au sommet. La grande combe s'étendait immense au-dessous d'eux jusqu'à la forêt, on ne voyait aucune trace qui eut pu suggérer quelqu'un enfoui et le garde hocha la tête. Clairement la tentative de retrouver les deux femmes n'avait aucune chance d'aboutir. Mélezen aurait voulu que la nature soit en deuil comme lui, mais au contraire tout respirait la vie. Le soleil jouait à créer des reflets dans la neige, le paysage était d'une beauté stupéfiante, des lagopèdes tout blancs profitaient du beau temps revenu et sortaient de leurs trous, des lièvres variables dessinaient des traces dans la neige, des traces qui venaient de nulle part et allait nulle part.

Il n'y eut aucune parole échangée au sommet du Pas de l'Âne, c'était inutile et cela aurait été mal venu. Chacun prépara ses skis pour la descente et, sans un mot, disparut dans la pente. Seul Mélezen resta encore quelque temps au sommet, mais le garde savait qu'il allait redescendre. La douleur était à fleur de peau, rien n'avait besoin d'être dit. Ce fut longtemps après qu'il commença la descente, très lentement. Il cherchait encore l'endroit où il avait laissé Camille et sa fille dans le brouillard, mais le soleil avait redessiné les formes du terrain et il ne reconnaissait rien.

Il allait abandonner lorsqu'il aperçut un homme qui sortait de la forêt. Avec ses jumelles il reconnut tout de suite Rémi et un éclair de rage le surprit. Camille disparue lui appartenait avec sa fille et la vue de Rémi lui rappelait sa haine envers l'autre homme, celui que Camille aimait, celui qui l'avait rendu fou.

Derrière Rémi, Mélezen distingua un chien noir, un grand chien et il eut soudain un pressentiment. C'était le loup qui revenait, le loup de Camille, le loup qui hurlait dans la tempête au moment où il retrouvait Camille dans la cabane. « C'est absurde, marmonna-t-il, ce loup n'a rien à faire ici » Il hésita à s'enfuir en descendant directement jusqu'à la forêt, mais quelque chose le retint. Sans savoir pourquoi, il attendit le jeune homme. Celui-ci montait vite, le loup derrière lui semblait épuisé et traînait la patte, d'autant plus qu'il enfonçait dans la neige. Rémi arriva à la hauteur de Mélezen bien avant le loup. Les deux hommes se regardèrent en silence, aucun d'eux ne voulait prendre la parole, d'ailleurs il n'y avait rien à dire. Rémi se retourna et considéra l'énorme étendue de l'avalanche, maintenant recouverte d'une couche de neige fraîche, immaculée. Il était venu dès qu'il avait entendu parler de cette avalanche à Sirola, il savait que sa mère et sa sœur étaient ensevelies là

dessous, il était sûr de les retrouver, mais maintenant l'ampleur de la tâche lui paraissait insurmontable. Il se sentit soudain tellement impuissant qu'il se mit à pleurer doucement. Il ne pouvait pas imaginer d'avoir perdu Anda à jamais et surtout Camille qui était revenue et qu'il n'avait pas pu voir. Il regrettait infiniment de ne pas avoir accompagné Anda dans son équipée à la cabane de Fondterre. Il serait avec elle maintenant !

Un bruit les fit tressaillir tous les deux, un bruit qui venait de derrière un énorme rocher qui barrait la pente à cet endroit. Ils se regardèrent avec le même espoir fou et se laissèrent glisser jusqu'au rocher. Là le loup creusait un trou. Il avait déjà presque disparu dans son trou et il faisait sortir la neige en gros jets avec ses pattes de derrière. Sans hésiter les deux hommes détachèrent leurs skis et sortirent chacun sa pelle à neige. Ils se mirent à creuser de chaque côté du loup, agrandissant ainsi le trou en une véritable caverne. Le loup semblait épuisé, pourtant il continuait sans relâche.

Le creusement dura toute la journée et on ne voyait toujours pas le bout du tunnel. Le loup n'y arrivait plus, il tirait une énorme langue et haletait à croire qu'il allait exploser. Il s'était mis à l'écart et surveillait les deux hommes. A la nuit, ils furent obligés d'interrompre le travail. Mélezen comprit qu'il fallait aller chercher de l'aide, alors il s'entendit avec Rémi pour que celui-ci passe la nuit dans le trou tandis que lui-même redescendait au village. Il remonterait le lendemain avec de nouveaux bras.

Au village, Mélezen eut beaucoup de difficultés à convaincre le garde de monter une nouvelle expédition, personne ne croyait à son histoire de loup, on pensait qu'il était simplement devenu un peu fou ! Pourtant le lendemain toute une équipe se mit en marche dans la forêt. Sirola était un vieux village de montagne et les croyances dans les choses de la nature étaient ancrées dans l'esprit des habitants. L'histoire du loup pouvait faire sourire, mais malgré tout il y avait là un signe de la nature. Il fallait aller voir.

Quand la caravane de secours arriva au rocher, Rémi était assis à côté du trou, désespéré. Il n'arrivait plus à creuser, il avait cassé sa pelle, la neige de l'avalanche s'était accumulée en passant par-dessus le rocher et le tassement l'avait rendue dure comme du bois. Chaque pelletée qu'il pouvait faire prenait beaucoup trop de temps et il n'en voyait pas le bout. Le loup avait disparu et on regarda Mélezen avec un air soupçonneux. Tout cela était une histoire inventée pour les faire remonter dans la combe, mais cela ne menait à rien. Pourtant ils se mirent au travail. S'il fallait arriver jusqu'au pied du rocher, alors ils y arriveraient. Après ils pourraient regarder Mélezen en face et peut-être en rire.

La journée était déjà bien avancée quand on toucha le pied du rocher. Il n'y avait rien, que de la neige tassée, si dure à creuser que l'épuisement marquait les visages. Les gens se regardèrent d'un air entendu et sans rien dire, chacun remit ses skis et se lança dans la descente. Seuls restaient Rémi et Mélezen qui ne pouvaient pas croire que c'était la fin. Ils organisèrent un nouveau bivouac dans le tunnel. Ils mirent en commun ce qu'ils leur restaient de provisions et dînèrent en silence. La nuit était tombée, mais la phosphorescence de la lune sur la neige éclairait le tunnel d'une lumière bleutée. De temps en temps ils échangeaient un regard, cela suffisait pour se comprendre. Ni l'un, ni l'autre ne voulait briser le silence plein de rumeurs qui les entourait. Ils s'endormirent finalement, un sommeil peuplé de cauchemars nourris par la confusion de leurs sentiments l'un envers l'autre.

Ce fut alors que le loup revint. Il entra comme une ombre dans le tunnel et se faufila jusqu'au fond. Il fallut qu'il se mette à creuser dans un coin pour que Rémi s'aperçoive de sa présence et la signale à Mélezen.

– Le loup de Camille, murmura Mélezen, le loup revient !

– Oui, le loup de Camille. Il me connaît aussi, j'ai la même odeur qu'elle.

Le loup creusait avec acharnement sur un côté du tunnel. Tout d'un coup, sa patte s'enfonça dans la neige, comme dans un trou. Il se lança alors en avant, faisant s'effondrer un dernier mur et disparut. Rémi et Mélezen se regardèrent stupéfaits, puis se précipitèrent à sa suite. On entra dans une grande cave sous le rocher, on n'y voyait rien et il fallut allumer les lampes. Au fond, contre le rocher, les deux femmes étaient recroquevillées l'une sur l'autre. Dans le froid terrible qui régnait au fond de la cave, Camille avait pris Anda dans ses bras dans un dernier espoir de survie. Elle fit un petit mouvement quand elle aperçut la lumière qui l'éclairait et un sourire s'esquissa sur ses lèvres quand elle vit le loup qui la léchait partout où il pouvait. Ce fut tout, elle s'évanouit sans bruit.

Mélezen aida Rémi à sortir les deux femmes jusqu'à l'entrée du tunnel et à les envelopper avec tous ce qu'ils pouvaient avoir. Elles étaient inconscientes et Mélezen comprit que c'était maintenant une question de quelques heures pour les sauver, si on pouvait encore les sauver. Il décida de descendre immédiatement à Sirola pour chercher encore une fois du secours. Dans la nuit, il se perdit plusieurs fois dans la pente bouleversée par l'avalanche et crut qu'il n'arriverait jamais à traverser la forêt. Quand il arriva devant la maison du garde, il était méconnaissable, déchiré par les buissons, ses vêtements en lambeaux. Il lui fallut taper plusieurs fois avant de réussir à réveiller le garde.

– Elles sont là-haut, lui dit-il dans un souffle, elles sont en hypothermie et vont mourir. C'est sous le rocher dans une grotte.

Le garde le regarda longuement sans rien dire. C'était absurde. Il n'allait pas réveiller tout le village en pleine nuit pour leur dire qu'il fallait remonter là-haut ! Personne ne pouvait croire une chose pareille.

– C'est le loup qui les a trouvées, ajouta alors Mélezen.

Cela suffit pour décider le garde. Il s'en alla taper à chaque maison pour appeler. « Le loup les a trouvées, il faut remonter » disait-il et l'homme se levait. Il inclut un médecin dans l'équipe pour soigner l'hypothermie. Quand ils arrivèrent au rocher, ils les trouvèrent à l'entrée du tunnel. Rémi les frictionnait, essayant de les empêcher de basculer du côté de la mort. Le loup avait disparu.

On parla longtemps de l'avalanche dans la vallée de Sirola. La façon dont les deux femmes avaient réussi à survivre à cette terrible avalanche tenait du miracle. Le loup entra aussi dans la légende, on l'appelait le loup de Camille. On commença même à parler d'une petite souris qui habitait dans la cabane de Fondterre. L'histoire se compliqua quand le bruit courut que les deux enfants, Angélique et Rémi, étaient en fait des jumeaux. Vite les soupçons se tournèrent vers Mélezen. On se rappela l'histoire sombre qui obligea Mélezen à

abandonner son métier de berger. Cet homme taciturne, qu'on craignait et dont on admirait la réussite, prenait maintenant des multiples visages très différents l'un de l'autre. Il avait peut-être violé la jeune bergère cet été là, lui avait fait un enfant, une fille, qu'il avait volée ensuite pour la garder avec lui. Le berger de la cabane de Fondterre raconta aussi la rencontre et l'amour des deux enfants qui ne se connaissaient pas. Un amour qui avait failli déboucher sur un mariage. On aurait aimé accuser Mélezen de tous les maux et pourtant c'était grâce à son opiniâtreté et son courage que les deux femmes, pourtant vouées à une mort certaine, avaient été sauvées de l'avalanche.

## LE SOLITAIRE DE FONDTERRE

Camille mit longtemps à se remettre de ces deux jours terribles, ensevelie sous l'énorme l'avalanche de Sirola. Des cauchemars la hantaient la nuit et la laissaient épuisée. En sortant de l'hôpital, elle alla séjourner quelques jours dans la maison Fouque, se pliant ainsi au désir de Mélezen, mais elle ne voulut jamais dormir seule avec lui. C'était Anda qui la réconfortait quand la nuit se passait trop mal.

Toujours le même scénario revenait dans son cauchemar. Elle se voyait emportée par la neige en mouvement, instinctivement elle retenait sa respiration et soudain, dans le mouvement fou de l'avalanche, elle rencontrait le corps d'Anda et s'agrippait à elle. Des vagues de neige la faisaient rouler sur elle-même, mais elle ne lâcha pas le corps de sa fille. Cela dura un temps qui lui sembla très long, mais qui, en fait, fut très court, le temps d'une chute vertigineuse vers le fond de la vallée. Quand la glissade s'arrêta, elle était ensevelie sous des montagnes de neige, juste au pied d'un rocher. C'était la fin, elle avait retenu sa respiration le plus longtemps possible, maintenant la neige entraînait dans ses poumons et elle se noyait. A moitié asphyxiée, elle eut pourtant la présence d'esprit de tendre la main pour sonder la neige et elle sentit le vide. Ce n'était donc pas la fin, elle allait vivre. Elle agrandit le trou et découvrit qu'elle était à l'entrée d'une grotte une grotte où elle s'empressa, de traîner Anda. Celle-ci était inconsciente et le premier geste de Camille fut de la ranimer en soufflant dans sa bouche, comme on réanime les noyés. Ce fut seulement après ces premiers gestes et le réconfort qu'elle essaya d'apporter à Anda en la serrant dans ses bras, qu'elle commença à analyser la situation. Une chance inouïe les avait fait arriver dans cette grotte, mais elle comprit vite que l'épaisseur de neige au-dessus d'elle devait être impressionnante. Elle essaya bien de creuser, mais elle n'avait pas de pelle et la neige était dure comme du bois, comme si l'avalanche l'avait solidifié. Le seul espoir était un secours par l'extérieur, mais son instinct lui fit comprendre que les chances qu'on les trouve dans cette grotte étaient minimes. L'avalanche était certainement énorme, étant donné tout ce qu'il était tombé de neige, personne ne pourrait imaginer qu'elles soient encore vivantes. De toute façon les secours éventuels n'avaient aucun moyen de les localiser, puisqu'elles n'avaient pas d'appareil de détection. Ainsi un miracle avait voulu les sauver de l'avalanche, mais elles avaient échoué dans les oubliettes du Pas de l'Âne et elles allaient mourir toutes les deux d'épuisement. La grotte sera leur tombeau, cela prendra seulement quelques jours, quelques jours de désespoir.

Il faisait froid, très froid et Anda tremblait de tous ses membres, encore éprouvée par le choc. Camille la prit dans ses bras et essaya de la réchauffer. On ne voyait rien, l'épaisseur de la neige tassée ne laissait pénétrer qu'un faible halo blanchâtre. Elle avait perdu son sac à dos, arraché dans la chute, et elle n'avait pas de lampe. Elle n'avait rien, même pas un peu de nourriture. Alors l'attente commença. L'attente de la mort qui devait nécessairement arriver. Dans le noir et le froid.

– Il fait trop froid pour dormir, disait Anda, il faut parler sans cesse sinon le sommeil nous emmènera chacune de notre côté, à jamais.

Camille, la belle Camille, serra Anda un peu plus fort dans ses bras. Elle découvrait sa fille, il y avait tant de choses à dire, tant d'histoires à échanger. Et elles avaient seulement deux jours à vivre ensemble !

– Que devient Rémi en ce moment ? Il va certainement venir pour nous chercher et il ne trouvera rien, seulement beaucoup de neige.

– Il nous trouvera, c'est mon frère et il fera tout pour nous secourir !

Camille secoua la tête tristement. Elle imaginait bien ce que pouvait être l'avalanche vue de l'extérieur, un immense champ blanc secoué de grumeaux. Non, il n'y avait aucun espoir, elle ne reverra pas Rémi, elle n'aura pas la joie de voir ses deux enfants enfin réunis autour d'elle.

Elles parlèrent encore longtemps. Anda raconta sa rencontre avec Rémi et l'amour fou qu'ils croyaient avoir l'un pour l'autre. Elle dit comment ils s'aperçurent petit à petit que ce n'était pas de l'amour, que c'était autre chose, quelque chose qui était encore mieux. Pourtant elle dit aussi que, par moments, elle regrettait un peu de renaître Anouelle et perdre cet amour. Elle parla du loup de Rémi, de leurs rêveries sur les bords de l'étang, de la complicité fraternelle qui naquit ainsi entre eux deux.

Le froid gagnait petit à petit, Camille le savait. Elle essayait de faire bouger Anda, de la secouer pour éviter la chute de température, mais le froid gagnait. Cela faisait maintenant deux jours qu'elles étaient ensevelies sous l'avalanche, à l'abri dans la grotte, et la fin approchait inexorablement. Elles s'étaient recroquevillées l'une contre l'autre, essayant de garder un peu de chaleur à elles deux. Le sommeil les prenait parfois pendant quelque temps, mais un éclair de lucidité réveillait Camille, alors elle secouait Anda qui réagissait à peine. Anouelle allait mourir, encore une fois, par sa faute. Elle n'avait pas su la secourir quand Mélezen l'avait enlevée et maintenant elle la voyait mourir sous ses yeux, malgré tous les efforts qu'elle pouvait faire.

Elle se prit à rêver, un rêve merveilleux qui se déroulait au bord du lac des Mille Couleurs. Une grenouille la regardait en clignant des yeux et puis soudain sautait dans le lac dans une gerbe d'écume. Mais ce n'était pas de l'écume d'eau, c'était de la neige et le museau d'un loup apparut derrière la gerbe. A ce moment elle se réveilla, juste pour voir arriver une tête, le visage de Rémi, l'air épuisé, mais tellement émerveillé de les voir toutes les deux ensemble. Ce fut tout, son rêve s'arrêta et elle s'évanouit.

Quand Camille se réveilla à l'hôpital, Anda était déjà debout et la regardait avec un air inquiet. Elle lui sourit doucement, puis elle aperçut Rémi qui se tenait à côté de sa sœur. Ses deux enfants étaient là, penchés sur elle, si contents de la voir revenir à la vie. Ils étaient enfin réunis ensemble, frère et sœur. Elle tendit les bras pour les embrasser et c'est alors qu'elle prit conscience combien leurs visages reflétaient les deux hommes qui avaient marqué sa vie. Dans les yeux enchanteurs de Rémi, elle voyait Alatiel qu'elle avait tellement aimé. Le joli visage d'Anouelle lui rappelait l'homme de l'Estrech. Elle lisait dans ce visage la force et l'obstination de celui qui l'aimait d'une autre façon. Aimer ses deux enfants ensemble voulait dire concilier les deux pères et cela paraissait impossible ! Heureusement ils étaient aussi les enfants du lac des Mille Couleurs, le site merveilleux où ils avaient été conçus, dans le paysage grandiose de montagne, sous la surveillance des marmottes. Cette pensée, que la fée du lac était la source unique de ses enfants, adoucissait l'antagonisme qui lui brisait le cœur. Ils appartenaient tous les deux à la « colonie de la cabane », ce lieu de vie que son imagination avait créé autour de la cabane de Fondterre avec l'aide des marmottes, des

grenouilles, des chamois, d'un loup, d'un aigle et des autres habitants de l'alpage, lors du séjour qui avait marqué sa vie. Alors le souvenir des deux hommes qu'elle avait connus et qui l'avait prise sur les bords du lac des Mille Couleurs s'estompait et elle ne voyait plus que ses enfants qui l'entouraient et l'aimaient.

A côté de ses enfants, elle finit par apercevoir Mélezen et tout changea. Il était debout au pied du lit et la regardait avec un mélange de fierté pour avoir réussi à la sauver et d'amour parce qu'ils allaient enfin pouvoir vivre ensemble. Mais la vision de Camille n'était pas ce qu'il espérait. Elle ne put s'empêcher de lire dans les yeux de Mélezen le désir qu'elle avait connu quand il venait la trouver au lac des Mille Couleurs. Alors elle comprit tout d'un coup que la déchirure resterait, que rien ne remplacerait son amour pour Alatiel. L'idée de vivre avec l'homme de l'Estrech, coucher dans son lit, partager son repas ne pouvait même pas être envisageable. Mélezen l'aimait peut-être, mais cet amour ne pouvait pas remplacer l'amour d'Alatiel. Non, rien ne pouvait faire disparaître la déchirure créée en elle par les deux hommes. Elle comprit aussi qu'à cause de cela, ses enfants resteraient toujours étrangers l'un de l'autre, l'un était le fruit de l'amour qu'elle avait encore et dont elle pleurait la disparition, l'autre était le résultat d'un viol qu'elle n'avait pas voulu. Anouelle, devenue Angélique, ne pouvait pas être à nouveau Anouelle.

Bien sûr, elle ne dit rien de ses sentiments. Elle avait apprécié Mélezen et avait reconnu les regrets qu'il avait exprimés. Elle avait senti l'amour qu'il lui portait, il était le père d'Anouelle, il les avait sauvés envers et contre tout de l'avalanche. Elle lui devait une reconnaissance immense et une amitié forte. Alors elle accepta d'être hébergée dans la maison Fouque pour quelque temps, tout en le repoussant gentiment chaque fois qu'il lui suggérait de dormir avec lui dans la chambre conjugale. Mélezen finit par comprendre que malgré tous ses efforts, jamais il n'arriverait pas à la conquérir. Il aurait voulu la garder auprès de lui à Sirola, même si elle s'obstinait à dormir seule, mais il la laissa partir dès qu'elle exprima le souhait d'aller vivre à Ullion chez Marie.

Anda resta civilement Angélique. Elle avait deux familles : une à Sirola avec son père et une à Ullion avec Camille, Marie et Rémi. Elle prit l'habitude de se faire appeler Anouelle quand elle était à Ullion et Angélique quand elle était à Sirola. Ailleurs dans le monde, son nom était Anda. Elle reprit les affaires de son père et les fit merveilleusement prospérer.

Mélezen décida de s'établir solitaire à la cabane de Fondterre. C'était là que la famille Fouque s'était retrouvée, comme il aimait à le dire, des retrouvailles qui lui avaient donné l'espoir fou d'une nouvelle vie. Alors il ne pouvait plus vivre ailleurs qu'à cet endroit. Il sentait Camille à côté de lui, il entendait la voix d'Angélique, il était en famille. Le soir en se couchant, il prenait soin de laisser libre la place de Camille dans le lit.

Il arrangea la cabane pour un séjour permanent, il l'agrandit en refuge afin de pouvoir héberger les alpinistes qui montaient au lac des Mille Couleurs. En été, il accueillait aussi la transhumance et assurait les fonctions du berger, sans même se faire payer. C'était l'accord qu'il avait entendu avec la commune de Sirola pour avoir la cabane à lui tout seul.

La saison que Mélezen préférait était l'automne. La solitude était alors la plus totale, personne ne montait à la cabane de Fondterre. Seuls les chamois profitaient du silence pour venir lui tenir compagnie, peut-être par curiosité ou alors parce qu'ils s'étaient habitués à sa

présence. Parfois il pensait qu'il faisait partie de la « colonie de la cabane » imaginée par Camille et cela l'enchantait.

A l'automne, la nature s'endort doucement, les moutons sont partis depuis longtemps, les marmottes ont pris leurs quartiers d'hiver dans leurs souterrains et commencent leur long sommeil, tout ce qui vit dans l'herbe, comme les criquets, sauterelles et autres grillons ont rangé les violons après avoir mis à l'abri leurs futurs rejetons pour des jours meilleurs, même les mouches ont disparu, réfugiées dans la moindre crevasse. L'incroyable vie de l'été n'est plus, la nature semble engourdie, les animaux qui hantent encore la montagne assourdissent leurs pas, comme intimidés par ce grand silence. Seuls les mélèzes prennent feu au moindre rayon de soleil, arrosant le paysage d'éclats fauves, en attendant de perdre leurs aiguilles.

Durant ces jours d'automne, quand le soleil fragile chauffe encore un peu la montagne, Mélezen s'asseyait sur son banc contre la cabane et écoutait. Il écoutait le silence de l'automne, comme si, de ce silence, quelque chose devait naître. Le moindre détail, le plus infime bruit attirait alors son attention, il avait l'impression d'entrer au cœur même de la nature, là où se trouve le mystère de la vie. L'image de Camille venait alors se refléter à la surface du lac des Mille Couleurs, il n'avait plus qu'à tendre les bras pour toucher enfin cette femme qu'il désirait tant et qui le fuyait désespérément. Il s'endormait parfois sur son banc et il se prenait à rêver, des rêves fous où il retrouvait Camille, toute jeune, plus belle que jamais.

C'est ainsi qu'un jour, assis sur son banc comme d'habitude, il vit un loup arriver. C'était un loup magnifique qui avançait dans la clairière, accompagné d'une toute jeune femme. Le loup avançait lentement, comme attentif à la personne qui marchait à ses côtés. Celle-ci semblait avoir peur de le perdre parce qu'elle gardait la main posée sur sa tête. Le contraste était saisissant entre la sauvagerie de l'animal et la frêle jeune femme. Elle était d'une beauté à vous couper le souffle, un rayon de soleil nimbait son visage et ses beaux yeux bleus semblaient regarder quelque chose qui n'existait pas. Elle était habillée d'une robe de soie pourpre qui épousait les formes harmonieuses de son corps et dont les déchirures, causées par la marche sur les sentes abandonnées de la forêt, laissaient apercevoir par moments la peau satinée de ses jambes.

La vision de cette jeune femme, auréolée de soleil, la main posée sur un loup, laissa Mélezen complètement effaré. Dans sa retraite perdue au bord du lac des Mille Couleurs, il ne s'attendait pas à une telle visite. La jeune femme avançait, mais ne semblait pas le voir. Il comprit alors qu'elle était aveugle et qu'elle se laissait guider par le loup. C'était le loup qui avait réussi à traverser la forêt dans un dédale de chemins de sanglier et trouver la cabane de Fondterre. Pourtant Mélezen ne l'avait jamais vu, même s'il sentait parfois qu'il n'était pas loin.

Mélezen se leva de son banc et il attendit, figé de stupeur, sans voix. Il savait que c'était Camille qui venait devant lui. Elle dut sentir sa présence, parce-qu'elle s'arrêta et étendit les mains pour le toucher. Elle effleura son visage avec ses doigts comme pour le connaître et le voir. Ces gestes, qui remplaçaient les yeux, lui rappelèrent peut-être quelqu'un, parce qu'elle pâlit soudain et s'effondra aux pieds de Mélezen. Aucune parole n'avait encore été échangée et Mélezen mit longtemps à retrouver un peu de sens. Finalement il se baissa vers la jeune femme agenouillée à ses pieds pour la relever.

Dans ses bras, elle semblait tellement frêle qu'il avait l'impression de tenir un mirage. Elle le regardait sans le voir et des larmes coulaient de ses beaux yeux. Il la fit asseoir sur le banc et se mit à genoux devant elle. Il voulut lui parler, mais pas un mot ne sortait de sa bouche. Alors il la regarda. Dans ce joli visage ovale, dans ces yeux qui ne pouvaient pas voir, Mélezen crut lire une histoire invraisemblable et il se sentit lui-même emporté dans cette histoire. Il prit le visage dans ses deux mains et plongea son regard encore plus loin au fond de ces yeux pleins de mystère. Des yeux bleus qui le regardaient sans le voir. Pourtant il crut un instant voir ces yeux s'ouvrir sous la poussée de son regard, comme s'il avait réussi à passer la barrière qui les fermait au monde. De l'autre côté de cette barrière, il voyait un reflet de lui-même dans une autre vie. A ce moment, le loup, qui surveillait toujours la jeune femme, leva la tête vers le ciel et poussa un long hurlement qui le fit frissonner.

Alors la jeune fille se releva, transformée. Un joli sourire éclairait son visage et sa beauté rayonnait tellement que Mélezen s'écarta, intimidé. Les yeux avaient changé aussi, ils ne regardaient plus le vide mais Mélezen lui-même. Elle fit trois pas en dansant puis elle se jeta dans les bras de Mélezen, tout surpris. Il comprit alors qu'elle avait recouvré la vue et qu'il en était la cause. Il essaya encore une fois de parler, mais la jeune fille lui posa un doigt sur la bouche. Alors il la serra dans ses bras sans plus avoir peur d'abîmer quelque chose de trop fragile. Il la sentait vivre contre lui et un désir puissant s'empara soudain de son corps. Un désir ivre, qu'il ne pouvait plus maîtriser, le poussa à la prendre dans ses bras et à l'emporter droit devant lui, sans savoir où il allait. Elle ne résista pas, elle s'immergea dans cette violence qui la dominait, son corps se cambra violemment, faisant apparaître ses jolis seins dont les pointes dressées témoignaient de son désir. Les déchirures de sa robe pourpre causées par la marche dans la forêt révélaient des secrets que Mélezen n'aurait jamais pu imaginer. Il devenait fou, il ne voyait plus la cabane, il ne savait plus où il était. Un monde nouveau s'ouvrait à lui, un monde de voluptés infinies et il parcourait ce monde, sans savoir où il allait. Soudain il trébucha et se retrouva par terre.

Le choc le réveilla, mais il garda les yeux fermés, il voulait rester dans son rêve, il ne voulait pas perdre la jeune femme à la robe de soie pourpre, il savait que c'était Camille, qu'elle était sortie du lac encore une fois et qu'elle était venue le visiter accompagnée de son loup. Elle était aussi belle que la première fois quand il l'avait vue toute nue. Elle ne le voyait pas, mais il lui avait ouvert les yeux et elle l'avait aimé. Il se releva finalement et se mit à marcher en titubant à travers la clairière avec l'espoir de retrouver au moins une trace de ce qui s'était passé, mais il n'y avait rien, même pas une trace du loup. Il regretta alors de ne pas avoir déchiré un morceau de soie pourpre avant de tomber.

Mélezen mit longtemps à reprendre ses esprits et le coucher du soleil arriva sans qu'il eut bougé du banc. Une petite bise froide s'était levée et une barre de nuages barrait l'horizon. Le soleil disparut derrière les nuages sans provoquer la féerie habituelle et l'ombre d'une nuit sans lune gagna la cabane.

L'orage éclata en pleine nuit et il fut terrible. Les éclairs semblaient pénétrer par toutes les fenêtres de la cabane, le tonnerre grondait interminablement et la pluie tambourinait sur le toit avec une telle force qu'on pouvait avoir l'impression qu'elle voulait le percer et pénétrer dans la maison. Mélezen ne dormait pas et au milieu du vacarme de l'orage, il crut entendre le hurlement du loup. Il sauta hors de son lit pour regarder dehors, mais un rideau de pluie

l'arrêta sur le pas de la porte. On ne voyait rien, mais le hurlement du loup retentit encore, tout près, dans la clairière. Le chien sortit de la soupenette et vint écouter à côté de Mélezen. Tout d'un coup l'orage se calma et on vit la lune briller à travers un trou dans les nuages. La clairière apparut, scintillante de lune et déserte. Le loup avait disparu et on ne l'entendit plus jamais.

C'est ainsi que Mélezen sut que son séjour dans la cabane de Fondterre se terminait. Il allait rejoindre Camille dans le lac aussitôt que possible, le jour où son image se mettrait à vibrer à la surface de l'eau. Il lui suffira juste d'entrer dans l'eau et elle viendra à lui, comme dans le rêve. Le loup sera là comme témoin de leur mariage.